

Dubliners



James Joyce

Traduction de Pauline Pucciano (2024)

Dubliners, souvent traduit par *Les Gens de Dublin*, est un recueil de nouvelles publié en 1914. Il s'agit du premier livre révélé au public par James Joyce. Ces courts récits mettent en scène des personnages humbles, dans des situations quotidiennes, ballotés entre espoir et déception, paralysie et désir d'évasion, innocence et faute. Une amertume, une douleur, une atmosphère trouble baignent ces récits parfois énigmatiques. Dublin, que Joyce aimait tant, et qu'il continuera inlassablement à peindre dans *Ulysses*, semble prendre corps au cours de la lecture : rues, échoppes, pubs, ciels, docks, automobiles, fleuves, chevaux, badauds et travailleurs, s'animent sous sa plume.

- *Les Soeurs* (18 minutes) : Un adolescent est troublé par la mort d'un vieux prêtre, qui lui a appris beaucoup de choses, et dont le passé mystérieux remonte à la surface, parmi les paroles de convenance prononcées lors de ce deuil.
- *Une rencontre* (18 minutes) : Des enfants, cherchant aventure, font l'école buissonnière et se hasardent dans des quartiers inconnus. Ils vont rencontrer un homme qui leur tiendra de bien étranges discours...
- *L'Arabie* (14 minutes) : Un jeune garçon, amoureux de la grande sœur d'un de ses voisins, se promet monts et merveilles en visitant une foire itinérante nommée « L'Arabie ». Mais la réalité n'est pas à la hauteur de ses rêves...
- *Deux Galants* (23 minutes) : Une nouvelle particulièrement énigmatique. On y rencontre Lenehan (personnage qu'on retrouvera dans *Ulysses*), un garçon plein de bagout, vivant d'expédients, sorte d'esprit errant de Dublin. Lenehan est fasciné par un jeune homme plein d'assurance, qui se vante de mener les femmes par le bout du nez... À quel méfait ce jeune homme va-t-il conduire la jeune domestique qui s'est éprise de lui ?
- *Après la course* (14 minutes) : En marge d'une course automobile, un jeune irlandais, dont le père a bien gagné sa vie dans la boucherie, s'acoquine avec des français fortunés, qui l'entraînent dans une bringue un peu folle... Quel sera le prix à payer pour pénétrer dans cet univers qui n'est pas le sien ?
- *La Pension de famille* (16 minutes) : Mrs Mooney tient sa pension de famille avec une main de fer dans un gant de velours. Lorsqu'elle se rend compte que sa fille Polly a une liaison avec l'un des pensionnaires, elle commence par fermer les yeux sur ce scandale... Car elle a une stratégie machiavélique pour régler ce problème.
- *Eveline* (11 minutes) : Une jeune fille, coincée entre un père maltraitant, un travail domestique harassant et un emploi de vendeuse dans un grand magasin, rêve de partir en Amérique du Sud avec son galant... Osera-t-elle monter à bord du paquebot qui l'emmènera à Buenos Aires ?
- *Un petit nuage* (30 minutes) : Little Chandler, modeste commis, mari et père, qui rêve d'écrire de la poésie, s'apprête à revoir son vieil ami, Ignatius Gallaher, qui a émigré huit ans auparavant et rencontré le succès dans le journalisme à Londres... Quel sentiment l'emportera : l'amitié, la fascination, le sentiment d'infériorité, la réprobation ? Que retrouvera-t-il chez lui après avoir bu quelques verres de trop avec le brillant Gallaher ?
- *Contreparties* (25 minutes) : Un clerc alcoolique, chargé de recopier des dossiers, trouve le temps bien long au bureau d'avoués où il travaille, et accumule les fautes professionnelles, avant de passer sa soirée au pub...
- *Une bonne pâte* (15 minutes) : Un soir de fête d'Halloween, Maria, une adorable et minuscule vieille fille, se hâte de boucler son travail à la blanchisserie avant d'aller acheter des gâteaux pour les enfants de son protégé. Elle se fait une grande joie de cette modeste soirée en famille...
- *Une affaire douloureuse* (24 minutes) : Un commis à la vie ascétique finit par rencontrer, par hasard, une femme. Mais Mrs Sinico est mariée et leurs sentiments semblent aboutir à une impasse...
- *Jour du Lierre au Siège du Comité* (31 minutes) : Un 6 octobre, jour anniversaire de la mort du héros nationaliste Parnell, des agents électoraux se retrouvent à passer le temps et à boire des bières au siège de campagne. A travers leurs bavardages, leurs polémiques et leurs médisances, la question du nationalisme irlandais est sans cesse évoquée.
- *Une mère* (28 minutes) : Mrs Kearney, petite bourgeoise un peu pimbêche, a donné la meilleure éducation à sa fille, et en particulier la meilleure éducation musicale. Lorsqu'elle décroche un contrat pour Kathleen, elle n'entend pas se laisser flouer par les vils messieurs qui essaient de rogner sur son cachet.
- *Grâce* (48 minutes) : Lorsque Mr Kernan se blesse en tombant, fin saoul, dans un pub, ses amis et sa femme complotent pour lui faire retrouver le droit chemin de la religion.
- *Les Morts* : Chaque année, à Noël, les vieilles demoiselles Morkan et leur nièce Mary-Jane, toutes trois bien connues du milieu musical de Dublin, donnent un dîner dansant. Gabriel, leur neveu, y assiste avec sa femme Gretta, qu'une vieille chanson irlandaise plongera en fin de soirée dans une profonde mélancolie...

1. Les Soeurs

Il n'y avait plus aucun espoir pour lui cette fois : c'était sa troisième attaque. Nuit après nuit, j'étais passé devant la maison (c'était alors les vacances), et j'avais observé le rectangle éclairé de la fenêtre: et nuit après nuit je l'avais trouvée éclairée de la même manière, faiblement et constamment. S'il avait été mort, pensais-je, j'aurais vu le reflet des bougies sur le store assombri, car je savais qu'on avait coutume de mettre deux bougies autour de la tête d'un cadavre. Il m'avait souvent dit : « Je ne resterai pas longtemps en ce monde », et j'avais trouvé ces mots stupides. Maintenant je sais qu'ils étaient vrais. Chaque nuit, alors que je levais les yeux vers la fenêtre, je me disais doucement à moi-même le mot « paralysie ». Ce mot avait toujours sonné étrangement à mes oreilles, comme le mot « gnomon » dans Euclide et le mot « simonie » dans le catéchisme. Mais maintenant il m'apparaissait comme le nom de quelque entité maléfique et coupable, qui me remplissait de crainte, et cependant j'aspirais à m'en approcher et à regarder son oeuvre mortelle.

Le vieux Cotter était assis près du feu, en train de fumer, lorsque je me présentai en bas pour le souper. Tandis que ma tante me servait mon porridge, il dit, comme s'il revenait sur une remarque qu'il avait déjà faite auparavant :

« Non, je ne dirais pas qu'il était précisément... mais il y avait quelque chose de bizarre... quelque chose de troublant en lui. Je vais vous dire ce que j'en pense... »

Il commença à tirer sur sa pipe, arrangeant sans nul doute son opinion avant de l'exprimer. Fatigant vieux fou ! Quand nous l'avons rencontré, au début, il était assez intéressant, parlant d'alambics et de fûts; mais je me suis vite lassé de lui et de ses histoires interminables au sujet de la distillerie.

« J'ai ma propre théorie à ce sujet », dit-il. « Je pense qu'il s'agissait de l'un de ces... cas particuliers... mais c'est difficile à dire... »

Il reprit une bouffée de sa pipe, sans nous livrer sa théorie. Mon oncle surprit mon regard et me dit :

« Eh bien, ainsi ton vieil ami nous a quittés, tu seras triste de l'apprendre. »

« Qui ? » dis-je.

« Père Flynn. »

« Il est mort ? »

« Mister Cotter ici vient juste de nous le dire. Il passait devant la maison. »

Je me savais observé, aussi je continuai à manger comme si ces nouvelles ne m'avaient pas intéressé. Mon oncle expliqua au vieux Cotter :

« Le gamin et lui étaient de grands amis. Le vieux lui a appris beaucoup, figurez-vous; et ils disent qu'il formait de grands voeux pour lui. »

« Que Dieu ait pitié de son âme », dit pieusement ma tante.

Le vieux Cotter me regarda pendant un moment. Je sentis que ses petits yeux noirs de fouine m'examinaient, mais je ne voulais pas lui donner satisfaction en levant les yeux de mon assiette. Il retourna sa pipe et finalement cracha grossièrement dans l'âtre .

« Je n'aimerais pas que mes enfants », dit-il, « aillent trop parler à un homme comme lui. »
« Que voulez-vous dire, Mr Cotter ? » demanda ma tante.

« Ce que je veux dire », dit le vieux Cotter, « c'est que c'est pas bon pour les enfants. Mon idée est : faut qu'un jeune garçon coure les chemins et s'amuse avec d'autres jeunes garçons de son âge, et n'aille pas... Pas vrai, Jack ? »

« C'est aussi mon principe », dit mon oncle. « Qu'il apprenne à se débrouiller dans la vie. C'est ce que je répète toujours à ce rose-croix, là : prends de l'exercice. Moi, quand j'étais mioche, je prenais un bain froid tous les matins, été comme hiver. Et c'est ce qui me fait tenir maintenant. L'éducation c'est bien joli... Mr Cotter veut peut-être de ce gigot », ajouta-t-il à l'adresse de ma tante.

« Non, non, pas pour moi », dit le vieux Cotter.

Ma tante amena le plat du buffet et le posa sur la table.

« Mais pourquoi pensez-vous que ce n'est pas bon pour les enfants, Mr Cotter ? » demanda-t-elle.

« C'est pas bon pour les enfants », dit le vieux Cotter, « parce que leur esprit est facilement impressionnable. Quand les enfants voient des choses comme ça, vous savez, ça leur fait un effet... »

Je me remplis la bouche de porridge, de peur de laisser transparaître ma colère. Fatigant vieil imbécile au nez-rouge !

Il était tard lorsque je m'endormis. Bien que je fusse en colère contre le vieux Cotter qui avait parlé de moi comme d'un enfant, je m'attachais à essayer de trouver un sens à ses phrases inachevées. Dans l'obscurité de ma chambre, j'imaginai que je voyais à nouveau la lourde face grise du paralytique. Je rabattis les couvertures par-dessus ma tête et essayai de penser à Noël. Mais le visage gris me poursuivait toujours. Il murmurait, et je compris qu'il désirait confesser quelque chose. Je sentis mon âme descendre dans une région agréable et dépravée; et là encore je le retrouvai qui m'attendait. Il commença sa confession, d'une voix murmurante, et je me demandai pourquoi il souriait continuellement et pourquoi ses lèvres étaient si humides de salive. Mais alors je me souvins qu'il était mort de paralysie et je sentis que moi aussi j'étais en train de sourire légèrement, comme pour absoudre la simonie de son péché.

Le matin suivant, après le petit déjeuner, je descendis pour regarder la petite maison dans Great Britain Street. C'était une modeste boutique, qui affichait l'enseigne vague : « Draperie ». En fait de draperie, il y avait surtout des chaussons d'enfant et des parapluies; et les jours ordinaires, une note était accrochée à la fenêtre, avec écrit : « Parapluies Recouverts ». Aucun écriteau n'était cependant visible pour le moment car les volets étaient clos. Un bouquet de deuil était accroché au marteau de la porte avec un ruban. Deux pauvres femmes et un garçon du télégramme étaient en train de lire la carte épinglée sur le crêpe. J'approchai également et lus :

« Premier Juillet, 1895, le Révérend Père James Flynn (anciennement attaché à la paroisse de Sainte Catherine, Meath Street), âgé de 65 ans, R.I.P. »

La lecture de la carte me persuada qu'il était mort et il était troublant de me retrouver à le vérifier. S'il n'avait pas été mort, je serais allé dans la petite pièce sombre derrière l'échoppe, pour le retrouver dans son fauteuil près du feu, à-demi enseveli dans sa houppe. Peut-être ma tante m'aurait-elle donné un paquet de High Toast pour lui, et ce présent l'aurait tiré de sa somnolence médicamenteuse. C'était toujours moi qui vidais le paquet dans sa tabatière noire, car ses mains tremblaient trop pour lui permettre de le faire sans en renverser la moitié par terre. Même quand il levait sa grande main tremblante jusqu'à son nez pour priser, de petits nuages de poudre s'échappaient de ses doigts et tombaient sur le devant de sa houppe. C'étaient peut-être ces constantes douches de tabac qui donnaient à ses anciens ornements sacerdotaux leur vert fané, car le mouchoir rouge, noirci comme il l'était toujours par les taches de tabac de la semaine, dont il se servait pour brosser les grains tombés, était plutôt inefficace.

J'éprouvais le désir d'entrer et de le regarder, mais je n'eus pas le courage de frapper à la porte. Je m'en allai lentement, du côté ensoleillé de la rue, lisant toutes les affiches de théâtre aux vitrines des magasins tandis que je marchais. Je trouvais étrange que ni moi ni le jour ne paraissions d'humeur chagrine, et je fus même embarrassé de découvrir en moi une sensation de liberté, comme si je venais d'être libéré de quelque chose par sa mort. Je réfléchis à ceci, parce que, comme mon oncle l'avait dit la veille, il m'avait appris beaucoup de choses. Il avait étudié au Collège Irlandais de Rome et il m'avait appris à prononcer correctement le latin. Il m'avait raconté des histoires à propos des catacombes, et à propos de Napoleon Bonaparte, et il m'avait expliqué la signification des différentes cérémonies de messe, et des différents vêtements portés par le prêtre. Parfois il s'était amusé à me poser des questions difficiles, me demandant ce que quelque'un devrait faire dans certaines circonstances, ou bien si tel et tel péché était mortel ou véniel, ou une simple imperfection. Ses questions me montraient à quel point certains sacrements de l'Eglise, que j'avais toujours considérés comme des actions simples, se révélaient complexes et mystérieux. Les devoirs du prêtre lors de l'Eucharistie, ou envers le secret du confessionnal, semblaient si graves que je me demandais comment quiconque avait jamais eu le courage de les endosser; et je ne fus pas surpris quand il me dit que les Pères de l'Eglise avaient écrit des livres aussi épais que l'annuaire téléphonique et imprimés aussi petit que les mentions légales dans les journaux, pour élucider ces questions épineuses. Souvent, quand je pensais à cela, je ne savais que répondre, ou bien je ne pouvais donner qu'une réponse très bête et hésitante, à laquelle il avait l'habitude de répondre par un sourire et un hochement de tête répété. Parfois il me faisait dire les répons de la Messe qu'il m'avait fait apprendre par coeur, et, tandis que je récitais, il souriait pensivement et hochait la tête, prenant çà et là d'énormes pincées de tabac à priser, alternativement dans chaque narine. Quand il souriait il découvrait ses grosses dents décolorées, et laissait pendre sa langue sur la lèvre inférieure - une habitude qui m'avait mis mal à l'aise au début, avant que je le connusse mieux.

Tandis que je marchais sous le soleil, je me souvenais des mots du vieux Cotter et j'essayais de me souvenir de ce qui était arrivé après, dans le rêve. Je me souvins que j'avais remarqué de longs rideaux de velours et une lampe oscillante d'une facture ancienne. J'avais l'impression d'avoir été très loin, dans un pays où les coutumes étaient étranges - en Perse, pensais-je. Mais je ne pouvais me rappeler la fin du rêve.

Dans la soirée ma tante m'emmena avec elle pour visiter la maison en deuil. C'était après le coucher du soleil; mais les les fenêtres des maisons qui étaient tournées vers

l'ouest réfléchissaient l'or fauve d'un vaste banc de nuages. Nannie nous reçut dans le hall; et, comme il eût été inconvenant de crier pour s'adresser à elle, ma tante se contenta de lui serrer les mains. La vieille femme désigna l'étage d'un air interrogatif, et, comme ma tante acquiesçait, elle se mit en devoir de grimper l'étroit escalier devant nous, sa tête penchée dépassant à peine du niveau de la rampe. Quand elle arriva sur le palier, elle s'arrêta et nous indiqua la porte de la chambre du mort. Ma tante entra et la vieille femme, voyant que j'hésitais à la suivre, recommença à me faire signe d'avancer, de manière répétée, avec la main.

J'entrai sur la pointe des pieds. La pièce, à travers la dentelle du store, était inondée d'une lumière dorée de crépuscule, au milieu de laquelle les bougies semblaient des flammes pâles et fines. Il avait été mis en bière. Nannie prit l'initiative et nous nous agenouillâmes tous les trois au pied du lit. Je fis semblant de prier mais je ne parvenais pas à garder la tête claire car les murmures de la vieille femme me distrayaient. Je remarquai que sa jupe était mal attachée derrière, et que les talons de ses chaussons étaient usés du même côté. Il me vint l'idée absurde que le vieux prêtre était en train de sourire, allongé dans son cercueil.

Mais non. Quand nous nous levâmes et passâmes à la tête du lit, je vis qu'il n'était pas en train de sourire. Il gisait là, solennel et terreux, vêtu comme pour l'autel, ses larges mains tenant tranquillement un calice. Son visage était terreux, gris et massif, avec des narines noires cavernueuses entourées d'un maigre poil blanc. Il y avait une odeur lourde dans la chambre - les fleurs.

Nous nous signâmes et partîmes. Dans la petite pièce du bas, nous trouvâmes Eliza assise, immobile, dans son fauteuil. Je me faufilai jusqu'à ma chaise habituelle, dans le coin, tandis que Nannie se dirigeait vers le buffet et apportait une carafe de sherry et des verres à pied. Ensuite, à la demande de sa soeur, elle remplit les verres de sherry et nous les passa. Elle me pressa de prendre également des crackers, mais je déclinai son offre, de peur de faire trop de bruit en les mangeant. Elle avait l'air quelque peu déçue que je refuse, et s'en alla doucement vers le sofa où elle s'assit derrière sa soeur. Personne ne parlait : nous regardions tous l'âtre vide.

Ma tante attendit qu'Eliza pousse un soupir, et dit :
« Ah, eh bien, il s'est en allé pour un monde meilleur. »

Eliza soupira à nouveau et pencha la tête en signe d'assentiment. Ma tante toucha du doigt le pied de son verre à vin avant de siroter un peu.

« Est-ce qu'il est.... paisiblement ? » demanda-t-elle.

« Oh, oui, très paisiblement, Madame », dit Eliza. « On n'aurait pas pu dire quand il a rendu son dernier soupir. Il a eu une belle mort, Dieu soit loué. »

« Et tout... ? »

« Le père O'Rourke était avec lui mardi et lui a donné l'onction et l'a préparé et tout. »

« Il savait, alors ? »

« Il était tout à fait résigné. »

« Il a l'air très résigné », dit ma tante.

« C'est ce qu'a dit la femme que nous avons appelée pour sa toilette. Elle a dit qu'il avait l'air de dormir, qu'il était paisible et résigné. Personne n'aurait pensé qu'il ferait un aussi beau cadavre. »

« Oui, c'est vrai », dit ma tante.

Elle but encore un peu dans son verre, et dit :

« Eh bien, Miss Flynn, au moins cela doit être un grand réconfort pour vous de savoir que vous avez tout fait pour lui. Vous avez toutes les deux été très bonnes pour lui, je dois dire. »

Eliza lissa sa robe sur ses genoux.

« Ah, pauvre James! » dit-elle. « Dieu sait que nous avons fait ce que nous pouvions, aussi pauvres que nous fûmes - nous n'aurions pas voulu qu'il manque de quoi que ce soit tant qu'il était là. »

Nannie avait reposé sa tête contre le dossier du sofa et semblait sur le point de s'endormir.

« Cette pauvre Nannie », dit Eliza, « elle est épuisée. Avec tout le travail que nous avons eu, elle et moi, pour trouver la femme pour sa toilette et ensuite pour le disposer et puis le cercueil et enfin tous les arrangements pour la messe à la chapelle. S'il n'y avait pas eu le Père O'Rourke je ne sais pas comment nous aurions fait. C'est lui qui nous a apporté toutes les fleurs et les deux candélabres, qu'il a pris à la chapelle, et qui a écrit l'avis d'obsèques pour le Freeman's General et qui a pris en charge tous les papiers pour le cimetière et pour l'assurance de ce pauvre James. »

« C'était très gentil de sa part », dit ma tante.

Eliza ferma les yeux et hocha lentement la tête.

« Ah, il n'y a rien de tel que les vieux amis », dit-elle, « une fois que tout est consommé, il n'y a plus qu'à eux qu'un corps peut se fier. »

« Pour sûr, c'est vrai », dit ma tante. « Et je suis sûre que maintenant qu'il est monté au ciel il n'oubliera pas toute votre bonté envers lui. »

« Ah, pauvre James! » dit Eliza. « Il n'était pas très gênant. Vous ne l'entendiez pas plus dans la maison de son vivant. Et pourtant, même si je sais bien qu'il est parti et tout ça... »

« C'est lorsque tout sera fini qu'il va vous manquer », dit ma tante.

« Je sais », dit Eliza. « Je ne lui apporterai plus son bol de bouillon de boeuf, et vous, Madame, vous ne lui enverrez plus son tabac à priser. Ah, pauvre James! »

Elle s'arrêta, comme si elle entrait en communion avec le passé, puis elle dit finement :

« Je vous le dis, j'ai remarqué que quelque chose clochait chez lui, dernièrement. Quand je lui apportais sa soupe, je le trouvais avec son bréviaire par terre, à-demi couché sur son fauteuil et la bouche ouverte. »

Elle mit un doigt contre son nez et fronça ses sourcils : puis elle continua.

« Malgré tout, il ne cessait de répéter qu'avant la fin de l'été, il aimerait sortir un jour de soleil, pour revoir la vieille maison où nous sommes nés, dans Irishtown, et qu'il aimerait nous emmener, Nannie et moi, avec lui. Si nous pouvions louer à la journée, pas trop cher, l'un de ces attelages modernes, silencieux, dont le père O'Rourke lui avait parlé, ceux avec des roues sciatiques, chez Johnny Rush - un dimanche après-midi, tous les trois. Il avait l'esprit fixé là-dessus... Pauvre James! »

« Dieu ait pitié de son âme », dit ma tante.

Eliza prit son mouchoir et essuya ses yeux. Puis elle le rangea dans sa poche et regarda la grille de l'âtre vide pendant un moment sans parler.

« Il était toujours trop scrupuleux. » dit-elle. « Ses devoirs de prêtre étaient trop lourds pour lui. Et alors sa vie était, pour ainsi dire, barrée par une croix. »

« Oui, dit ma tante. C'était un homme déçu. Cela se voyait. »

Le silence prit possession de la petite pièce, et, à sa faveur, je m'approchai de la table et goûtai mon sherry, puis retournai doucement à ma chaise dans le coin. Eliza semblait être tombée dans une rêverie profonde. Nous attendîmes respectueusement qu'elle rompe le silence : et après une longue pause, elle dit lentement :

« Ce calice qu'il a cassé... C'est par ça que tout a commencé. Bien sûr, ils ont dit que ce n'était pas grave, puisqu'il n'y avait rien à l'intérieur, je veux dire. Mais quand même... Ils ont dit que c'était de la faute de l'enfant de chœur. Mais ce pauvre James était si nerveux, Dieu l'ait en sa miséricorde! »

« Et c'était cela ? » dit ma tante. « J'ai entendu quelque chose... »

Eliza hocha la tête.

« Cela a affecté son esprit », dit-elle. « Après cela il a commencé à se morfondre, à parler quand il n'y avait personne et à marcher tout seul. Et une nuit qu'il était appelé, pour une mission sacerdotale, ils n'ont pu le trouver nulle part au presbytère. Ils ont cherché partout; et il n'y avait pas le moindre signe de lui nulle part. Alors le curé a suggéré d'essayer à la chapelle. Alors ils ont pris les clés et ouvert la chapelle et le curé et le Père O'Rourke et un autre prêtre qui était là ont amené de la lumière pour le chercher... Et bien, le croirez-vous, c'est là qu'ils l'ont trouvé, assis tout seul dans le noir de son confessionnal, parfaitement réveillé et en train de rire doucement pour lui-même ! »

Elle s'arrêta soudain comme pour écouter. Moi aussi, je tendis l'oreille; mais il n'y avait aucun son dans la maison : et je savais que le vieux prêtre gisait immobile dans son cercueil, puisque nous venions de le voir, solennel et terreux dans la mort, un calice vide sur sa poitrine.

Eliza reprit :

« Parfaitement réveillé et en train de rire pour lui-même... Alors évidemment, quand ils ont vu ça, ça leur a fait dire que quelque chose n'allait pas chez lui... »

2. Une rencontre

Ce fut Joe Dillon qui nous introduisit au Far West. Il avait une petite bibliothèque constituée de vieux numéros de l'Union Jack, de Pluck et des Halfpenny Marvel. Tous les soirs après l'école nous nous retrouvions à l'arrière de son jardin et nous fomentions des batailles d'Indiens. Lui et son grassouillet petit frère Leo, le plus paresseux, tenaient le grenier de l'écurie alors que nous essayions de le prendre d'assaut; ou bien nous faisions une bataille rangée sur le gazon. Mais, quelque soit notre ardeur au combat, nous ne gagnions jamais le siège ou la bagarre, et tous nos combats se terminaient toujours par la danse de la victoire de Joe Dillon. Ses parents allaient à la messe de 8 heures tous les matins dans Gardiner Street et le parfum paisible de Mrs Dillon flottait dans le hall de la maison. Mais il jouait avec trop d'âpreté pour nous qui étions plus jeunes et plus timides. Il ressemblait à une espèce d'indien lorsqu'il gambadait autour du jardin, un vieux couvre-théière sur la tête, battant une conserve de son poing et hurlant:

« Ya! Yaka!Yaka!Yaka! »

Tout le monde resta très incrédule quand on annonça sa vocation pour la prêtrise. Et pourtant, c'était vrai.

Un esprit d'indiscipline se répandit parmi nous sous son influence, balayant les différences de culture et de constitution. Tous ensemble, nous nous rassemblions, certains avec assurance, certains avec désinvolture, d'autres avec effroi : et je faisais partie de ces derniers, de ces Indiens hésitants, qui avaient peur de paraître trop sérieux ou trop fragiles. Les aventures contées par la littérature du Far West étaient très éloignées de ma nature, mais elles parvenaient malgré tout à m'ouvrir les portes de l'évasion. Je préférais de loin les histoires policières américaines, dans lesquelles on rencontrait de temps en temps un sauvage hirsute ou une jolie fille. Bien qu'il n'y eût rien de répréhensible dans ces histoires du Far West, et que leur intention fût purement littéraire, elles circulaient clandestinement à l'école. Un jour, comme le père Butler nous faisait réciter les quatre pages de l'histoire Romaine, ce maladroit de Leo Dillon fut pincé avec un exemplaire du Halfpenny Marvel.

« Quelle page ? Celle-ci ou celle-là ? Celle-là. Allez, Dillon, on y va! À Peine le jour avait... Eh bien! Continuez ! Quel jour ? À peine le jour avait-il point... Est-ce que vous l'avez appris ? Qu'est-ce que vous avez là dans votre poche ? »

Tout le monde eut le coeur battant quand Leo tendit le journal, et tout le monde composa un visage innocent. Le Père Butler tourna les pages en fronçant les sourcils.

« Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? dit-il. Un chef Apache ! C'est ça que vous lisez au lieu d'étudier votre Histoire Romaine ? Vous avez intérêt à ce que je ne trouve plus ces trucs minables dans le collège ! L'homme qui a écrit ça était, je suppose, un minable qui écrit pour se payer à boire ! Je suis surpris que des garçons éduqués comme vous lisent ce genre de choses... Je comprendrais si vous étiez... des élèves de l'école publique. Et maintenant, Dillon, je vous préviens, retournez à votre travail, ou bien... »

Cette réprimande pendant les sobres heures scolaires ternirent grandement pour moi la gloire du Far West, et le visage de Leo Dillon, confus et gonflé, réveilla en moi une forme de conscience. Mais dès que l'influence restrictive du collège s'éloignait, j'aspirais de nouveau aux sensations fortes, à l'évasion que seules pouvaient m'apporter ces

chroniques du chaos. Les jeux de guerre de l'après-midi devinrent pour moi une routine aussi ennuyeuse que les cours du matin, parce que je voulais qu'il m'arrivât de vraies aventures. Mais les vraies aventures, songeais-je, ne surviennent pas aux gens qui restent à la maison : elles doivent être recherchées à l'étranger.

Les vacances d'été étaient presque à portée de main lorsque je décidai de rompre la monotonie de la vie scolaire pour au moins un jour. Avec Leo Dillon et un garçon nommé Mahony, je planifiai une journée d'école buissonnière. Chacun d'entre nous économisa 6 pence. Nous devions nous retrouver à 10h du matin au pont du Canal. La grande soeur de Mahony devait lui écrire un mot d'excuse, et Leo Dillon devait demander à son frère de dire qu'il était malade. Nous avons décidé de longer Wharf Road jusqu'aux bateaux, puis de traverser par le ferry, pour visiter Pigeon House. Leo Dillon avait peur qu'on tombe sur le Père Butler ou sur quelqu'un d'autre, en dehors du collège, mais Mahony, avec beaucoup de pertinence, lui demanda ce que le Père Butler pourrait bien aller faire à Pigeon House. Cela nous rassura, et je remplis la première partie de la mission en collectant les 6 pence des deux autres, tout en leur montrant les miens. Alors que nous achevions nos préparatifs, la veille au soir, nous étions tout excités. Nous nous serrâmes les mains en riant, et Mahony dit :

« A demain, les gars! »

Je dormis mal cette nuit là. Le lendemain, je fus le premier sur le pont, car c'était moi qui habitais le plus près. Je dissimulai mes livres dans l'herbe haute près du bac à cendres, dans le fond du jardin où personne n'allait jamais, et je me hâtai vers les rives du canal. C'était un matin doux et ensoleillé de la première semaine de juin. Je m'assis sur le parapet du pont, et admirai mes fragiles chaussures de toile que j'avais soigneusement nettoyées durant la nuit, ainsi que les dociles chevaux qui tiraient une charrette d'hommes d'affaire jusqu'en haut de la colline. Toutes les branches des grands arbres qui bordaient l'allée étaient joyeusement parées de petites feuilles d'un vert tendre, et les rayons du soleil les traversaient pour illuminer l'eau. Le granit du pont commençait à se réchauffer, et j'y battais la mesure d'une mélodie que j'avais dans la tête. J'étais très heureux.

Alors que j'attendais là depuis 5 à 10 minutes, je vis approcher le manteau gris de Mahony. Il montait la colline en souriant, et grimpa pour s'asseoir à côté de moi sur le pont. Comme nous attendions, il sortit la catapulte qui bombait sa poche intérieure, et m'expliqua les améliorations qu'il lui avait apportées. Je lui demandai pourquoi il l'avait apportée, et il me dit qu'il comptait descendre des oiseaux. Mahony s'exprimait volontiers en argot, et appelait le Père Butler le Vieux Bitler. Nous attendîmes encore un quart d'heure mais il n'y avait toujours aucun signe de Leo Dillon. Mahony, enfin, sauta sur ses pieds et dit :

« Viens, j'étais sûr que le gros lard allait se débîner. »

« Et ses 6 pence ? » demandai-je.

« C'est le prix de sa lâcheté », dit Mahony, « et tant mieux pour nous. Ça fera 18 au lieu de 12 pence. »

Nous longeâmes North Stand Road jusqu'aux usines Vitriol, puis nous tournâmes dans Wharf Road. Mahony commença à jouer à l'Indien aussitôt que nous fûmes hors de vue des gens. Il prit en chasse un groupe de filles en haillons, en brandissant sa catapulte - qui n'était pas chargée - et, quand deux garçons déguenillés arrivèrent pour jouer les chevaliers et nous lancer des pierres, il me proposa de les charger. J'objectai que ces garçons étaient trop petits, et ainsi nous passâmes notre chemin. La troupe de loqueteux hurlait derrière nous : « Parpaillots! Parpaillots! », persuadés qu'ils étaient que nous étions

protestants, car Mahony, qui avait le teint halé, portait le badge d'argent de son club de cricket sur son manteau. Quand nous arrivâmes au Smoothing Iron, nous voulions faire une manoeuvre d'encerclement, mais c'était impossible à deux. Nous nous vengeâmes sur Leo Dillon, en nous rappelant quel trouillard il faisait, et combien il allait prendre, à 3h00, de Mr Ryan.

Nous nous approchâmes alors de la rivière. Nous passâmes beaucoup de temps à marcher à travers les rues bruyantes, à regarder le travail des moteurs et des grues, et à nous faire crier dessus par les conducteurs de chariots grondants parce que nous restions dans le passage. Il était midi quand nous rejoignîmes les quais, et, comme tous les travailleurs semblaient déjeuner, nous achetâmes deux gros pains aux raisins et nous nous assîmes pour les manger sur un gros conduit métallique au bord de la rivière. Nous nous régâlions du spectacle du trafic de Dublin - les barges qu'on voyait arriver de loin avec leur panache de fumée, la flotte brune des bateaux de pêche au-delà de Ringsend, les grands voiliers blancs qui déchargeaient sur le quai d'en face.

Mahony dit que ce serait un bon truc de prendre la mer sur un de ces gros bateaux, et même moi, en regardant les hauts mâts, je vis, ou imaginai, cette géographie qui m'avait été administrée parcimonieusement à l'école, prendre peu à peu consistance sous mes yeux. L'école et la maison semblaient reculer loin de nous, et leur influence sur nous semblait s'affaiblir.

Nous payâmes pour traverser le Liffey par le ferry, en compagnie de deux travailleurs et d'un petit Juif qui transportait un sac. Nous étions sérieux presque jusqu'à la solennité, mais une fois, durant le court trajet, nos yeux se rencontrèrent et nous rimes. Quand nous accostâmes, nous regardâmes le déchargement du gracieux trois-mâts que nous avions observé depuis l'autre rive. Un badaud nous apprit qu'il s'agissait d'un navire norvégien. J'allai à la poupe et essayai de déchiffrer le nom, mais, comme je n'y arrivais pas, je revins pour examiner les marins étrangers, pour voir si certains d'entre eux avaient les yeux verts, car j'avais des notions confuses... mais les marins avaient les yeux bleus, ou gris, et même noirs. Le seul marin dont les yeux auraient pu passer pour verts était un homme de haute taille qui amusait la foule massée sur le quai en disant chaleureusement, à chaque fois que les planches tombaient : « Ça va, ça va ».

Quand nous en eûmes assez de ce spectacle, nous marchâmes lentement dans Ringsend. Le jour était devenu torride, et dans les vitrines des épiceries les biscuits moisissés blanchissaient. Nous achetâmes des biscuits et du chocolat que nous mangeâmes religieusement en marchant à travers les rues sordides où vivaient les familles des pêcheurs. Nous ne trouvâmes aucun laitier, aussi nous nous arrêtâmes auprès d'un vendeur ambulancier et achetâmes chacun une bouteille de limonade à la framboise. Rafraîchi, Mahony entreprit de pourchasser un chat dans une allée, mais le chat s'échappa dans un vaste champ. Nous nous sentions tous les deux assez fatigués, et quand nous atteignions le champ, nous nous dirigeâmes tout de suite vers un talus, en haut duquel on pouvait voir le Dodder.

Il était trop tard et nous étions trop fatigués pour mettre à exécution notre plan de visiter Pigeon House. Nous devons être rentrés avant 16h pour que notre aventure ne soit pas découverte. Mahony regardait tristement sa catapulte et je dus proposer de rentrer à la maison en train pour lui rendre un peu de vigueur. Le soleil se cacha derrière des nuages et nous laissa à nos pensées fatiguées et aux miettes de nos provisions.

Nous étions seuls dans le champ. Au bout d'un moment à rester sans parler sur le talus, je vis un homme s'approcher de l'autre extrémité du champ. Je le regardais paresseusement tout en mâchant l'une de ces tiges vertes dont les filles se servent pour

prédire l'avenir. Il s'approchait, le long du talus, lentement. Il marchait, une main sur la hanche et l'autre appuyée sur un bâton dont il frappait légèrement le gazon. Il était vêtu d'un costume miteux d'un noir verdâtre, et portait un genre de chapeau melon assez haut. Il avait l'air plutôt vieux car sa moustache était gris-cendré. Lorsqu'il arriva à hauteur de nos pieds, il leva vivement les yeux vers nous puis continua son chemin. Nous le suivîmes des yeux et vîmes qu'après avoir fait peut-être une cinquantaine de pas, il fit demi-tour et revint sur ses pas. Il s'approchait très lentement, frappant toujours le sol de son bâton, si lentement que je crus qu'il recherchait quelque chose dans l'herbe.

Il s'arrêta quand il arriva à notre niveau et nous souhaita le bonjour. Nous lui répondîmes et il s'assit à côté de nous dans la pente, lentement et avec mille précautions. Il commença à parler du temps qu'il faisait, disant que ce serait un été très chaud, et ajoutant que les saisons avaient beaucoup changé depuis qu'il était enfant - il y avait de cela très longtemps. Il dit que l'époque la plus heureuse de la vie était indubitablement le temps de l'école, et qu'il donnerait n'importe quoi pour retrouver sa jeunesse. Tandis qu'il exprimait ces sentiments qui commençaient à nous ennuyer, nous demeurâmes silencieux. Alors il commença à parler d'école et de livres. Il nous demanda si nous avions lu la poésie de Thomas Moore ou les oeuvres de Sir Walter Scott et de Lord Lytton. Je prétendis les avoir tous lus, si bien qu'à la fin il dit :

« Ah, je vois que tu es un rat de bibliothèque comme moi-même. Mais... » ajouta-t-il en désignant Mahony qui nous regardait les yeux écarquillés, « lui est différent; il aime plutôt les jeux. »

Il dit qu'il avait toutes les oeuvres de Sir Walter Scott et de Lord Lytton chez lui et qu'il ne se fatiguait jamais de les relire. « Bien sûr », dit-il, « il y a des oeuvres de Lord Lytton que les jeunes garçons ne doivent pas lire. » Mahony demanda pourquoi les jeunes garçons ne pourraient pas les lire - une question qui provoqua chez moi un peu de gêne et d'agitation car j'avais peur que l'homme s' imagine que j'étais aussi stupide que Mahony. L'homme, cependant, se contenta de sourire. Je vit qu'il avait de grands trous, dans sa bouche, entre ses dents jaunes. Ensuite il nous demanda lequel de nous deux avait eu le plus de petites chéries. Mahony dit, avec légèreté, qu'il avait eu trois beautés. L'homme me demanda combien moi j'en avais eues. Je répondis que je n'en avais eu aucune. Il ne me crut pas et dit qu'il était sûr que je devais en avoir au moins une. Je demeurai silencieux.

« Dites-nous », lui dit Mahony insolemment, « combien vous en avez eues vous-même ». L'homme sourit, comme la première fois, et dit que lorsqu'il avait notre âge, il avait beaucoup de petites chéries.

« Tous les garçons », dit-il, « ont une petite chérie. »

Son attitude, à cet instant, me frappa par son étrange libéralité, pour un homme de son âge. Dans mon coeur je pensai que ce qu'il disait à propos des garçons et des petites chéries était raisonnable. Mais je n'aimais pas les mots dans sa bouche et je me demandai pourquoi il avait tremblé une ou deux fois comme s'il avait peur de quelque chose ou comme s'il avait un frisson soudain. Comme il reprit la parole, je remarquai que son accent était bon. Il commença à parler des filles, de leurs cheveux si doux et si jolis, de leurs mains si douces, et du fait qu'elles n'étaient pas toutes aussi bonnes qu'elle le semblaient quand on les connaissait un peu. Il n'y avait rien qu'il aimât davantage, disait-il, que de regarder une jolie jeune fille, ses belles mains blanches et ses beaux cheveux si

doux. Il me donna l'impression de réciter quelque chose qu'il avait appris par coeur, ou d'avoir l'esprit hypnotisé par les mots de son propre discours, de telle sorte qu'il tournait en rond lentement, toujours sur la même orbite. Parfois il s'exprimait comme s'il faisait simplement allusion à une chose bien connue de tous, et parfois il baissait la voix et parlait d'une voix mystérieuse comme s'il nous racontait un secret que les autres ne devaient pas entendre. Il répéta ses phrases, encore et encore, les faisant varier et les enrobant de sa voix monotone. Je continuai à regarder vers le bas du talus, tout en l'écoutant.

Après un long moment, son monologue cessa. Il se leva lentement, nous dit qu'il devait nous quitter pendant quelques minutes, et, dans mon champ de vision, je le vis s'éloigner lentement vers le bout du champ le plus proche. Nous ne dîmes pas un mot quand il fut parti. Après un silence de quelques minutes, j'entendis Mahony s'écrier :

« Eh ben ! Regarde ce qu'il est en train de faire! »

Comme je ne répondais pas, ni ne levais les yeux, Mahony s'écria encore :

« Eh ben... C'est un drôle de vieux fou! »

« Au cas où il nous demande nos noms », dis-je, « tu n'as qu'à t'appeler Murphy et moi Smith. »

Nous n'ajoutâmes rien. J'étais toujours en train de me demander si je partirais ou pas quand l'homme revint s'asseoir à côté de nous. Il venait à peine de s'asseoir que Mahony apercevant le chat qui lui avait échappé tout à l'heure, bondit sur ses pieds et partit à sa poursuite dans le champ. L'homme et moi regardâmes la course-poursuite. Le chat échappa une fois de plus à Mahony qui commença à lancer des pierres sur le mur qu'il avait escaladé. Puis, lassé, il se mit à marcher sans but à l'autre bout du champ.

Après un laps de temps, l'homme s'adressa à moi. Il me dit que mon ami était un rustre et me demanda s'il était souvent fouetté à l'école. J'allais répondre, indigné, que nous n'étions pas des élèves de l'école publique pour nous faire ainsi fouetter, comme il disait; mais je ne dis rien. Il commença à parler du châtement corporel des petits garçons. Son esprit, comme s'il était à nouveau hypnotisé par son discours, semblait tourner lentement autour de ce nouveau centre. Il dit que quand les garçons étaient de ce genre, ils devraient être fouettés et bien fouettés. Quand un garçon était un rustre indiscipliné, il n'y avait rien qui pouvait lui faire plus de bien qu'un bon sifflement de fouet. Une tape sur la main ou un coup de boîte sur l'oreille, ça ne valait rien : ce qu'il voulait, c'était recevoir un bon fouet bien brûlant. J'étais surpris à cette idée et, involontairement, je levai les yeux sur son visage. Et alors je rencontrai le regard perçant d'une paire d'yeux vert-bouteille, qui me fixaient sous un front crispé. Je détournai aussitôt les yeux.

L'homme poursuivit son monologue. Il semblait avoir oublié tout le libéralisme dont il avait fait preuve précédemment. Il dit que si jamais il trouvait un garçon en train de parler aux filles ou avec une petite amie, il le fouetterait et le fouetterait encore; et ça lui apprendrait à ne pas parler aux filles. Et si un garçon avait une petite chérie et racontait des mensonges à ce propos, il lui donnerait le fouet comme jamais personne n'avait donné le fouet dans ce monde. Il dit qu'il n'y avait rien au monde qu'il aimerait autant que ça. Il me décrivit comment il fouetterait un tel garçon, comme s'il me dévoilait un mystère complexe. Il aimerait ça, disait-il, plus que n'importe quoi au monde; et sa voix, tandis qu'il me guidait, de son ton monotone, à travers le mystère, devenait presque affectueuse et semblait me supplier de le comprendre.

J'attendis que son monologue s'arrête à nouveau. Puis je me levai brusquement. Pour ne pas trahir mon agitation, je m'attardai quelques instants en faisant semblant

d'arranger ma chaussure, puis, au prétexte que je devais y aller, je lui dis au-revoir. Je remontai le talus sans hâte mais mon coeur battait la chamade, tant j'avais peur qu'il ne m'attrape par les chevilles. Quand j'atteignis le haut du talus je me retournai et, sans le regarder, je criai à travers le champ :

« Murphy! »

Ma voix avait un accent bravache et j'avais honte de mon pitoyable stratagème. Je dus appeler le nom encore une fois avant que Mahony ne me voie et ne me réponde par un signe. Comme mon coeur battait quand il traversa le champ en courant pour me rejoindre ! Il courait comme pour me porter secours. Et moi, je me sentais fautif; car au fond de mon coeur, je l'avais toujours un peu méprisé.

3. L'Arabie

North Richmond Street, qui était une impasse, était toujours calme à l'exception de l'heure où l'école des Frères Chrétiens relâchait les élèves. Une maison abandonnée de deux étages s'élevait au fond de l'impasse, séparée de ses voisines par une cour pavée. Les autres maisons de la rue, conscientes d'abriter une vie décente, se regardaient les unes les autres avec des visages bruns imperturbables.

L'ancien habitant de cette maison, un prêtre, était mort dans le salon du fond. Une atmosphère renfermée et moisie régnait dans toutes les pièces et le débarras derrière la cuisine était jonché de vieux papiers inutiles. Parmi ceux-ci je trouvai quelques livres recouverts de papier, aux pages humides et gondolées : L'Abbé, de Walter Scott, Les Dévotions de la Communion, et les Mémoires de Vidocq. Ce dernier était mon préféré car ses pages étaient jaunes. Le jardin sauvage, derrière la maison, contenait un pommier central et quelques buissons échevelés au pied de l'un desquels je trouvai la pompe à vélo rouillée du précédent occupant. Il avait été un prêtre très charitable : dans son testament il avait légué tous ses biens à des oeuvres, et les meubles de sa maison à sa soeur.

Aux jours courts de l'hiver, le crépuscule tombait bien avant que nous ayons fini de dîner. Quand nous nous retrouvions dans la rue, les maisons étaient sombres. Le morceau de ciel au-dessus de nous était d'un violet mouvant, et les lampadaires de la rue lui tendaient leurs faibles lanternes. L'air froid nous piquait et nous jouions jusqu'à ce que nos corps se réchauffent. Nos cris résonnaient dans la rue silencieuse. Nos jeux nous entraînaient, pour relever les défis des bandes de voyous des cottages, à travers les gazons sombres et boueux, jusqu'aux portes de derrière des jardins noirs dégoulinants, où les bacs à cendres répandaient des odeurs, tout comme les écuries obscures où un cocher étrillait et curait un cheval, ou faisait tinter les boucles des harnais.

Quand nous revenions dans la rue, la lumière des fenêtres des cuisines avait rempli l'espace. Si nous voyions mon oncle tourner au coin, nous nous cachions dans l'ombre jusqu'à ce que nous l'ayons vu rentrer chez lui en sécurité. Ou si la soeur de Mangan sortait sur le pas de la porte pour appeler son frère pour le thé, nous la regardions, cachés dans l'ombre, scruter la rue en haut et en bas. Nous attendions de voir si elle restait ou rentrait, et, si elle restait, nous nous résignions à quitter notre coin d'ombre et à nous rapprocher des marches de la maison de Mangan. Elle nous attendait, sa silhouette découpée dans la lumière de la porte entrouverte. Son frère la taquinait toujours avant de finir par obéir, et je restai à la regarder à côté de la barrière. Sa robe se balançait tandis qu'elle mouvait son corps, et la tresse souple de ses cheveux ballotait d'un côté et de l'autre.

Tous les matins je restais tapi par terre, dans le salon de devant, pour surveiller sa porte. Le store était tiré presque jusqu'en bas, de sorte que je ne pouvais être vu. Lorsqu'elle sortait sur le pas de la porte, mon coeur battait la chamade. Je courais dans le vestibule, emportais mes livres et la suivais. Je gardais sa silhouette brune toujours dans mon champ de vision et, lorsque nous nous approchions du point où nos chemins divergeaient, j'allongeais le pas et la dépassais. Ceci se reproduisait tous les matins, jour après jour. Je

ne lui avais jamais parlé, en dehors de quelques mots insignifiants, et pourtant son nom soulevait mon sang affolé comme par magie.

Son image m'accompagnait même dans les lieux les moins propices à la romance. Le samedi soir, quand ma tante allait au marché, je devais porter une partie des paquets. Nous marchions à travers les rues illuminées, bousculés par des ivrognes et des marchandes, parmi les imprécations des travailleurs, les litanies aiguës des petits vendeurs qui montaient la garde près des tonneaux de joues de cochon, le chant nasal des chanteurs de rue, qui chantaient une rengaine sur O'Donovan Rossa, ou une ballade sur les tourments de notre terre natale. Tous ces bruits convergeaient vers une unique sensation de vie pour moi : j'imaginai que je portais mon chalice en sécurité à travers une foule d'ennemis. Son nom à elle jaillissait de mes lèvres à certains moments dans d'étranges prières ou d'étranges louanges que je ne comprenais pas très bien moi-même. Mes yeux étaient souvent remplis de larmes (je n'aurais su dire pourquoi) et parfois, un flot se déversait depuis mon cœur vers ma poitrine. Je pensais peu à l'avenir. Je ne savais pas si je lui parlerais un jour ou pas, ou, dans le cas où je lui parlerais, comment je pourrais lui exprimer ma confuse adoration. Mais mon corps était une harpe et ses mots, ses faits et gestes couraient sur les cordes comme des doigts.

Un soir, j'allai dans le salon du fond, dans lequel le prêtre était mort. C'était un soir pluvieux et sombre, et il n'y avait aucun son dans la maison. A travers l'une des vitres cassées, j'entendais la pluie heurter la terre, les fines aiguilles incessantes de l'eau jouant sur les fonds détremées. Une lampe lointaine ou une fenêtre éclairée brillait en-dessous de moi. J'étais reconnaissant de ne pouvoir distinguer grand chose. Ma raison vacillait, désirant l'obscurité, et, comme je sentais que j'étais sur le point de perdre connaissance, je pressai les paumes de mes mains l'une contre l'autre jusqu'à ce qu'elles tremblent, en murmurant : « O amour ! O amour ! » plusieurs fois.

Enfin, un jour, elle me parla. Quand elle m'adressa ses premiers mots, j'étais si confus que je ne savais que répondre. Elle me demanda si j'allais à l'Arabie. Je ne me souviens plus si je répondis oui ou non. Ce devait être une splendide foire, elle dit qu'elle aurait beaucoup aimé y aller.

« Et pourquoi ne peux-tu y aller ? » demandai-je.

Tandis qu'elle parlait, elle faisait tourner un bracelet d'argent tout autour de son poignet. Elle ne pouvait y aller, dit-elle, parce qu'il devait y avoir une retraite, cette semaine-là, dans son couvent. Son frère et deux autres garçons se battaient pour leurs chapeaux et j'étais seul à la barrière. Elle tint l'un des poteaux et pencha sa tête vers moi. La lumière du lampadaire d'en face éclairait le courbe blanche de son cou, illuminait les cheveux qui nichaient là, et tombait sur sa main qui tenait la barrière. Elle tombait d'un seul côté de sa robe et éclairait la bordure blanche d'un jupon, qui n'était visible que lorsqu'elle se tenait au repos.

« Tant mieux pour toi si tu peux y aller », dit-elle.

« Si j'y vais », dis-je, « je te rapporterai quelque chose. »

Que d'innombrables folies occupèrent mes pensées et mes songes après ce soir-là ! J'avais envie de réduire à néant les jours ennuyeux qui se présentaient devant moi. Je m'irritais contre le travail scolaire. La nuit, dans ma chambre, et le jour, dans la classe, son image s'interposait entre moi et la page que j'essayais de lire. Les syllabes du mot « Arabie » m'appelaient, à travers le silence où mon âme se plaisait, et jetaient sur moi un charme oriental. Je demandai à sortir pour me rendre à la foire le samedi soir. Ma tante fut surprise et inquiète qu'il s'agisse d'un rendez-vous de francs-maçons. Je ne participais

presque pas en classe. Je regardais le visage de mon maître passer de l'amabilité à la sévérité; il espérait que je n'étais pas en train de devenir paresseux. Je n'arrivais pas à rassembler mes idées. Je n'avais quasiment aucune patience avec les choses sérieuses de la vie qui, parce qu'elles se mettaient en travers de mon désir, m'apparaissaient maintenant comme des jeux d'enfants, des jeux d'enfants laids et monotones.

Samedi matin, je rappelai à mon oncle que je souhaitais aller à la foire ce soir là. Il était en train de s'agiter au niveau du porte-manteau, à la recherche de la brosse à chapeaux, et me répondit sèchement :

« Oui, mon garçon, je sais. »

Comme il se trouvait dans le hall, je ne pouvais pas me rendre dans le salon de devant et m'installer à la fenêtre. Je quittai donc la maison de mauvaise humeur et me rendis lentement à l'école. L'air était impitoyablement vif et déjà mon coeur m'égarait.

Lorsque je rentrai pour le dîner, mon oncle n'était pas encore rentré. Il était encore tôt, toutefois. Je m'assis pendant un moment à regarder l'horloge, et quand son tic-tac finit par me porter sur les nerfs, je quittai la pièce. Je grimpai l'escalier et me rendis à l'étage le plus haut de la maison. Les pièces hautes, froides, sombres et vides, me libérèrent et je les traversai en chantant. Depuis la fenêtre de devant, je voyais mes compagnons qui jouaient en bas, dans la rue. Leurs cris me parvenaient assourdis et indistincts et, en penchant mon front contre la vitre froide, je portai mes regards vers la sombre maison qu'elle habitait. Je restai là peut-être une heure entière, ne voyant rien d'autre que la silhouette revêtue de brun que projetait mon imagination, délicatement effleurée par la lumière de la lampe au niveau de la courbure du cou, au niveau de la main sur la barrière et au niveau du jupon débordant sous la robe.

Lorsque je redescendis, je trouvai Mrs Mercer assise près du feu. C'était une vieille femme volubile, la veuve d'un prêteur sur gages, qui collectait des timbres usagés en vue de quelque oeuvre caritative. Je dus supporter le bavardage à la table du thé. La collation se prolongea pendant plus d'une heure et mon oncle n'arrivait toujours pas. Mrs Mercer se leva pour prendre congé; elle était désolée de ne pouvoir attendre plus longtemps, mais il était déjà huit heures et elle n'aimait pas être dehors trop tard, car l'air de la nuit ne lui valait rien. Quand elle fut partie, je commençai à faire les cent pas dans la pièce, les poings serrés.

« Seigneur, j'ai peur que tu doives dire adieu à ta foire pour ce soir. » dit ma tante.

A neuf heures, j'entendis la clé de mon oncle à la porte d'entrée. Je l'entendis se parler à lui-même, et j'entendis le porte-manteau vaciller sous le poids de son manteau. J'étais parfaitement capable d'interpréter ces signes. Vers le milieu du déjeuner je lui avais demandé de me donner un peu d'argent pour la foire. Il avait oublié.

« Les gens sont au lit et ont dépassé leur premier sommeil, à l'heure qu'il est, » dit-il.

Je ne souris pas. Ma tante lui dit avec énergie :

« Ne peux-tu pas lui donner l'argent et le laisser partir ? Tu l'as suffisamment fait attendre comme ça ! »

Mon oncle dit qu'il était vraiment désolé d'avoir oublié. Il dit qu'il croyait qu'il y avait beaucoup de vérité dans le vieux dicton « Tout en travail et rien en jeux, rendent Jack trop sérieux. » Il me demanda où j'allais, et quand je lui eus répondu pour la deuxième fois, il me demanda si je connaissais « L'Adieu de l'Arabe à son destrier ». Quand je quittai la cuisine, il s'apprêtait à réciter le début du texte à ma tante.

Je tenais mon florin bien serré dans ma main en descendant Buckingham Street en direction de la gare. La vue des rues emplies d'acheteurs et illuminées au gaz me rappela le but de mon voyage. Je pris place dans le wagon de troisième classe d'un train désert.

Après un temps interminable, le train quitta lentement la gare. Il rampa à travers des maisons en ruines et traversa la rivière scintillante. A la station de Westland Row, une foule de gens se pressèrent contre les portes, mais les portiers les repoussèrent en disant qu'il s'agissait d'un train spécialement affrété pour la foire. Je demeurai seul dans le wagon nu. Quelques minutes plus tard le train s'arrêta au niveau d'une plateforme de bois improvisée. Je sortis pour gagner la chaussée et vis, sur le cadran éclairé d'une horloge, qu'il était dix heures moins dix. Devant moi se trouvait une vaste construction qui portait le nom magique.

Je ne trouvai pas d'entrée à 6 pence, et, craignant que la foire ne ferme ses portes, j'entrai vivement par un portillon, en présentant un shilling à un préposé à l'air las. Je me retrouvai dans un gigantesque hall entouré d'une galerie qui courait à mi-hauteur. Presque tous les étals étaient fermés, et la majeure partie du hall était dans l'obscurité. Je reconnus le silence qui se répand dans une église après l'office. Je marchai timidement jusqu'au centre de la foire. Quelques badauds étaient rassemblés devant les étals encore ouverts. Devant un rideau, où des ampoules colorées affichaient les mots « Café Chantant », deux hommes comptaient de l'argent sur un plateau. J'écoutai les pièces tinter.

Me souvenant avec difficulté pourquoi j'étais venu, je m'approchai de l'un des étals et examinai les vases de porcelaine et les services à thé fleuris. A l'entrée de l'échoppe, une jeune dame parlait et riait avec deux jeunes messieurs. Je remarquai leur accent anglais et écoutai vaguement leur conversation.

« Oh, je n'ai jamais dit une telle chose! »

« Mais si, tu l'as dit ! »

« Non, je ne l'ai pas dit ! »

« Est-ce qu'elle ne l'a pas dit ? »

« Si, elle l'a dit, je l'ai entendu.

Oh! C'est un... bobard ! »

A ma vue, la jeune dame s'approcha pour me demander si je voulais acheter quelque chose. Le ton de sa voix n'était guère engageant; elle semblait ne m'avoir adressé la parole que par devoir. Je regardai humblement les grands vases qui trônaient comme des guerriers orientaux de chaque côté de l'entrée sombre de l'échoppe et je murmurai :

« Non, merci. »

La jeune dame modifia légèrement la position de l'un des vases et retourna à ses deux jeunes hommes. Ils reprirent leur conversation, sur le même sujet. Une fois ou deux, la jeune dame me jeta un coup d'oeil par dessus son épaule.

Bien que je susse qu'il ne servait à rien de rester, Je trainai devant son étal, à seule fin de rendre plus crédible mon intérêt pour ses marchandises. Puis je m'en allai lentement et me dirigeai vers le centre de la foire. Je faisais cliqueter mes deux petites pièces de un penny sur le tanneur (sixpence) dans ma poche. J'entendis une voix qui annonçait l'extinction des feux à un bout de la galerie. La partie supérieure du hall était maintenant plongée dans le noir.

Contemplant les ténèbres, je me vis comme une créature menée et dupée par la vanité; et mes yeux brûlèrent d'angoisse et de colère.

4. Eveline

Elle était assise à la croisée, pour contempler le soir qui envahissait l'avenue. Sa tête était penchée contre les rideaux de la fenêtre, et à ses narines montait l'odeur de la cretonne poussiéreuse. Elle était fatiguée.

Il y avait peu de passants. Le voisin d'à côté passa pour rentrer chez lui; elle entendit ses pas claquer sur les pavés de béton, et, après cela, faire craquer le sentier de cendres qui longeait les nouvelles maisons rouges. Autrefois, il y avait un champ ici, où ils avaient l'habitude de jouer, le soir, avec les enfants des autres gens. Et puis un homme de Belfast avait acheté le champ et y avait construit des maisons - pas des petites maisons brunes comme les leurs, mais de rutilantes maisons de briques avec des toits brillants. Les enfants de l'avenue avaient l'habitude de jouer ensemble dans ce champ - les Devines, les Waters, les Dunns, le petit Keoh l'estropié, elle et ses frères et soeurs. Sauf Ernest qui, lui, ne jouait jamais : il était déjà trop grand pour ça. Son père les délogeait souvent du champ à l'aide de son bâton de prunelier; mais en général le petit Keoh faisait le guet et criait quand il le voyait arriver. Et malgré tout, ils avaient été heureux à cette époque. Son père n'était pas aussi méchant que par la suite, et surtout, sa mère était vivante. Il y avait longtemps de cela, car elle et ses frères et soeurs étaient tous grands quand leur mère était morte. Tizzie Dunn était morte aussi, et les Waters étaient retournés en Angleterre. Tout change. Et maintenant c'était elle qui était sur le point de partir et de quitter leur foyer.

Leur foyer ! Elle jeta un regard circulaire autour de la pièce, passa en revue tous les objets familiers qu'elle avait époussetés, une fois par semaine, pendant tant d'années, en se demandant d'où pouvait bien provenir toute cette poussière. Peut-être qu'elle ne les reverrait jamais, tous ces objets familiers dont elle n'avait jamais rêvé d'être séparée. Et pourtant durant toutes ces années, elle n'avait pas pu découvrir le nom du prêtre dont la photographie jaunie était suspendue au mur, au-dessus de l'harmonium cassé, et à côté de l'imprimé en couleurs des promesses faites à la bénie Margaret Mary Alacoque. Il avait été un camarade de classe de son père. A chaque fois qu'il montrait la photographie à un visiteur, il avait pour habitude de la commenter en disant : « Il est à Melbourne, maintenant. »

Elle avait consenti à partir, à quitter leur foyer. Etait-ce la bonne décision ? Elle tenta de peser le pour et le contre. A la maison, elle avait toujours un abri et de la nourriture, et elle avait tous ceux qu'elle avait toujours connus autour d'elle. Bien sûr il lui fallait travailler dur, à la fois à la maison et au travail. Que diraient-ils d'elle, aux Magasins, quand ils apprendraient qu'elle s'était enfuie avec un type ? Ils diraient peut-être qu'elle était folle, et puis ils trouveraient à la remplacer en publiant une annonce. Miss Gavan serait contente. Elle avait toujours eu une dent contre elle, tout particulièrement quand il y avait des gens pour entendre ce qu'elle disait.

« Miss Hill, vous ne voyez pas que ces dames sont en train d'attendre ? »
« Du nerf, Miss Hill. »

Certainement, elle ne verserait pas beaucoup de larmes en quittant les Magasins.

Mais dans sa nouvelle demeure, dans ce pays lointain et inconnu, rien ne serait pareil. Elle se marierait - elle, Eveline. Et les gens la traiteraient alors avec respect. Elle ne serait pas traitée comme sa mère l'avait été. Même maintenant, alors qu'elle avait plus de 19 ans, elle se sentait parfois menacée par les violences de son père. Elle savait que c'était là la cause de ses palpitations. Quand ils étaient adolescents, son père n'allait jamais la chercher comme il cherchait Harry et Ernest, parce qu'elle était une fille, mais dernièrement il avait commencé à la menacer et à lui dire tout ce qu'il allait lui faire pour l'amour de sa mère morte. Et elle n'avait personne pour la protéger. Ernest était mort, et Harry, dans le commerce de décorations d'églises, était toujours par monts et par vaux. De plus, la sempiternelle querelle pour l'argent, le samedi soir, en était venue à l'inquiéter indécemment. Elle donnait toujours tous ses gages - 7 shillings - et Harry envoyait toujours ce qu'il pouvait, mais le problème était de récupérer de l'argent de son père. Il disait qu'elle avait l'habitude de gaspiller l'argent, qu'elle n'avait pas de tête, qu'il n'allait pas lui donner son argent durement gagné pour qu'elle le jette par les fenêtres, et beaucoup d'autres choses enore, car il était en général très mauvais le samedi soir. A la fin il lui donnait l'argent et lui demandait si elle avait l'intention d'acheter le repas du dimanche. Alors elle devait se précipiter dehors, aussi vite que possible, pour faire ses emplettes, tenant serré dans sa main son porte-monnaie de cuir noir tandis qu'elle jouait des coudes dans la foule. Elle rentrait tard, chargée de son fardeau de provisions. Elle travaillait dur pour tenir la maison, et pour s'assurer que les deux jeunes enfants qui étaient à sa charge allaient bien à l'école et mangeaient régulièrement. C'était un travail dur, une vie dure - mais maintenant qu'elle s'apprêtait à la quitter, elle ne la trouvait plus complètement insupportable.

Elle s'apprêtait à explorer une autre vie avec Frank. Frank était très gentil, viril, ouvert. Elle devait partir par le bateau de nuit avec lui, pour devenir sa femme et vivre avec lui à Buenos Aires où il avait un foyer qui l'attendait. Comme elle se souvenait bien de la première fois qu'elle l'avait vu. Il logeait dans une maison sur la route principale, où elle avait l'habitude d'aller. C'était quelques semaines auparavant. Il se tenait debout au portail, sa casquette à visière rabattue en arrière sur sa tête, et ses cheveux tombaient sur son visage de bronze. Puis ils avaient fait connaissance. Il l'attendait à la sortie des Magasins tous les soirs et la raccompagnait à la maison. Il l'avait emmenée voir La Gitane, et elle s'était sentie folle de joie en s'asseyant avec lui dans cette partie inaccoutumée du théâtre. Il était passionné de musique et chantait un peu. Les gens savaient qu'ils se courtoisaient; et, lorsqu'il chantait la chanson de la demoiselle qui aime un marin, elle ressentait toujours une plaisante confusion. Il l'appelait Poppens, pour rire. Tout d'abord elle avait été excitée d'avoir un compagnon, et puis elle avait commencé à bien l'aimer. Il connaissait des histoires de pays lointains. Il avait commencé comme mousse, payé un POUND le mois, sur un bateau de la ligne ALLAN qui allait au Canada. Il lui disait le nom des bateaux sur lesquels il avait travaillé, et les noms des différents SERVICES. Il avait navigué sur le détroit de Magellan et lui racontait des histoires sur les terribles Patagoniens. Puis il était retombé sur ses pieds à Buenos Aires, comme il disait, et n'était venu sur le vieux continent que pour les vacances. Bien sûr, son père avait eu vent de leur liaison et lui avait interdit de lui adresser la parole.

« Je connais les marins », avait-il dit.

Un jour, il s'était querellé avec Frank, et depuis elle devait voir son amoureux en cachette. Le soir s'épaississait dans l'avenue. Le blanc des deux lettres dans son giron devenait indistinct. L'une était pour Harry, l'autre pour son père. Ernest avait été son préféré, mais elle aimait Harry aussi. SON père, elle l'avait remarqué récemment, se faisait vieux, elle allait lui manquer. Par moments, il pouvait se montrer très gentil. Il n'y avait pas si

longtemps, comme elle était clouée au lit pendant une journée, il lui avait lu une histoire de fantôme et lui avait préparé du thé dans l'âtre. Un autre jour, du vivant de sa mère, ils avaient tous été faire un pique-nique à la colline de Howth. Elle se souvenait qu'il enfilait le bonnet de sa mère pour faire rire les enfants.

Elle n'avait plus beaucoup de temps mais elle restait assise à la fenêtre, le front penché sur le rideau, à respirer l'odeur de la cretonne poussiéreuse. Loin dans l'avenue, elle pouvait entendre le chant d'un orgue de barbarie. Elle reconnaissait la mélodie. Bizarre que cet air revienne précisément ce soir, pour lui rappeler la promesse faite à sa mère, de s'occuper du foyer le plus longtemps qu'elle le pourrait. Elle se rappela le dernier jour de la maladie de sa mère; elle fut de nouveau dans la chambre close et sombre, de l'autre côté du hall, et elle entendit dehors un air italien mélancolique. On avait demandé à l'organiste de déguerpir en lui donnant 6 pence. Elle se souvint de son père revenant dans la chambre de la malade, en disant :

- Satanés Italiens ! Ils viennent jusqu'ici !

Tandis qu'elle méditait, la vision misérable de la vie de sa mère jeta un sortilège au coeur même de son être : cette vie de sacrifices communs s'achevant dans la folie finale. Elle trembla en entendant à nouveau la voix de sa mère dire : « Derevaun Seraun ! Derevaun Seraun ! » (La fin du plaisir est la douleur).

Elle se leva, sous l'emprise d'une brusque terreur. S'échapper ! Elle devait s'échapper ! Frank allait la sauver. Il lui donnerait la vie, et peut-être l'amour aussi. Oh elle voulait vivre. Pourquoi serait-elle malheureuse ? Elle avait droit au bonheur. Frank la prendrait dans ses bras, la serrerait dans ses bras. Il la sauverait.

Elle se tenait debout, parmi la foule qui ondulait à la gare maritime de North Wall. Il lui tenait la main et elle savait qu'il s'adressait à elle, qu'il répétait quelque chose à propos de leurs places, encore et encore. La gare était pleine de soldats munis de bagages marron. A travers les larges portes des hangars, elle eut un aperçu de la masse noire du bateau, amarré contre le mur du quai, avec ses hublots tout illuminés. Elle ne répondait rien. Elle sentait ses joues pâles et froides, et, dans un élan de détresse, elle demanda conseil à Dieu, afin qu'il lui montre où était son devoir. Le bateau émit un long et morne sifflement dans la brume. Si elle partait, demain elle serait en mer avec Frank, en route vers Buenos Aires. Leur place était réservée. Pouvait-elle encore reculer après tout ce qu'il avait fait pour elle ? La détresse éveilla en elle une nausée, et elle continua à remuer les lèvres dans sa prière muette et fervente.

Une cloche battit contre son coeur. Elle sentit qu'il lui saisissait la main.

« Viens! »

Toutes les mers du monde déferlaient autour de son coeur. Il la tirait vers la mer : il allait la noyer. Elle s'agrippa des deux mains à la balustrade d'acier.

« Viens! »

Non! Non! Non! C'était impossible. Ses mains empoignaient frénétiquement l'acier. Au milieu des mers, elle lança un cri d'angoisse.

« Eveline ! Evvy! »

Il passa la barrière et l'appela pour qu'elle le suive. On lui criait d'avancer, mais il continuait à l'appeler. Elle tourna vers lui son visage blanc, passive, comme un animal impuissant. Ses yeux ne lui adressaient aucun signe d'amour, d'adieu ou même de simple reconnaissance.

5. Après la Course

Les voitures filaient en direction de Dublin, comme des boulets de canon sur la ligne de Naas Road. Des observateurs s'étaient massés au sommet de la colline d'Inchicore pour voir les voitures rentrer au bercail à pleine vitesse. Le Continent expédiait toute sa richesse et toute son industrie dans cette ornière de pauvreté et d'inaction. De loin en loin les masses de gens poussaient les acclamations typiques des opprimés reconnaissants. Leur sympathie, toutefois, allait vers les voitures bleues - les voitures de leurs amis Français.

Les Français, en outre, étaient les vainqueurs potentiels. Leur équipe avait terminé avec un bon score, ils s'étaient placés en seconde et troisième position, et le pilote de la voiture allemande qui avait eu la première place était, dit-on, un Belge. Chaque voiture bleue, de ce fait, gagnait une double ration d'acclamations de bienvenue lorsqu'elle passait la crête de la colline, et chaque encouragement était reçu avec des hochements de tête et des sourires par les occupants de la voiture. Dans l'une de ces voitures de luxe se trouvait une bande quatre jeunes gens, dont l'excellente humeur semblait dépasser de loin le simple niveau attendu d'une démonstration de gaieté à la française: en réalité, ces jeunes gens étaient quasiment hilares. Il s'agissait de Charles Segouin, le propriétaire de la voiture, d'André Rivière, un jeune électricien né au Canada, d'un énorme Hongrois appelé Villona et d'un jeune homme très soigné appelé Doyle. Segouin était de bonne humeur parce qu'il avait reçu des pré-commandes inattendues (il devait ouvrir un commerce de moteurs à Paris) et Rivière était de bonne humeur parce qu'il devait être nommé manager de ce commerce; ces deux jeunes gens (qui étaient cousins) étaient de surcroît très heureux du succès des voitures françaises. Villona était de bonne humeur parce qu'il avait mangé un déjeuner extrêmement satisfaisant; et aussi parce qu'il était d'un naturel optimiste. Le quatrième membre de la bande, quant à lui, était trop excité pour jouir d'un bonheur simple.

Il avait environ 26 ans, avec une moustache fine et douce, et des yeux gris plutôt innocents. Son père, qui avait commencé dans la vie en nationaliste acharné, avait modéré ses opinions assez tôt. Il avait fait de l'argent comme boucher à Kingston, et en ouvrant des boutiques à Dublin et dans ses faubourgs, il avait décuplé sa fortune. Il avait aussi eu l'opportunité d'obtenir certaines polices d'assurance, et à la fin, il était assez riche pour qu'on parle de lui dans les journaux de Dublin comme d'un prince des marchands. Il avait envoyé son fils en Angleterre, pour recevoir l'éducation d'un collège catholique, avant de lui faire continuer ses études de droit à l'Université de Dublin. Jimmy n'était pas acharné au travail, et fila un mauvais coton pendant un moment. Il avait de l'argent et était populaire; et il partageait curieusement son temps entre la musique et les clubs automobiles. Alors il avait été envoyé un semestre à Cambridge, pour apprendre la vie. Son père, réprobateur, mais secrètement fier des excès de son fils, avait payé ses dettes et l'avait ensuite ramené à la maison. C'était justement à Cambridge qu'il avait rencontré Segouin. Ils n'étaient pas beaucoup plus que de simples connaissances, pour le moment, mais Jimmy prenait un grand plaisir à la compagnie d'un jeune homme qui avait tant vu du monde et qui était de surcroît propriétaire, à ce qu'on disait, d'un des plus grands hôtels de France. Une telle personne (et son père en convenait) aurait bien valu le coup d'être fréquentée, même s'il n'avait pas été le compagnon charmant qu'il était. Villona était divertissant également - un pianiste brillant - mais, malheureusement, très pauvre.

La voiture courait joyeusement, avec son chargement de jeunesse hilare. Les deux cousins étaient assis à l'avant, Jimmy et son ami hongrois étaient à l'arrière. Décidément, Villona était d'excellente humeur, il fredonna une mélodie avec une voix de basse pendant des kilomètres. Les Français lançaient leurs éclats de rire et leurs mots légers par dessus leur épaule, et souvent Jimmy devait s'avancer pour attraper le mot au vol. Ce n'était pas très agréable pour lui, car il était presque toujours obligé de deviner adroitement le sens des paroles, et de crier une réponse convenable avec le vent de face. Sans compter que le fredonnement de Villona, ajouté au bruit de la voiture, semait une confusion générale.

Se déplacer rapidement dans l'espace enivre; tout comme la célébrité; tout comme la possession d'argent. Cela faisait trois bonnes raisons à l'excitation de Jimmy. Il avait été vu par beaucoup de ses amis, aujourd'hui, en compagnie de ces Continentaux. Au contrôle, Segouin l'avait présenté à l'un des compétiteurs français, et, en réponse à son confus murmure poli, le visage basané du pilote s'était fendu en une ligne de dents blanches brillantes. Il était plaisant, après un tel honneur,

de retourner au monde profane des spectateurs, parmi les coups de coude et les regards entendus. Quant à l'argent, il en avait vraiment beaucoup à disposition. Segouin, peut-être, ne considérerait pas qu'il s'agissait d'une grosse somme, mais Jimmy, qui, malgré quelques égarements, avait hérité de solides instincts, savait bien avec quelles difficultés cette somme avait été amassée. Cette connaissance l'avait, par le passé, préservé de dépenses trop inconsidérées, et sa conscience de tout le travail latent contenu dans l'argent, déjà présente à une époque où il ne s'agissait que de caprices, s'était considérablement accrue, maintenant qu'il était sur le point de risquer la plus grande part de sa fortune ! Il s'agissait d'une affaire très sérieuse pour lui.

Bien sûr, l'investissement était excellent, et Segouin avait réussi à lui donner l'impression qu'il n'acceptait l'obole de son argent irlandais, dans le capital de l'affaire, que par une sorte de faveur amicale. Jimmy avait du respect pour la sagacité de son père dans les affaires, et dans ce cas c'était son père qui lui avait le premier suggéré cet investissement; il y avait de l'argent à se faire dans les moteurs, des tas d'argent. Et puis Segouin avait l'allure inimitable de la richesse. Jimmy essaya de convertir en jours de travail cette voiture princière dans laquelle il était assis. Elle filait si facilement. Ils avaient traversé les routes de campagne avec tant de style ! Le voyage posait un doigt magique sur le simple pouls de la vie, et, aimablement, la machine nerveuse humaine s'efforçait de répondre aux sursauts du fougueux animal bleu.

Ils descendirent Dame Street. La rue était encombrée d'un trafic inhabituel, et retentissait des klaxons des automobilistes et des gongs impatients des conducteurs de tram. Près de la Banque, Segouin se gara et Jimmy et son ami descendirent. Un petit groupe de gens se rassemblait sur le trottoir pour rendre hommage au moteur ronflant. La bande devait dîner ensemble ce soir là à l'hôtel de Segouin, et, Jimmy et son ami, qui demeurait chez lui, devaient rentrer pour s'habiller. La voiture s'éloigna lentement vers Grafton Street tandis que les deux jeunes hommes se frayaient un passage à travers le groupe de badauds. Ils marchèrent vers le Nord avec un curieux sentiment de déception, tandis que la cité accrochait ses pâles globes de lumière au-dessus d'eux dans la vapeur légère du soir d'été.

Dans la maison de Jimmy, ce dîner était considéré comme un événement. Une certaine fierté se mêlait à l'agitation de ses parents, ainsi qu'une certaine impatience, aussi, porteuse d'inconséquence - car les noms des grandes cités étrangères ont ce pouvoir sur les gens. Jimmy avait fière allure une fois habillé, et, tandis qu'il se tenait dans le hall pour donner un dernier coup de main à la symétrie de son noeud papillon, son père était en droit de ressentir une satisfaction toute commerciale, à l'idée d'avoir transmis à son fils des qualités impossibles à acheter. Ce fut pour cette raison que le vieil homme fut particulièrement amical avec Villona, et ses manières exprimèrent un réel respect pour les succès étrangers; mais la subtilité de son hôte échappa probablement au Hongrois qui commençait à ressentir l'ardent désir d'aller manger.

Le dîner fut excellent, délicieux. Segouin, de l'avis de Jimmy, avait un goût très raffiné. La bande s'était élargie à un jeune anglais nommé Routh, que Jimmy avait vu à Cambridge avec Segouin. Les jeunes gens soupèrent dans une salle douillette, éclairée par des chandelles électriques. Ils parlaient avec volubilité et sans réserve. Jimmy, dont l'imagination était embrasée, se représenta la jeunesse fougueuse des français élégamment jumelée à la structure solide de l'éducation de l'Anglais. C'était une image gracieuse, pensa-t-il, et juste. Il admirait la dextérité avec laquelle leur hôte menait la conversation. Les cinq jeunes gens avaient des goûts variés et leurs langues s'étaient déliées. Villona, avec un immense respect, commença à révéler à l'Anglais (assez surpris) les beautés du madrigal Anglais, déplorant que les instruments anciens tombassent en désuétude. Rivière, pas tout à fait innocemment, entreprit d'expliquer à Jimmy le triomphe des mécaniciens français. La voix sonore du Hongrois était en train de critiquer le ridicule des faux luths peints par les peintres romantiques, quand Segouin fit venir tout le monde vers le sujet de la politique. C'était là un terrain intéressant pour tous. Jimmy, soumis à de généreuses influences, sentit le zèle de son père, jusque là enfoui, se ranimer en lui : il finit même par faire sortir Routh de son flegme. La pièce se réchauffa et la tâche de Segouin devint de plus en plus difficile à mesure que le danger de pugilat augmentait. Aussi, en hôte vigilant, il saisit la première occasion de lever son verre pour porter un toast à l'Humanité, et, quand le toast fut bu, il ouvrit la fenêtre de manière significative.

Cette nuit, la cité avait les allures d'une capitale. Les cinq jeunes gens flânèrent le long de Stephen's Green dans un nuage léger de fumée aromatique. Ils parlaient fort et gaiement dans leurs manteaux jetés sur leurs épaules. Les gens s'écartaient sur leur passage. Au coin de Grafton Street un petit homme gras mettait en voiture deux belles dames, sous la garde d'un autre gros homme. La voiture s'éloigna et le petit homme gras avisa la bande.

« Andre. »

« C'est Farley! »

Un torrent de paroles s'ensuivit. Farley était un Américain. Personne ne savait très bien de quoi on parlait exactement. C'étaient Villona et Rivière qui étaient les plus bruyants, mais tous étaient excités. Ils montèrent dans une voiture, se serrant les uns contre les autres en riant beaucoup. Leur voiture fendit la foule, dont les couleurs s'adoucissaient maintenant, en direction de cloches joyeuses. Ils prirent le train à Westland Row et en quelques secondes, ainsi qu'il sembla à Jimmy, ils sortaient à Kingstown Station. Le contrôleur salua Jimmy; c'était un vieil homme.

« Bonne nuit, monsieur! »

C'était une nuit d'été paisible; le port s'étalait comme un miroir obscurci à leurs pieds. Ils s'en rapprochèrent, bras dessus bras dessous, chantant Cadet Roussel en chœur, et battant la mesure avec leurs pieds à chaque : « Ho ! Ho ! Hohe, vraiment ! »

Ils prirent un canot à l'embarcadère et rejoignirent le yacht de l'Américain. Il devait y avoir un souper, de la musique, des cartes. Villona dit avec conviction :

« C'est charmant! »

Il y avait un piano dans la cabine du yacht. Villona joua une valse pour Farley et Rivière, Farley jouant le cavalier, et Rivière la dame. Puis, ils improvisèrent un quadrille, en inventant des figures originales. Quel amusement ! Jimmy y prit part avec avidité; car il s'agissait, au moins, de voir la grande vie. Puis Farley fut essoufflé et cria « Stop! » Un homme apporta un souper léger, et les jeunes gens s'attablèrent pour la forme. Ils burent, toutefois : car ça faisait Bohème. Ils burent à la santé de l'Irlande, de l'Angleterre, de la France, de la Hongrie et des Etats Unis d'Amérique. Jimmy fit un long, très long discours, Villona répéta : « Ecoutez ! Ecoutez! » à chaque fois qu'il faisait une pause. Il y eut beaucoup d'applaudissements quand il s'assit. Cela devait être un bon discours. Farley lui tapa dans le dos et rit à gorge déployée. Quels compagnons joyeux ! Quelle bonne compagnie ils formaient !

Des cartes, des cartes ! La table fut débarrassée. Villona retourna calmement à son piano et joua des morceaux d'orgue pour eux. Les autres enchaînaient les parties, se lançant hardiment dans cette aventure. Ils burent à la santé de la Dame de Coeur et de la Dame de Carreaux. Jimmy regretta confusément qu'il n'y ait pas de public, car l'esprit fusait. Jimmy ne savait pas exactement qui gagnait, mais il savait que lui perdait. C'était du reste entièrement de sa faute car il se trompait souvent de cartes et les autres avaient à calculer pour lui le montant de sa dette. Ils étaient de sacrés compagnons, mais il aurait aimé qu'ils s'arrêtent : il se faisait tard. Quelqu'un porta un toast au yacht La Belle-de-Newport et puis quelqu'un proposa une ultime grande partie.

Le piano s'était tu; Villona devait être monté sur le pont. Ce fut une partie terrible. Ils s'arrêtèrent juste avant la fin pour boire à la chance. Jimmy comprit que le jeu était partagé entre Routh et Segouin. Quel suspense ! Jimmy était très excité; il allait perdre, bien sûr. A combien s'élevait sa dette ? Les hommes se mirent sur leurs jambes pour jouer les derniers coups, en parlant et en gesticulant. Routh gagna. La cabine entière fut secouée par les acclamations des jeunes gens et les cartes furent rangées. Ils commencèrent alors à rassembler leurs gains. Farley et Jimmy étaient les plus gros perdants.

Il savait qu'il le regretterait le lendemain matin, mais à présent il était content de ce repos, content de la stupeur obscure qui camouflait sa folie. Il s'accouda à la table et se prit la tête dans les mains, comptant les battements du sang à ses tempes.

La porte de la cabine s'ouvrit et il vit le Hongrois se découper sur fond de lumière grise :

« Gentlemen, voici l'aube. »

6. Deux galants

Le soir d'août, gris et chaud, était descendu sur la ville, et un air doux, tiède comme un souvenir d'été, circulait dans les rues. Les rues, dont les boutiques étaient fermées pour le repos dominical, grouillaient d'une foule joyeusement colorée. Les lampes brillaient comme des perles illuminées, au sommet des grands réverbères, au-dessus de la texture vivante de la rue qui, dans sa métamorphose perpétuelle de formes et de couleurs, emplissait l'air de ce soir gris et chaud d'un murmure incessant.

Deux jeunes gens descendaient la colline de Rutland Square. L'un d'entre eux était en train d'achever un long monologue. L'autre, qui marchait sur le bord du trottoir et était de loin en loin obligé de descendre sur la chaussée, à cause de l'impolitesse de son camarade, l'écoutait d'un air amusé. Il était ramassé et rougeaud. Une casquette de yachting était enfoncée très à l'arrière de son front, et l'histoire qu'il était en train d'écouter déclenchait sans cesse des vagues d'expressions qui déferlaient sur son visage, depuis les coins de son nez, de ses yeux et de sa bouche. Son corps était secoué par une cascade de petits rires sifflants. Ses yeux, pétillants, exprimaient un vif amusement, et se portaient sans cesse vers le visage de son compagnon. Une fois ou deux il réarrangea l'imperméable léger qu'il avait jeté sur une épaule, à la manière d'un toréador. Ses culottes, ses chaussures de caoutchouc blanches et son imperméable jeté avec désinvolture exprimaient la jeunesse. Mais sa silhouette était empâtée à la taille, ses cheveux étaient rares, et son visage, lorsque les vagues d'expression refluaient, était ravagé.

Lorsqu'il fut bien sûr que l'histoire était terminée, il rit silencieusement pendant trente secondes. Puis il dit :

« Eh bien ! c'est du propre !

Sa voix semblait manquer de vigueur, et, pour enfoncer le clou, il ajouta avec humour :

« C'est même, si je puis me permettre, du très propre, de l'impeccable, de l'étincelant ! »

Il redevint sérieux et silencieux quand il eut dit ces mots. Sa langue était fatiguée car il avait parlé tout l'après-midi dans un pub de Dorset Street. La plupart des gens tenaient Lenehan pour une sangsue, mais, en dépit de cette réputation, son adresse et son éloquence avaient toujours retenu ses amis de prendre des mesures contre lui. Il avait une manière courageuse de se présenter à une fête qu'ils donnaient dans un bar, et de se tenir habilement aux abords de leur groupe jusqu'à ce qu'on finisse par l'inclure pour une tournée. Il était un vagabond sportif, armé d'un stock inépuisable d'histoires, de petits poèmes et de devinettes. Il ne s'offusquait d'aucun manque de courtoisie. Personne ne savait comment il gagnait sa misérable vie, mais son nom était vaguement associé à des paris équestres.

« Et où l'as-tu ramassée, Corley ? » demanda-t-il.

Corley se passa la langue d'un coup rapide sur la lèvre supérieure.

« Une nuit, vieux », dit-il, « je descendais Dame Street et j'ai reluqué une belle poule sous l'horloge de Waterhouse, et j'ai dit « bonne nuit », tu vois. Alors on a marché un peu au bord du canal et elle m'a dit qu'elle était boniche dans une maison de Baggot Street. J'ai mis mon bras autour d'elle et je l'ai serrée un peu cette nuit là. Et puis le dimanche d'après, vieux, je lui ai donné rendez-vous. On a été à Donnybrook et je l'ai emmenée dans un champ, là-bas. Elle m'a dit qu'elle le connaissait, qu'elle avait l'habitude d'y aller avec un laitier.... C'était bien, vieux. Elle m'apportait des cigarettes tous les soirs et elle payait le tram aller et retour. Et une nuit elle m'a aussi apporté deux cigares fins - des vrais affinés, tu sais, comme ceux que mon vieux avait l'habitude de fumer... J'avais peur, vieux, qu'elle tombe en cloque, mais elle est forte pour l'éviter !

« Peut-être qu'elle croit que tu vas l'épouser », dit Lenehan.

« Je lui ai dit que j'avais pas de boulot en ce moment », dit Corley. « Je lui ai dit que j'avais l'habitude de bosser à l'usine Pim. Elle ne sait même pas mon nom. J'ai été assez malin pour ne pas le lui dire. Mais elle me trouve de la classe, tu sais. »

Lenehan rit encore, silencieusement.

« De toutes les bonnes histoires que j'ai pu entendre », dit-il, « c'est vraiment la plus propre ! »

La foulée de Corley marqua le compliment. Le balancement de son corps charpenté forçait son ami à exécuter quelques petits pas de côté, du trottoir sur la chaussée, et inversement. Corley était le fils d'un inspecteur de police et il avait hérité de son père à la fois la charpente et les tripes. Il

marchait, les mains le long du corps, le dos droit, en balançant sa tête d'un côté et de l'autre. C'était une tête large, sphérique et huileuse; elle transpirait par tous les temps; et son large chapeau rond, toujours mis de côté, ressemblait à un bulbe qui serait poussé d'un autre bulbe. Il regardait toujours droit devant lui comme s'il était à la parade et, quand il voulait suivre quelqu'un des yeux dans la rue, il lui fallait bouger son corps à partir des hanches. En ce moment il était sans emploi. Quand un boulot se libérait, un ami était toujours prêt à lui passer le mot. On le voyait souvent marcher à côté de policiers en civil, avec lesquels il était en grande conversation. Il connaissait le fin mot de toutes les affaires, et se plaisait à prononcer des sentences définitives. Il parlait sans écouter ce que ses compagnons avaient à dire. Sa conversation tournait toujours autour de lui, de ce qu'il avait dit à telle personne, de ce que telle personne lui avait dit, et de ce qu'il avait répondu pour clore le sujet. Quand il rapportait ces dialogues, il aspirait la première lettre de son nom pour imiter l'accent florentin.

Lenehan offrit une cigarette à son ami. Tandis que les deux jeunes gens continuaient à marcher à travers la foule, Corley se retournait parfois pour sourire à l'une des filles qui passaient, mais le regard de Lenehan, lui, était fixé sur la large lune pâle que cerclait un double halo. Il scrutait la façon dont les fils du crépuscule recouvraient progressivement son disque. A la fin il dit :

« Eh bien... Dis-moi, Corley, tu vas sans doute régler ça, non ? »

Corley, très expressif, cligna de l'oeil en guise de réponse.

« Elle est partante pour ça ? » demanda Lenehan, dubitatif. « On ne sait jamais, avec les femmes. »

« Ca va aller », dit Corley. « Je sais comment m'y prendre pour la persuader, vieux. Elle est folle de moi. »

« Tu es ce qu'on pourrait appeler un vrai Lothario », dit Lenehan. « Et un Lothario de première classe! »

Une ombre de moquerie atténuait la servilité de ses manières. Pour se sauver lui-même, il avait pris l'habitude de laisser planer sur ses flatteries une ambiguïté, de sorte qu'on pouvait les prendre pour de la raillerie. Mais Corley n'était pas du genre subtil.

« C'est tellement facile de toucher une boniche », affirma-t-il. « Garde ce tuyau en mémoire. »

« Un tuyau de quelqu'un qui les a toutes essayées... » dit Lenehan.

« Au début j'allais avec des filles, tu vois, dit Corley, d'un ton confidentiel; « des filles de South Circular. J'avais l'habitude de les emmener dehors, vieux, je leur payais le tram et je les emmenais à un concert ou à une pièce au théâtre, et je leur achetais du chocolat et des bonbons et des trucs du genre. Je dépensais pas mal d'argent pour elles », ajouta-t-il avec conviction, comme s'il avait le sentiment qu'on ne le croyait pas.

Mais Lenehan le croyait volontiers; il hochait la tête gravement.

« Je connais ce jeu-là », dit-il, et c'est un jeu de dupes. »

« Et je n'en ai jamais rien retiré ! » dit Corley.

« Et moi donc! » dit Lenehan.

« Sauf avec une d'entre elles. » dit Corley.

Il s'humecta la lèvre supérieure avec la langue. La réminiscence faisait briller ses yeux. Lui aussi se mit à regarder le disque pâle de la lune, maintenant presque entièrement voilé, et parut méditer.

« Elle était plutôt pas mal », dit-il avec regret.

Il resta à nouveau silencieux. Puis il ajouta :

« Elle fait le tapin maintenant. Je l'ai vue un soir descendre Earl Street en voiture avec deux types. »

« Je suppose que c'est à cause de toi », dit Lenehan.

« Il y en a eu d'autres avant moi », dit Corley d'un air philosophe.

Cette fois Lenehan avait du mal à le croire. Il secoua la tête et sourit.

« Tu sais que tu ne peux pas me la faire, à moi, Corley », dit-il.

« Je jure devant Dieu! » dit Corley. « Elle me l'a dit elle-même. »

« Espèce de balance », dit-il.

Comme ils dépassaient les rails de Trinity College, Lenehan alla sur la chaussée et regarda l'horloge.

« Il est 20 », dit-il.

« On a le temps », dit Corley. « Elle sera toujours là. Je la laisse toujours poireauter un peu. »

Lenehan rit silencieusement

« Bon dieu, tu sais vraiment y faire avec les filles », dit-il.

« Je connais toutes leurs ficelles », confessa Corley.

« Mais dis-moi », dit Lenehan à nouveau. « Tu es sûr que tu peux la persuader ? C'est un peu délicat, comme affaire. Elles sont sacrément pointilleuses sur cette question. Hein ? Alors ? »

Ses petits yeux brillants cherchèrent le visage de son compagnon pour trouver un peu d'assurance. Corley balançait sa tête à droite et à gauche comme pour chasser un insecte insistant, et il fronça les sourcils.

« Ca va le faire », dit-il. « Fais moi confiance, tu veux ? »

Lenehan n'ajouta rien. Il ne voulait pas froisser son ami, être envoyé au diable et entendre qu'on n'avait pas besoin de son avis. Un peu de tact était nécessaire. Mais le sourcil de Corley se détendit bientôt. Ses pensées couraient dans une autre direction.

« C'est une gentille fille », dit-il, d'un ton appréciateur. « Oui, une gentille fille. »

Ils marchèrent le long de Nassau Street puis tournèrent à l'angle de Kildare Street. Près de l'entrée du club, un harpiste se tenait sur la route, et jouait pour un petit cercle d'auditeurs. Il pinçait les cordes négligemment, lançant de rapides coups d'oeil, de loin en loin, sur les visages des nouveaux-venus, et parfois aussi, l'air épuisé, vers le ciel. Sa harpe, aussi, indifférente au fait que sa housse lui tombait sur les genoux, paraissait fatiguée du regard des étrangers comme des mains de son maître. L'une des mains jouait, dans les basses, la mélodie de Silent, O Moyle, tandis que l'autre courait dans les aigus, après chaque accord. Les notes de la mélodie sonnaient pleines et profondes.

Les deux jeunes gens remontèrent la rue sans parler, suivis par la musique mélancolique. Quand ils atteignirent Stephen's Gree, ils traversèrent. Là, le bruit des trams, les lumières et la foule les délivrèrent de leur silence.

« La voilà! » dit Corley.

Au coin de Hume Street attendait une jeune femme. Elle portait une robe bleue et un béret de marin blanc. Elle se tenait sur le bord du trottoir, et de sa main balançait une ombrelle. Lenehan s'anima.

« Allons la regarder un peu, Corley », dit-il.

Corley jeta sur son ami un oeil latéral, et un sourire désagréable apparut sur son visage.

« T'essaierais pas de prendre ma place ? » demanda-t-il.

« Bon Dieu! », dit Lenehan vivement, « je ne veux pas que tu me la présentes. Tout ce que je veux, c'est la reluquer. Je ne vais pas la manger. »

« Oh... La reluquer ? » dit Corley, plus aimable. « Eh bien... voilà : je vais aller lui parler, et toi tu vas passer devant nous. »

« D'accord », dit Lenehan.

Corley avait déjà passé une jambe par-dessus les chaînes quand Lenehan le rappela :

« Et après, où est-ce qu'on se retrouve ? »

« Dix heures et demie », dit Corley, en finissant d'enjamber.

« Où ? »

« Au coin de Merrion Street. On sera sur le retour. »

« Ca marche », dit Lenehan en guise d'adieu.

Corley ne répondit pas. Il flâna sur la route, en balançant sa tête d'un côté et de l'autre. Sa masse corporelle, son pas tranquille et le bruit solide de ses bottes, avaient quelque chose de conquérant. Il s'approcha de la jeune femme et, sans la saluer, commença immédiatement la conversation avec elle. Elle balançait son ombrelle de manière accélérée, et faisait des demi-tours sur ses talons. Une fois ou deux, quand il lui parla de très près, elle éclata de rire et renversa la tête.

Lenehan les observa pendant quelques minutes. Puis il marcha rapidement derrière les chaînes, à quelque distance, et traversa la route de manière oblique. Comme il s'approchait du coin de Hume Street, il trouva que l'air était lourdement parfumé et il jeta un coup d'oeil rapide et scrutateur sur l'apparence de la jeune femme. Elle portait ses vêtements du dimanche. Sa jupe de serge bleue était retenue à la taille par une ceinture de cuir noir. La grosse boucle d'argent de sa ceinture paraissait comprimer le centre de son corps, et retenait l'étoffe légère de son chemisier comme une agrafe. Elle portait une courte veste noire, avec des boutons de nacre, et un boa noir effiloché. Les bouts de son col de tulle avaient été savamment froissés, et un gros bouquet de fleurs rouges était accroché aux broderies de son corsage. Les yeux de Lenehan apprécièrent son petit corps musclé et solide. Son visage brillait d'une bonne santé insolente, depuis ses grosses joues rouges jusqu'à ses yeux bleus audacieux. Ses traits étaient grossiers. Elle avait les narines larges, une bouche étirée qui demeurait ouverte, avec un air vicieux, sur deux incisives saillantes. En passant,

Lenehan se découvrit, et, après environ dix secondes, Corley rendit son salut dans le vide. Ce qu'il fit en levant une main vague et en changeant pensivement l'angle de son chapeau.

Lenehan alla jusqu'à l'Hôtel Shelbourne où il fit halte et attendit. Après un moment il les vit avancer dans sa direction, et, quand ils tournèrent à droite, il les suivit, à pas feutrés dans ses chaussures blanches, en longeant Merrion Square. Comme il marchait lentement, en calant ses pas dans les leurs, il regardait la tête de Corley qui se tournait sans cesse vers celle de la jeune femme comme une grosse balle attachée par un fil, qui revient toujours vers son pivot. Il suivit le couple des yeux jusqu'à ce qu'il le vît monter dans le tram de Donnybrook; puis il fit demi-tour et revint sur ses pas.

Maintenant qu'il était seul, son visage paraissait plus vieux. Sa gaieté l'avait abandonné, et, tandis qu'il longeait les balustrades de Duke's Lawn, il laissa sa main courir sur la rampe. Cet air, que le harpiste avait joué, commença à contrôler ses mouvements. Ses pieds souplement chaussés battaient la mélodie, tandis que ses doigts effectuaient paresseusement des variations et des gammes après chaque accord.

Il marcha nonchalamment le long de Stephen Green puis redescendit Grafton Street. Bien que ses yeux saisissent au vol de nombreux détails de la foule qu'il traversait, ils le faisaient sans joie. Il trouvait vulgaire tout ce qui était fait pour le charmer et ne répondait pas aux regards qui l'invitaient à être audacieux. Il savait que leur répondre l'obligerait à parler beaucoup, pour se montrer inventif et amusant, et son cerveau comme sa gorge étaient trop secs pour une telle tâche. Le problème de la façon dont il pourrait passer les heures avant de retrouver Corley le taraudait un peu. Il n'arrivait pas à trouver d'autre idée que de marcher. Il tourna à gauche au coin de Rutland Square et se sentit mieux dans la rue sombre et calme. Son côté sinistre seyait à son humeur. Il s'arrêta enfin devant la fenêtre d'une boutique miteuse, qui affichait une enseigne portant en lettres blanches « Bar - rafraîchissements ». Sur la vitre de la fenêtre, il y avait deux pancartes : « Ginger Beer » et « Ginger Ale ». Un jambon coupé était exposé sur un grand plat bleu, à côté d'une assiette contenant une portion d'un maigre pudding. Il lorgna cette nourriture avec passion pendant un moment, puis, après un bref regard las d'un côté et de l'autre de la rue, il entra précipitamment dans l'échoppe.

Il avait faim parce que, à part des biscuits qu'il avait quémandés à deux curés acariâtres, il n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner. Il s'assit à une table de bois nue, en face de deux travailleuses et d'un mécanicien. Une serveuse dépenaillée s'occupa de lui.

« Combien, pour un plat de petits pois ? » demanda-t-il.

« Un penny 50 , Monsieur », dit la fille.

« Apporte-moi un plat de petits pois, », dit-il, et une bouteille de bière au gingembre.

Il parlait avec rudesse dans le but de camoufler sa bonne éducation, car son entrée avait été suivie par un blanc dans les conversations. Son visage était échauffé. Pour apparaître naturel il mit sa casquette en arrière et planta ses coudes sur la table. Le mécanicien et les deux ouvrières l'examinèrent de pied en cap avant de revenir à leur conversation avec une voix contenue. La fille lui apporta un plat de petits pois en boîte, chauds, assaisonnés avec du poivre et du vinaigre, accompagnés d'une fourchette et de son verre de bière. Il mangea goulument sa nourriture et trouva ça tellement bon qu'il prit note mentalement de cette adresse. Quand il eut mangé tous ses petits pois, il siffla sa bière au gingembre et resta quelques moments à repenser à l'aventure de Corley. Dans son imagination, il voyait le couple d'amoureux marchant le long d'une route noire; il entendait la voix de Corley débiter des galanteries insistantes, et revoyait l'air vicieux sur la bouche de la jeune femme. Cette vision lui fit ressentir intensément l'état déplorable de sa bourse et de son moral. Il était fatigué de taper à toutes les portes, de tirer le diable par la queue, des petits boulots et des combines. Il aurait 31 ans en novembre. Est-ce qu'il aurait jamais un vrai travail ? Une maison à lui ? Il imagina comme ça serait agréable d'avoir un bon feu près duquel s'asseoir, et un bon repas, devant lequel s'attabler. Il avait suffisamment arpenté les rues avec des amis ou des filles. Il savait de quoi ces amis étaient capables : il connaissait les filles aussi. L'expérience avait rendu son cœur amer, l'avait aigri contre le monde. Mais tout espoir ne l'avait pas quitté. Il se sentit mieux après avoir mangé, moins fatigué de sa vie, moins vaincu. Il était peut-être encore possible qu'il s'installe dans un coin douillet et qu'il vive heureux, si seulement il pouvait tomber sur une bonne fille pas compliquée, qui aurait un peu d'argent de côté.

Il paya 2 pence 50 à la fille dépenaillée et sortit de la boutique pour reprendre son errance. Il prit Capel Street et longea le City Hall. Puis il tourna à Dame Street. A l'angle de George's Street il rencontra deux de ses amis et s'arrêta pour bavarder avec eux. Ses amis lui demandèrent s'il avait vu Corley et ce qu'il y avait de neuf. Il répondit qu'il avait passé la journée avec Corley. Ses amis parlaient peu. Ils regardaient d'un oeil vide des silhouettes dans la foule, et parfois risquaient une

remarque critique. L'un d'eux dit qu'il avait vu Mac la veille au soir à Egan's. Le jeune homme qui avait vu Mac rue Westmoreland demanda si c'était vrai que Mac avait gagné gros à un pari sur un match de billard. Lenehan ne savait pas : il dit que Holohan leur avait payé une tournée à Egan's.

Il quitta ses amis à dix heures moins le quart et remonta George's Street. Il tourna à gauche au City Markets et marcha jusqu'à Grafton Street. La foule de jeunes filles et de jeunes gens avait diminué, et sur le chemin il entendit beaucoup de groupes et de couples qui se séparaient en se souhaitant la bonne nuit. Il alla jusqu'à l'horloge du Collège des Chirurgiens : elle sonnait dix heures. Il partit vivement le long du côté Nord du Green, allongeant le pas de peur que Corley ne revînt trop tôt. Quand il atteignit le coin de Merrion Street, il se posta dans l'ombre d'un lampadaire et prit une des cigarettes qu'il avait en réserve, et l'alluma. Il s'adossa au réverbère et garda ses yeux fixés sur l'endroit dont il s'attendait à voir surgir Corley et la jeune femme.

Son esprit s'emballa à nouveau. Il se demanda si Corley avait réussi. Il se demanda s'il lui avait déjà demandé, ou s'il gardait ça pour la fin. Il souffrait par procuration de tous les serremments de coeur et les frissons de son ami, comme s'il s'était trouvé lui-même dans cette situation. Mais le souvenir de la tête de Corley revenant lentement vers son pivot le calma d'une certaine manière : il était sûr que Corley s'en tirerait. Tout à coup l'idée lui vint que peut-être Corley l'avait accompagnée chez elle par un autre chemin et lui avait posé un lapin. Ses yeux scrutèrent la rue : il n'y avait aucun signe d'eux. Pourtant il y avait bien une demi-heure qu'il avait vu l'horloge au Collège des Chirurgiens. Est-ce que Corley lui ferait un coup pareil ? Il alluma sa dernière cigarette et commença à fumer nerveusement. Il forçait ses yeux sur chaque tram qui s'arrêtait de l'autre côté du square. Ils devaient être rentrés par un autre chemin. Le papier de sa cigarette se brisa et il la jeta sur la route en maugréant.

Soudain, il les vit arriver dans sa direction. Il les observa, ravi, et, toujours adossé contre le réverbère, il essaya de déchiffrer le résultat dans leur manière de marcher. Ils marchaient rapidement, la jeune femme à petits pas rapides, tandis que Corley se maintenait à sa hauteur avec ses grandes foulées. Ils ne paraissaient pas parler. Une intuition du résultat le piqua comme la pointe d'un instrument pointu. Il savait que Corley allait échouer; il savait que c'était infaisable.

Ils tournèrent pour prendre Baggot Street et il les suivit tout de suite, se glissant dans leurs pas. Quand ils s'arrêtaient, il s'arrêtait aussi. Ils parlèrent pendant un petit moment, et la jeune femme s'engagea dans les marches qui menaient à une maison. Corley resta debout, au bout du chemin, à quelque distance des marches du perron. Quelques minutes passèrent. Puis la porte du hall s'ouvrit, lentement et précautionneusement. Une femme déboula les marches et toussa. Corley se tourna vers elle et la rejoignit. Sa silhouette large la cacha à la vue de Lenehan pendant quelques secondes et puis elle réapparut dans l'escalier où elle se hâtait. La porte se referma sur elle et Corley se mit vivement en marche en direction de Stephen's Green.

Lenehan se hâta dans la même direction. Quelques gouttes de pluie fine tombaient. Il les prit pour un avertissement et, se retournant vers la maison où la jeune femme était entrée, pour vérifier que personne ne l'observait, il se mit à courir pour traverser la rue. L'anxiété et la course le firent haleter. Il appela :

« Hey, Corley! »

Corley tourna la tête pour voir qui l'appelait, et puis continua sa marche. Lenehan lui courut après, tout en ajustant l'imperméable sur ses épaules avec une main.

« Hey, Corley! » cria-t-il une nouvelle fois.

Il arriva au niveau de son ami et le dévisagea. Mais on ne pouvait rien voir sur ce visage.

« Alors ? » demanda-t-il. « Tu as réussi ? »

Ils avaient atteint le coin de Ely Place. Toujours sans répondre, Corley pivota à gauche et prit la rue latérale. Ses traits affichaient un calme olympien. Lenehan se maintint à sa hauteur, essoufflé. Il était déconcerté et une note de menace perça dans sa voix.

« Tu ne veux pas répondre ? » dit-il. « Tu l'as mise à l'épreuve ? »

Corley s'arrêta au premier lampadaire et regarda sinistrement devant lui. Puis, avec un geste grave, il étendit une main dans la lumière et, en souriant, il l'ouvrit lentement sous les yeux de son disciple. Une petite pièce d'or brillait dans sa paume.

7. La pension de famille

Mrs Mooney était la fille d'un boucher. C'était une femme très capable de prendre les choses en mains : une femme déterminée. Elle avait épousé le contremaître de son père et ouvert une boucherie près de Spring Gardens. Mais sitôt que son beau-père était mort, Mr Mooney avait commencé à filer un mauvais coton. Il buvait, volait dans la caisse, accumulait les dettes. Il était inutile de lui faire prendre de bonnes résolutions : il cessait de les respecter après quelques jours à peine. En agressant sa femme en présence des clients, et en achetant de la mauvaise viande, il ruina son commerce. Une nuit, il pourchassa sa femme avec le hachoir et elle dut aller dormir chez une voisine.

Après cet épisode, ils se séparèrent. Elle alla voir le prêtre et obtint une séparation avec garde des enfants. Elle refusa de lui donner de l'argent, de la nourriture ou quoi que ce fût; ce qui l'obligea donc à s'enrôler auprès du sheriff. C'était un petit ivrogne miteux et voûté, doté d'un visage blanc, de moustaches blanches, de sourcils blancs qui se dessinaient au-dessus de ses petits yeux veinés et injectés de sang; et tout le long du jour il restait assis dans la salle de l'huissier, dans l'attente qu'on lui donne un travail à faire.

Mrs Mooney, qui avait retiré de la boucherie ce qui restait de son argent, et ouvert une pension de famille sur Hardwicke Street, était une grosse femme imposante. Sa pension accueillait une population flottante composée de touristes de Liverpool ou de l'Isle de Man, et, occasionnellement, d'artistes de music hall - mais ses pensionnaires fixes étaient des employés de bureaux de la ville. Elle gouvernait la maison avec astuce et fermeté, savait quand faire crédit, quand se montrer intraitable, quand fermer les yeux. Tous les jeunes gens qui résidaient chez elle l'appelaient « La Madame ».

Les jeunes gens de Mrs Mooney payaient 15 shillings la semaine pour le gîte et le couvert (excepté la bière au dîner). Ils partageaient naturellement certains goûts et occupations, et, de ce fait, se montraient très amicaux les uns envers les autres. Ils discutaient entre eux des chances des favoris et des outsiders. Jack Mooney, le fils de la Madame, qui occupait un poste de clerc dans une agence de commis sur Fleet Street, avait la réputation d'être un lascar. Il adorait jurer comme un soldat et ne revenait à la pension qu'au petit matin. Quand il rencontrait ses camarades, il en avait toujours une bonne à leur raconter et il était toujours dans un bon coup - c'est-à-dire, un cheval gagnant ou un artiste en vogue. Il pouvait également jouer des poings et chanter des chansons comiques. Le dimanche soir, il y avait souvent une réunion dans le salon de Mrs Mooney. Les artistes de music-hall poussaient la chansonnette, et Sheridan jouait des valses et des polkas, ou leur arrangeait des accompagnements. Polly Mooney, la fille de la Madame, chantait également. Elle chantait :

Je suis ... une vilaine fille.
Pas besoin de s'en raconter,
Tu sais bien que c'est vrai.

Polly était une svelte jeune fille de 19 ans; elle avait des cheveux doux et blonds, une petite bouche pulpeuse. Ses yeux, qui étaient gris, avec une pointe de vert, avaient l'habitude de se lever vers le ciel lorsqu'elle parlait à quelqu'un, ce qui lui donnait l'air d'une petite madone perverse. Mrs Mooney avait d'abord envoyé sa fille faire la dactylo dans le bureau d'une usine de maïs, mais, comme l'un des gars du sheriff, à la réputation douteuse, se présentait tous les jours au bureau, en demandant la permission de lui parler, elle avait fini par la ramener à la maison et par lui faire faire du travail domestique. Comme Polly était pleine d'énergie, on avait eu l'idée de lui confier le ménage des jeunes gens. De plus les jeunes gens apprécient toujours la présence d'une jeune femme dans les parages. Polly, bien sûr, flirtait avec eux, mais Mrs Mooney, qui était pleine de sagacité, savait que les jeunes gens ne faisaient que passer le temps, aucun d'entre eux n'avait d'intentions plus sérieuses. Les choses demeurèrent ainsi pendant un long moment et Mrs Mooney finit par envisager de remettre Polly à la dactylographie quand elle remarqua que quelque chose se tramait entre Polly et l'un des jeunes gens. Elle les épia et tint conseil avec elle-même.

Polly se savait observée, et pourtant le silence persistant de sa mère ne pouvait signifier qu'une chose. Il n'y avait pas de complicité entre mère et fille, pas d'entente explicite, mais, alors que les gens de la pension commençaient jaser, Mrs Mooney continua à garder le silence. Polly

commença à agir de manière un peu bizarre, et le jeune homme était lui même évidemment perturbé. A la fin, quand elle jugea le moment opportun, elle finit par intervenir. Elle tranchait les questions morales de la même façon qu'un hachoir tranche la viande : et sur ce cas particulier, elle avait pris sa décision.

C'était un dimanche matin ensoleillé du début de l'été, qui promettait de la chaleur, mais avec un petite brise fraîche. Toutes les fenêtres de la pension étaient ouvertes et les rideaux de dentelle se gonflaient gentiment du côté de la rue, entre leurs cordons relevés. Le beffroi de George's Church carillonnait sans cesse, et les fidèles, seuls ou en groupes, traversaient la petite place devant l'église, révélant leur intention par leur attitude contenue, ainsi que par les petits missels qu'ils tenaient dans leurs mains gantées. Le petit déjeuner était terminé, à la pension, et il restait sur la table les assiettes couvertes de traces d'oeuf et de petits morceaux de gras de bacon et de couenne. Mrs Mooney s'assit sur la chaise de paille et surveilla la servante, Marie, qui débarrassait. Elle lui demanda de recueillir les croûtes et petits morceaux de pain qui serviraient à faire le pudding du mardi. Quand la table fut nette, que les croûtes furent dûment ramassées, le sucre et le beurre bien à l'abri et sous clé, elle commença à se remémorer l'entretien qu'elle avait eu la veille au soir avec Polly. Les choses étaient bien comme elle l'avait suspecté : elle fut franche dans ses questions, et Polly fut franche dans ses réponses. Les deux avaient été un peu embarrassées, bien sûr. Ce qui embarrassait la mère, était qu'elle ne voulait pas avoir l'air de recevoir la nouvelle d'un air trop cavalier, ou donner l'impression qu'elle était de mèche; quant à Polly, elle avait été embarrassée non seulement parce que les allusions de ce genre l'embarrassaient toujours, mais aussi parce qu'elle ne souhaitait pas que l'on pensât que, dans sa sage innocence, elle avait deviné l'intention derrière la tolérance de sa mère.

Mrs Mooney jeta instinctivement un coup d'œil à la petite pendule dorée, sur la cheminée, dès qu'elle prit conscience, à travers sa rêverie, que les cloches de St Georges Church avaient arrêté de sonner. Il était onze heures 17: elle avait largement le temps de tirer cette affaire au clair avec M. Doran, avant la messe de midi sur Malborough's Street.

Elle n'avait pas de doute quant à son succès. Elle avait le poids de l'opinion publique de son côté : elle était une mère outragée. Elle lui avait permis de vivre sous son toit, présumant qu'il était un homme d'honneur, et il avait tout simplement abusé de son hospitalité. Il avait 34 ou 35 ans, de sorte que la jeunesse ne pouvait être invoquée comme excuse, non plus d'ailleurs que l'ignorance, puisqu'il avait une grande expérience du monde. Non, il avait profité de la jeunesse et de l'inexpérience de Polly, c'était évident. La question était : quelle réparation se proposait-il de faire ?

Car il fallait bien une réparation, dans un cas semblable. Tout est très facile pour l'homme : il peut passer son chemin comme si rien n'était arrivé, une fois goûté son moment de plaisir, mais la fille, elle, doit supporter les conséquences. Certaines mères se contentaient de régler une pareille affaire par une somme d'argent; elle en avait connu. Mais ce ne serait pas son cas. Pour elle, une seule réparation était de nature à compenser la perte de l'honneur de sa fille : le mariage.

Elle passa à nouveau en revue ses arguments avant d'envoyer Mary dire à Mr Doran qu'elle souhaitait lui parler. Non, elle n'avait pas de doute quant à son succès. C'était un jeune homme sérieux, qui n'était pas libertin et ne braillait pas comme les autres. S'il s'était agi de Mr Sheridan ou Mr Meade ou Bantam Lyons, cela aurait été beaucoup plus compliqué. Elle pensait qu'il voudrait éviter le scandale. Tous les pensionnaires étaient plus ou moins au courant de l'affaire; certains avaient même brodé dessus en inventant des détails. De plus, il était employé depuis 13 ans dans les bureaux d'un grand négociant en vin, catholique de son état, et un scandale pourrait éventuellement lui coûter son travail. Alors que s'il se montrait coopératif, tout irait pour le mieux. Elle savait de source sûre qu'il avait un bon salaire et elle supposait qu'il avait un peu d'argent de côté.

Presque la demie ! Elle se leva et s'examina dans le miroir en pied. L'expression décidée de son large visage fleuri la satisfait, et elle songea à certaines mères de sa connaissance qui n'arrivaient pas à se dépêtrer de leurs filles.

Mr Doran était vraiment très angoissé, en ce dimanche matin. Il avait essayé par deux fois de se raser, mais sa main avait été si tremblante qu'il avait dû y renoncer. Une barbe de trois jours colorait de roux ses mâchoires, et toutes les deux ou trois minutes, ses verres de lunettes se couvraient de buée et il était obligé de les frotter avec son mouchoir de poche. Le souvenir de sa confession de la veille lui causait une douleur aiguë; le prêtre lui avait arraché les moindres détails ridicules de cette affaire, et à la fin avait peint son péché sous des couleurs si terribles qu'il

eût été presque reconnaissant qu'on lui proposât une échappatoire par une réparation. Le mal était fait. Que pouvait-il faire d'autre, à présent, que de l'épouser, ou de prendre les jambes à son cou ? Il ne pouvait pas s'en sortir la tête haute. Il était certain que cela s'ébruiterait, et que son employeur finirait par en entendre parler. Dublin est une si petite ville : chacun y connaît les affaires des autres. Il sentit sa gorge se serrer quand son imagination fiévreuse lui fit entendre le vieux Mr Leonard crier de sa voix éraillée : « Amenez-moi immédiatement Mr Doran, s'il vous plaît. »

Toutes ces longues années de service, dilapidées ! Tout son zèle et toute son efficacité, balayés ! Il avait jeté sa gourme, bien sûr, il s'était vanté d'être un libre-penseur et avait nié l'existence de Dieu dans les pubs, en présence de ses compagnons. Mais c'était du passé et il en avait fini avec tout ça - à peu près. Il achetait toujours un exemplaire du Reynold's Journal toutes les semaines, mais il respectait ses devoirs religieux et, les neuf dixièmes de l'année, il menait une vie très réglée. Il avait assez d'argent pour s'installer, ce n'était pas ça. Mais la famille allait la regarder de haut. Tout d'abord il y avait son père, de sinistre réputation, et puis la pension de famille de sa mère commençait à être célèbre. Il avait l'impression d'avoir été eu. Il imaginait déjà ses amis en train de parler de l'affaire en riant. Elle était un peu vulgaire; il lui arrivait de dire : « voye » et « si j'aurais su ». Mais qu'aurait représenté la grammaire, s'il l'avait vraiment aimée ? Il ne pouvait arriver à savoir si ce qu'elle avait fait la rendait aimable ou méprisable. Bien sûr, il était aussi coupable qu'elle. Son instinct lui hurlait de demeurer libre, pas de se marier. Une fois marié, disait son instinct, vous étiez fait.

Comme il se tenait assis, impuissant, sur le bord de son lit, en chemise et pantalon, elle toqua doucement à la porte et entra. Elle lui raconta tout, qu'elle avait tout rapporté à sa mère, et que sa mère devait lui parler ce matin. Elle pleura et mit ses bras autour de son cou, en disant :

« Oh Bob! Bob! Qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais devenir ? »

Elle mettrait fin à sa vie, disait-elle.

Il la reconforta mollement, en lui disant de ne pas pleurer, que tout irait bien, qu'elle ne s'inquiète pas. Il sentait contre sa chemise l'agitation de sa poitrine.

Tout n'était pas entièrement de sa faute à lui, si c'était arrivé. Il se souvenait parfaitement, avec cette curieuse et minutieuse mémoire des célibataires, des premières caresses incidemment dispensées par sa robe, son souffle, ses doigts. Et puis une nuit, alors qu'il était en train de se déshabiller, elle avait timidement toqué à sa porte. Elle voulait rallumer sa bougie à la sienne, car la sienne avait été soufflée par un coup de vent. C'était le soir où elle prenait son bain. Elle portait une blouse de flanelle imprimée, ouverte et très lâche. Son cou de pied blanc brillait à l'orée de ses pantoufles fourrées et le sang affluait, richement, sous sa peau parfumée. De ses mains et de ses poignets aussi, tandis qu'elle allumait sa chandelle, s'élevait un léger parfum.

Les soirs où il rentrait très tard, c'était elle qui réchauffait son dîner. Il savait à peine ce qu'il mangeait, à la sentir ainsi près de lui, seule, la nuit, dans la maison endormie. Et sa prévenance ! Si le temps était un tant soit peu froid, humide ou venteux, il était sûr de trouver un petit pot de punch tout prêt pour lui. Peut-être pouvaient-ils être heureux ensemble...

Ils avaient pris l'habitude de monter l'escalier ensemble, sur la pointe des pieds, chacun avec son bougeoir, et au troisième palier, ils se disaient au-revoir à contrecœur. Ils s'embrassaient. Il se souvenait bien de ses yeux, du contact de sa main et de son délire à lui...

Mais le délire passe.

Il répéta sa phrase, et se l'appliqua à lui-même : « Que vais-je devenir ? » L'instinct du célibataire lui enjoignait de faire marche arrière. Mais le péché était là; et même son sens de l'honneur lui disait que la réparation s'impose pour ce genre de péchés.

Alors qu'il était assis avec elle sur le bord du lit, Mary vint à la porte pour dire que la Mrs voulait le voir dans le parloir. Il se leva pour enfiler son gilet et son manteau, plus impuissant que jamais. Quand il fut habillé, il revint vers elle pour la consoler. Tout s'arrangerait, qu'elle ne s'inquiète pas. Il la laissa sur le lit, toute pleurante et gémissant doucement : « Oh mon dieu ».

Dans l'escalier, il dut s'arrêter car ses lunettes étaient si embuées qu'il lui fallut les frotter. Il ne désirait rien tant que de s'évader par le toit et de s'envoler vers un autre pays où il n'entendrait jamais plus parler de son problème, et pourtant une force le poussait vers le bas, marche après marche. Les visages implacables de son employeur et de la Mrs le fixaient, dans sa déconfiture. Sur la dernière volée de marches, il croisa Jack Mooney, qui ramenait du garde-manger deux bouteilles de Bass. Ils se saluèrent froidement; et les yeux de l'amant s'arrêtèrent, une seconde ou

deux, sur son visage épais de bulldog et ses deux bras gros et courts. Quand il atteignit le bas de l'escalier, il se retourna, et vit que Jack le regardait depuis la porte du palier. Soudain il se souvint de la nuit où l'un des artistes de music-hall, un petit londonien tout blond, avait fait une allusion grossière à Polly. La réunion avait failli tourner court à cause de la violence de Jack. Tout le monde avait essayé de le calmer. L'artiste de music-hall, un peu plus pâle que d'habitude, avait continué à sourire en disant qu'il n'y avait pas de mal; mais Jack continua à lui crier que si l'un d'entre eux s'essayait à ces sortes de jeux avec sa soeur, il ferait mieux de se mettre les dents au fond de la gorge avant qu'il ne le fasse lui-même.

Polly resta un petit moment à pleurer sur le bord du lit. Puis elle sécha ses larmes et se rendit vers le miroir. Elle trempa le bout d'une serviette dans la cruche d'eau et se rafraîchit les yeux avec l'eau froide. Elle regarda les oreillers pendant un long moment et leur vue éveilla en elle des souvenirs secrets et plaisants. Elle reposa sa nuque contre la barre de métal du lit et tomba dans une rêverie. Plus aucune perturbation n'était visible sur son visage.

Elle attendit patiemment, presque joyeusement, sans alarme, ses souvenirs se transformant peu à peu en espoirs et visions du futur. Ses espoirs et ses visions étaient si denses qu'elle ne voyait plus les oreillers blancs sur lesquels ses yeux étaient fixés, et ne se rappelait plus qu'elle attendait quelque chose.

Enfin elle entendit sa mère l'appeler. Elle se leva d'un bond et courut vers la rampe de l'escalier.

« Polly ! Polly ! »

« Oui, maman ? »

« Descends, ma chérie. Mr Doran veut te parler. »

Alors seulement elle se rappela ce qu'elle était en train d'attendre.

8. Un petit nuage

Cela faisait huit ans qu'il avait vu son ami partir à North Wall et qu'il lui avait souhaité bonne chance. Gallaher avait réussi. Ça se voyait tout de suite à son air d'avoir voyagé, à son costume de tweed bien coupé, à son aisance quand il parlait. Peu d'hommes possédaient un talent comme le sien, et encore moins étaient capables de demeurer purs malgré un tel succès. Le cœur de Gallaher était droit et il méritait de gagner. C'était quelque chose, d'avoir un ami comme lui.

Les pensées de Little Chandler, depuis le déjeuner, tournaient autour de sa rencontre avec Gallaher, de l'invitation de Gallaher, et de Londres, la grande cité où Gallaher vivait. On l'appelait Little CHandler parce que, bien qu'il ne fût que très légèrement au-dessous de la taille moyenne, il donnait l'impression d'être un petit homme. Ses mains étaient petites et blanches, son ossature était fragile, sa voix était posée et ses manières raffinées. Il prenait le plus grand soin de ses cheveux blonds soyeux, ainsi que de sa moustache, et parfumait discrètement son mouchoir. Les demi-lunes de ses ongles étaient parfaites, et quand il souriait, il laissait apercevoir une rangée de dents blanches qui semblaient des dents de lait.

Comme il s'installait à son bureau au King's Inns, il réfléchit à tous les changements que ces 8 ans avaient apportés. L'ami qu'il avait connu misérable et nécessaire était maintenant devenu une brillante vedette du London Press ! Little Chandler se détournait souvent de son fastidieux travail d'écriture pour jeter un oeil par la fenêtre du bureau. L'éclat tardif d'un crépuscule d'automne se répandait sur les gazons et les allées. Il saupoudrait d'une gracieuse poussière d'or les nurses négligées et les vieux messieurs décrépits qui somnolaient sur les bancs; il scintillait sur toutes les silhouettes en mouvement - sur les enfants qui dévalaient en hurlant le gravier des chemins, et sur toutes les personnes qui traversaient les jardins. Il regarda la scène et pensa à la vie et (comme c'était toujours le cas quand il pensait à la vie), cela le rendit triste. Une douce mélancolie prit possession de son âme. IL sentit combien il était vain de lutter contre la fortune, c'était là le fardeau de sagesse que les siècles lui avaient légué.

Il repensa aux livres de poésie sur ses étagères. Il les avait achetés lorsqu'il était un jeune célibataire, et plus d'un soir, tandis qu'il s'asseyait dans la petite pièce attenante au hall d'entrée, il avait été tenté d'en prendre un sur l'étagère et d'en faire la lecture à sa femme. Mais une timidité l'avait toujours retenu; et ainsi les livres étaient demeurés sur leurs étagères. Parfois il se répétait des vers, pour lui-même, et cela lui apportait une consolation.

Quand la pendule indiqua que sa journée était finie, il se leva et prit congé, très ponctuellement, de son bureau et de ses collègues. Il déboucha de l'arche féodale du King's Inn - silhouette modeste et nette, qui s'engagea promptement dans Henrietta Street. Le crépuscule doré se finissait et l'air était devenu piquant. Une horde d'enfants crasseux peuplait la rue. Ils se tenaient debout ou couraient sur la chaussée, dévalaient les escaliers devant les portes béantes, ou se tenaient accroupis, comme des souris, sur les seuils. Little Chandler ne leur prêtait aucune attention. Il traçait son chemin prestement à travers cette vie qui grouillait à l'ombre des grandes demeures lugubres et spectrales dans lesquelles la vieille noblesse de Dublin s'était retirée. Aucun souvenir du passé ne le touchait, car son esprit était plein d'une joie présente.

Il n'était jamais allé chez Corless mais il connaissait la réputation de l'établissement. Il savait que les gens y allaient après le théâtre pour manger des huitres et boire des liqueurs, et il avait entendu dire que les serveurs y parlaient français et allemand. Alors qu'il marchait par là, la nuit, il avait vu des cabs s'arrêter devant la porte, et des dames descendre de voiture, richement habillées, escortées par leurs cavaliers, et entrer. Elles portaient des robes bruissantes et feuilletées. Leurs visages étaient poudrés, et elles relevaient leurs robes, quand elles touchaient le sol, comme des Atalantes effarouchées. Il était toujours passé devant ce spectacle sans tourner la tête pour mieux voir. Il avait coutume de marcher vite, quand il était dans la rue, même le jour, et si d'aventure il se trouvait seul dans la ville à une heure tardive de la nuit, il se hâtait, avec une sorte d'angoisse nerveuse. Parfois, cependant, il allait au-devant de ses propres frayeurs. Il choisissait les rues les plus sombres et les plus étroites, et, tandis qu'il allait hardiment de l'avant, le silence qui s'étendait autour de ses pas le troublait, les silhouettes silencieuses qui arpentait la rue le

troublaient, et quand il lui arrivait d'entendre le son d'un rire fugitif et grave, cela le faisait trembler comme une feuille.

Il prit à droite vers Capel Street. Ignatius Gallaher au London Press ! Qui aurait cru cela possible, huit ans auparavant ? Et pourtant, maintenant qu'il examinait rétrospectivement le passé, Little Chandler trouvait de multiples signes de la grandeur future de son ami. Les gens disaient toujours que Ignatius Gallaher était fou. Evidemment, il trainait avec une bande de débauchés, buvait sans se priver et empruntait de l'argent à droite et à gauche. Il avait fini par se retrouver mêlé à une sombre histoire d'argent, qui était l'une des explications de son départ précipité.

Mais personne ne niait son talent. Il y avait toujours eu... un je ne sais quoi dans Ignatius Gallaher qui vous impressionnait malgré vous. Même quand il se retrouvait à sec, et à court d'idées pour trouver de l'argent, il conservait un visage fier. Little Chandler se souvenait (et le souvenir fit affluer un peu de fierté à ses joues) d'une des paroles qu'Ignatius Callaher prononçait, quand il était complètement acculé :

« Arrêt de jeu, les amis... Où se trouve ma boîte à idées ? »

C'était Ignatius Gallaher tout craché, et, morbleu, on ne pouvait s'empêcher de l'admirer dans ces moments là.

Little Chandler pressa le pas. Pour la première fois de sa vie il se sentait supérieur aux gens parmi lesquels il passait. Pour la première fois, son âme se révoltait contre la terne inélégance de Capel Street. Il n'y avait pas de doute : pour réussir, il fallait partir. Il n'y avait rien à faire à Dublin. En traversant Grattan Bridge, il regarda la rivière couler le long des quais en contrebas, et éprouva de la pitié pour les pauvres maisons rachitiques. Elles ressemblaient à une bande de clochards serrés les uns contre les autres sur la berge, leurs vieux manteaux recouverts de poussière et de suie, éblouis par le panorama du soleil couchant, et attendant le premier frisson de la nuit pour se relever, se secouer et partir. Il se demanda s'il serait capable de transformer cette idée en poème. Peut-être que Gallaher pourrait mettre ça dans un de ses articles, à Londres. Est-ce que lui avait la capacité d'écrire quelque chose d'original ? Il n'était pas très sûr de l'idée qu'il avait envie d'exprimer, mais la pensée qu'un moment poétique venait de le toucher s'enracina en lui, à la manière d'un espoir d'enfant. Il continua sa marche, bravement.

Chaque pas le rapprochait de Londres, et l'éloignait un peu plus de sa propre vie sobre et privée d'art. Une lumière commença à poindre à l'horizon de son esprit. Il n'était pas si vieux - trente-deux ans. Son caractère arrivait juste à maturité. Il y avait tant et tant d'impressions et d'humeurs différentes qu'il avait envie d'exprimer par des vers. Il les sentit à l'intérieur. Il tenta de jauger son âme pour voir si elle était l'âme d'un poète. La mélancolie était la note dominante de son tempérament, pensait-il, mais c'était une mélancolie tempérée par de fréquentes réapparitions de foi, de résignation ou tout simplement de joie. S'il arrivait à l'exprimer dans un recueil de poèmes, peut-être serait-il écouté. Il ne serait jamais populaire - il le voyait. Il ne pouvait pas soulever de foules, mais il pourrait plaire à un petit cercle d'âmes soeurs. Les critiques ANglais, peut-être, reconnaîtraient son appartenance à l'école Celtique, en raison du ton mélancolique de ses poèmes; il les aiguillerait par des allusions. Il commença à inventer des phrases et des citations des articles qui salueraient son livre. « Mr Chandler a le don des vers fluides et gracieux »... « Une tristesse nostalgique imprègne ces poèmes »... « La note Celtique »... Il était dommage que son nom ne fasse pas plus irlandais. Peut-être faudrait-il intercaler le nom de sa mère avant son patronyme : Thomas Malone Chandler, ou même mieux : « T. Malone Chandler ». Il en parlerait à Gallaher.

Il poursuivait sa rêverie avec tant d'ardeur qu'il dépassa sa rue et dut faire demi-tour. Quand il arriva à hauteur de Corless, son agitation première commença à le submerger et il s'arrêta devant la porte, indécis. Finalement il l'ouvrit et entra.

La lumière et le bruit du bar le retinrent sur le seuil pendant quelques instants. Il regarda autour de lui, mais sa vue était brouillée par l'éclat des nombreux verres à vin, rouges et verts. Le bar semblait bondé, et il se sentait observé avec curiosité. Il jeta un bref coup d'oeil à gauche et à droite (en fronçant légèrement les sourcils pour se donner l'air sérieux), mais quand sa vue s'éclaircit un peu, il se rendit compte que personne ne s'était tourné pour le regarder, et que juste là, assurément, se trouvait Ignatius Gallaher, dos au comptoir et jambes écartées.

« Salut Tommy, vieux héros, te voilà ! Qu'est-ce que ce sera ? Qu'est-ce que tu prends ? Moi je prends du whisky : il est meilleur que celui qu'on sert au-delà de la mer. Soda ? Lithia ? Pas d'eau minérale ? Je suis comme toi, ça gâche le goût... Ici, garçon, soyez-gentil, donnez-nous deux demis de whisky pur malt. Bon, et comment vas-tu depuis que je t'ai vu la dernière fois ? Bon Dieu, on commence à se faire vieux ! Tu trouves que j'ai pris un coup de vieux ? Les cheveux un peu rares et un peu gris, hein ? »

Ignatius Gallaher retira son chapeau et dévoila une large tête coiffée avec soin. Son visage était lourd, pâle et rasé de près. Ses yeux, qui étaient d'un bleu-gris sombre, révélaient sa pâleur maladive et tranchaient sur l'orange vif de la cravate qu'il portait. Entre ces deux pôles opposés, les lèvres apparaissaient très longues, sans forme ni couleur. Il pencha la tête et tâta, de deux doigts pleins de sympathie, la maigre chevelure sur son crâne. Little Chandler secoua la tête, dans un geste de dénégation. Ignatius Gallaher remit son chapeau.

« Ca vous tire vers le bas », dit-il. « Tout ce stress. Toujours à se dépêcher et à trotter, à chercher de la matière sans toujours la trouver: parce qu'il faut toujours avoir quelque chose de nouveau à proposer, sans cesse. Moi je dis : Que les épreuves et les imprimeurs aillent au diable, au moins pour quelques jours. Je suis diablement content, je peux te le dire, de revenir dans mon vieux pays. Ça fait du bien, un peu de vacances. Je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai atterri à nouveau dans mon cher sale vieux Dublin... Te voilà, Tommy. Veux-tu de l'eau ? Tu en as assez ? »

Little Chandler dilua beaucoup son whisky.

« Tu ne sais pas ce qui est bon, mon vieux », dit Ignatius Gallaher. Je bois le mien sec. »

« Quant à moi, je me suis fait une règle de boire très peu », dit Little Chandler modestement. Une petite pinte quand je rencontre un vieil ami : c'est tout. »

« Eh bien, » dit Ignatius Gallaher, « buvons au bon vieux temps et aux vieux amis. »

Ils trinquèrent et burent le toast.

« J'ai vu des gars de la bande, aujourd'hui », dit Ignatius Gallaher. « O'Hara n'a pas l'air en forme. Qu'est-ce qu'il fait ? »

« Rien, dit Little Chandler. Il est ruiné.

« Hogan, par contre, a une bonne place, non ? »

« Oui. Il est à la Commission Nationale.

« Je l'ai rencontré un soir, à Londres, et il avait l'air très florissant ... Pauvre O'Hara! L'alcool, je suppose ? »

« Et d'autres choses, aussi », dit laconiquement Little Chandler.

Ignatius Gallaher éclata de rire.

« Tommy, dit-il, je vois que tu n'as pas changé d'un iota. Tu es le même gars sérieux qui me faisait la leçon le dimanche matin quand j'avais la gueule de bois, la migraine et la voix pâteuse. Tu aurais besoin de rouler un peu ta bosse de par le monde. Est-ce que tu es déjà allé quelque part, même pour un voyage ? »

« J'ai été sur l'île de Man », dit Little Chandler.

Ignatius Gallaher rit.

« L'île de Man! dit-il. Va à Londres ou à Paris : Paris, si possible. Ca te ferait du bien. »

« Tu connais Paris ? »

« Un peu que je connais Paris ! J'y ai pas mal traîné. »

« Et c'est aussi beau que ce qu'on dit ? » demanda Little Chandler.

Il avala un peu de sa boisson tandis que Ignatius Gallaher terminait la sienne cul-sec.

« Beau ? dit Ignatius Gallaher, s'arrêtant à la fois sur le mot, et sur la saveur de son whisky. Ce n'est pas si beau, tu sais. Bien sûr, c'est beau... Mais c'est la vie qui est intéressante à Paris; c'est ça le truc. Ah, aucune ville ne rivalise avec Paris pour la gaieté, le mouvement, l'excitation... »

Little Chandler termina son whisky et, après quelques difficultés, réussit à capter l'attention du barman. Il commanda la même chose.

« J'ai été au Moulin Rouge », continua Ignatius Gallaher quand le barman eut enlevé leurs verres, « et j'ai été à tous les cafés de la Bohème. Ils sont chauds ! Pas faits pour un bon gars pieux comme toi, Tommy. »

Little Chandler ne dit rien jusqu'au retour du barman avec leurs deux verres : puis il trinquait timidement pour renouveler le premier toast. Il commençait à éprouver une sorte de désillusion. L'accent de Gallaher, la façon dont il s'exprimait, ne lui plaisaient pas. Il y avait quelque chose de vulgaire, chez son ami, qu'il n'avait pas remarqué avant. Mais peut-être n'était-ce que le résultat de sa vie à Londres parmi la bousculade et la compétition du Press. L'ancien charme personnel

qui était le sien existait toujours sous ces nouvelles manières m'as-tu-vu. Et, après tout, Gallaher avait vécu, il avait vu le monde. Little Chandler le regarda avec envie.

« Tout à Paris est gai », dit Ignatius Gallaher. « Là bas, ils croient à la jouissance - et ne crois-tu pas qu'ils ont raison ? Si tu as envie de t'amuser vraiment, tu dois aller à Paris. Et je te signale qu'ils adorent les Irlandais. Quand ils ont appris que je venais d'Irlande, ils étaient prêts à me manger... »

Little Chandler avala quatre ou cinq gorgées de son verre.

« Dis-moi », dit-il, « est-ce vrai que Paris est aussi... immoral, qu'on le dit ? »

Ignatius Gallaher fit un geste catholique avec son bras droit.

« Tous les lieux sont immoraux », dit-il. « Bien sûr, à Paris, il y a des morceaux de choix... J'ai été à un bal d'étudiants, par exemple. C'est très vivant, si tu vois ce que je veux dire, surtout quand les cocottes commencent à se laisser aller. Tu sais qui elles sont, je suppose ? »

« J'ai entendu parler d'elles », dit Little Chandler.

Ignatius Gallaher finit son whisky et secoua la tête.

« Ah, dit-il, tu peux dire ce que tu veux. Aucune femme ne vaut la Parisienne - pour le style, pour l'entraîn... »

« Donc c'est bien une cité immorale », dit Little Chandler, avec une insistance timide, « je veux dire, par exemple par rapport à Londres ou Dublin ? »

« Londres ! dit Ignatius Gallaher. « C'est bonnet blanc et blanc bonnet. Demande à Hogan, mon gars. Je lui ai dévoilé un peu de Londres quand il était là-bas. Il t'ouvrirait les yeux... Je dis, Tommy, que tu ne devrais pas laisser tourner ton whisky : bois donc.

« Non, vraiment... »

« Oh, allez, un autre ne va pas te faire de mal. Qu'est-ce que tu prends ? Toujours la même chose, je suppose ? »

« Eh bien... d'accord. »

« François, la même chose... Tu as envie de fumer, Tommy ? »

Ignatius Gallaher sortit sa boîte à cigares. Les deux amis allumèrent leurs cigares et tirèrent quelques bouffées en silence tandis qu'on leur servait les boissons.

« Je vais te dire ce que je pense », dit Ignatius Gallaher, émergeant, au bout d'un moment, des nuages de fumée où il s'était réfugié, c'est un monde bizarre. Tu parles d'immoralité ! J'ai entendu des cas- qu'est-ce que je raconte, je ne les pas entendus, je les ai vus : des cas... d'immoralité.... »

Ignatius Gallaher tira pensivement sur son cigare, et alors, du ton calme d'un historien, il commença à brosser pour son ami quelques portraits d'une corruption qui était monnaie courante à l'étranger. Il fit la synthèse des vices de nombreuses capitales et parut tenté d'attribuer la palme du vice à Berlin. Des choses qu'il ne pouvait pas garantir (que ses amis lui avaient racontées) et d'autres dont il avait eu l'expérience directe. Il n'épargna aucun rang, aucune caste. Il révéla les secrets de nombreux monastères sur le Continent et dépeignit certaines pratiques à la mode dans la haute société, pour finir par raconter, avec force détails, l'histoire d'une duchesse anglaise - une histoire qu'il savait être vraie.

Little Chandler était abasourdi.

« EH bien », dit Ignatius Gallaher, « nous voici revenus au train-train - à Dublin où l'on ignore tout de ces choses... »

« Comme tu dois trouver cela terne, dit Little Chandler, après tous ces endroits que tu as vus ! »

« Eh bien, dit Ignatius Gallaher, c'est vraiment relaxant de venir ici, tu sais. Et, après tout, c'est le pays natal, comme on dit, non ? On ne peut pas s'empêcher d'en avoir la nostalgie. C'est dans la nature humaine... Mais parle-moi un peu de toi. Hogan m'a dit que... tu avais goûté les joies du bonheur conjugal. Depuis deux ans, c'est ça ? »

Little Chandler rougit et sourit.

« Oui, dit-il. Cela a fait 12 mois en mai dernier. »

« J'espère qu'il n'est pas trop tard pour te présenter tous mes vœux de bonheur », dit Ignatius Gallaher. « Je ne connaissais pas ton adresse, sinon, je l'aurais fait à l'époque. »

Il lui tendit la main, que Little Chandler serra.

« Eh bien, Tommy dit-il, je te souhaite ainsi qu'à tous les tiens toutes les joies possibles dans la vie, mon vieux, et des tonnes d'argent, et que tu sois immortel jusqu'au jour où je te dégommerai. Et ce sont les vœux d'un ami sincère, d'un vieil ami. Tu sais ça ? »

« Je sais », dit Little Chandler.

« Des petits ? » dit Ignatius Gallaher.

« Nous avons un enfant », dit-il.

« Fils ou fille ? »

« Un petit garçon ».

Ignatius Gallaher donna à son ami une tape sonore dans le dos.

« Bravo », dit-il. Je n'en attendais pas moins de toi, Tommy.»

Little Chandler sourit, regarda confusément son verre et mordit sa lèvre inférieure avec trois dents d'une blancheur enfantine.

« J'espère que tu passeras une soirée avec nous », dit-il, « avant ton départ. Ma femme sera enchantée de faire ta connaissance. Nous pourrions nous donner un peu de musique, et... »

« Merci du fond du coeur, mon vieux, dit Ignatius Gallaher. « Je regrette qu'on ne se soit pas vus plus tôt. Mais je dois partir demain soir. »

« Ce soir, peut-être ? »

« Je suis terriblement désolé, mon vieux. Tu vois, je suis ici avec un autre copain, un jeune gars très futé lui aussi, et nous avons prévu de nous rendre à une petite partie de cartes. C'est pour ça... »

« Oh, dans ce cas... »

« Mais qui sait ? dit Ignatius Gallaher avec beaucoup de considération. « L'année prochaine je ferai peut-être un saut par ici, maintenant que j'ai franchi le pas. Ce n'est que partie remise. »

« Très bien, dit Little Chandler. La prochaine fois que tu viens, nous passons une soirée ensemble. C'est convenu, n'est-ce pas ? »

« Oui, c'est convenu », dit Ignatius Gallaher. L'an prochain, si je viens, parole d'honneur. »

« Et pour sceller le marché, dit Little Chandler, « nous allons prendre un dernier verre. »

Ignatius sortit une grosse montre en or et y jeta un oeil.

« Le dernier, alors ? dit-il. Parce que tu sais, j'ai un rendez-vous. »

« Oui, oui, le tout dernier. »

« Très bien, alors, dit Ignatius Gallaher, « prenons un dernier petit whisky pour la route. »

Little Chandler commanda les boissons. Le rouge qui lui était monté aux joues quelques minutes auparavant était en train de s'installer. La moindre chose le faisait rougir : et il se sentait à présent excité et inondé de chaleur. Les trois petits whiskies lui étaient montés à la tête et le cigare, très fort, de Gallaher, lui embrouillait l'esprit, car il était un homme délicat et sobre. L'aventure que représentaient les retrouvailles avec Gallaher après 8 ans, et le fait de se retrouver avec lui au Corless, au milieu de ces lumières et de ce bruit, et d'écouter les histoires de Gallaher et de partager un petit morceau de la vie nomade et triomphante de Gallaher, bouleversait l'équilibre de son âme sensible. Il ressentait avec acuité le contraste entre sa propre vie et celle de son ami et cela lui paraissait injuste. Gallaher était inférieur à lui, par la naissance autant que par l'éducation. Il était sûr qu'il était capable de faire mieux que ce que son ami avait jamais fait, et pourrait jamais faire, quelque chose de plus noble que du vulgaire journalisme racoleur, si on lui en donnait seulement l'opportunité. Qu'est-ce qui l'en empêchait, au fond ? Sa malheureuse timidité. Il avait envie de se justifier d'une façon ou d'une autre, d'affirmer sa virilité. Il devinait bien les raisons cachées qui avaient poussé Gallaher à décliner son invitation. Gallaher, par ses manières amicales, se montrait condescendant avec lui, exactement comme il se montrait condescendant envers l'Irlande, par sa visite.

Le barman apporta leurs boissons. Little Chandler poussa l'un des verres devant son ami et prit l'autre avec résolution.

« Qui sait ? dit-il, comme ils levaient leurs verres. « Quand tu reviendras l'an prochain j'aurai peut-être le plaisir de présenter tous mes voeux de bonheur à Mr et Mrs Ignatius Gallaher. »

Tandis qu'il buvait, Ignatius Gallaher cligna de l'oeil d'un air expressif par dessus le bord de son verre. Quand il eut bu, il fit claquer ses lèvres d'un air décidé, posa son verre et dit :

« Pas de danger avec ça, mon garçon. Je vais commencer par me payer du bon temps, et par voir un peu de la vie et du monde avant de me mettre la tête dans le sac - si je le fais un jour. »

« Un jour, tu y viendras. »

Ignatius Gallaher tourna sa cravate orange et ses yeux gris-bleus bien en face de son ami.

« Tu crois ça ? »

« Tu mettras ta tête dans le sac », répéta Little Chandler, « comme tout le monde, si tu arrives à trouver la bonne fille. »

Il avait mis un peu d'emphase dans sa voix, et était bien conscient qu'il se trahissait, mais, bien que le feu lui soit monté aux joues, il ne flancha pas face au regard de son ami. Ignatius Gallaher le regarda un moment puis dit :

« Si jamais cela arrive, tu peux me croire, ce ne sera pas pour le cotillon. C'est l'argent que j'ai l'intention d'épouser. Elle aura un bon gros compte en banque, ou elle ne m'intéressera pas. » Little Chandler secoua la tête.

« Bon Dieu, dit Ignatius Gallaher avec véhémence. Tu sais quoi ? Je n'ai qu'un mot à dire et demain je peux avoir la femme et l'argent. Tu ne me crois pas ? Eh bien, je te le dis. Il y a des centaines - que dis-je - des milliers d'allemandes et de juives, pourries d'argent, qui ne demanderaient que ça... Attends un peu, mon garçon. Tu vas voir si je ne joue pas mes cartes comme il faut. Quand je me lance dans quelque chose, j'ai le sens des affaires, je te le dis. Tu n'as qu'à attendre. »

Il porta vivement son verre à sa bouche, finit sa boisson et éclata de rire. Puis il regarda pensivement devant lui et dit, d'un ton plus calme :

« Mais je ne suis pas pressé. Elles peuvent bien attendre. Je ne trépigne pas à l'idée de m'attacher à une femme, tu sais. »

Il fit comme s'il goûtait quelque chose avec sa bouche et grimaça.

« Ça doit avoir un goût de pourriture, à mon avis », dit-il.

Little Chandler était assis dans la pièce attenante au hall d'entrée, avec un bébé dans les bras. Afin de faire des économies, ils n'avaient pas de servante, mais la jeune soeur d'Annie venait les aider une heure le matin et une heure le soir. Monica, cependant, était rentrée chez elle depuis longtemps. Il était 9 heures moins le quart. Little Chandler était arrivé en retard pour le thé, et, en plus, il avait oublié de rapporter à Annie le paquet de café de chez Bewleys. Evidemment, cela l'avait mise de mauvaise humeur et elle ne lui parlait que par monosyllabes. Elle dit qu'elle se passerait de thé, mais quand approcha l'heure de la fermeture de la boutique du coin, elle décida d'aller elle-même chercher une demi-livre de thé et un kilo de sucre. Elle lui flanqua l'enfant endormi, avec une grande habileté, dans les bras, et dit :

« Voilà. Ne le réveille pas. »

Il y avait une petite lampe de porcelaine blanche sur la table, et sa lumière éclairait une photographie qui était accrochée au mur dans un cadre de corne ouvragée. C'était une photographie d'Annie. Little Chandler la regarda, s'arrêtant sur les fines lèvres serrées. Elle portait un chemisier d'été bleu clair qu'il lui avait apporté, en cadeau, à la maison, un samedi. Le chemisier lui avait coûté 10 shillings et onze pence, mais que n'avait-il coûté à ses nerfs ! Que de souffrances ce jour-là : attendre devant la vitrine que la boutique se vide, se tenir au comptoir en s'efforçant de paraître à l'aise tandis que la vendeuse empilait les chemisiers devant lui, payer à la caisse, oublier d'emporter sa monnaie, être rappelé par le caissier, et finalement, au sortir de la boutique, lutter pour camoufler son embarras en examinant la solidité de l'emballage... Quand il ramena le chemisier à la maison, Annie l'embrassa, et lui dit que c'était ravissant et élégant, mais quand elle entendit le prix, elle jeta le chemisier sur la table et dit que c'était une véritable escroquerie d'en réclamer dix shillings et onze pence. Tout d'abord elle voulut le rapporter, mais quand elle finit par l'essayer, elle fut enchantée de le voir sur elle, particulièrement à cause de la facture des manches, et elle l'embrassa à nouveau et lui dit qu'il était gentil de penser à elle.

Hmm.

Il regarda froidement dans les yeux de la photographie et elle lui répondit par un regard tout aussi froid. C'étaient de beaux yeux, à n'en pas douter, et le visage entier était joli. Mais il leur trouvait quelque chose de mesquin. Pourquoi ce visage était-il si insensible, si hautain ? L'impassibilité des yeux l'irritait. Ils le repoussaient et le mettaient au défi : il n'y avait aucune passion en eux, aucun enthousiasme. Il songea à ce que Gallaher avait dit à propos des riches Juives. Ces yeux noirs des Orientales, pensa-t-il, comme ils sont pleins de passion, de désirs voluptueux ! ... Pourquoi avait-il épousé les yeux de la photographie ?

Il se reprit et regarda nerveusement la pièce autour de lui. Il trouvait quelque chose de mesquin, aussi, dans le joli mobilier qu'il avait acheté à crédit pour la maison. Annie l'avait choisi elle-même et il lui faisait penser à elle. Le mobilier, comme elle, était joli et guindé. Un sombre ressentiment envers sa vie s'éveilla en lui. Était-il prisonnier de cette petite maison ? Était-il trop tard pour qu'il essaie de vivre comme un homme, comme Gallaher ? Pouvait-il encore aller à Londres ? Il fallait finir de payer le mobilier. S'il pouvait seulement écrire un livre et le faire publier, cela lui ouvrirait peut-être la voie.

Un volume des poèmes de Byron se trouvait devant lui, sur la table. Il l'ouvrit avec beaucoup de précautions, de la main gauche, pour éviter de réveiller l'enfant, et commença à lire le premier poème de l'ouvrage :

« Les vents se sont calmés et le crépuscule est immobile,
Pas même un Zéphyr ne traverse le jardin,
Tandis que je retourne voir la tombe de ma Margaret,
Et assemble des fleurs sur sa poussière chérie. »

Il s'arrêta. Il pouvait sentir le rythme des vers, autour de lui, dans la pièce. Comme ils étaient mélancoliques ! Était-il capable, lui aussi, d'écrire ainsi, d'exprimer la mélancolie de son âme dans des vers ? Il y avait tant de choses qu'il avait envie de décrire : par exemple la sensation qu'il avait eue quelques heures auparavant, sur Grattan Bridge. S'il pouvait seulement retourner à l'humeur particulière qui l'avait habité....

L'enfant s'éveilla et commença à pleurer. Il se détourna du livre pour tenter de l'apaiser, mais en vain. Il se mit à le bercer dans ses bras mais les pleurs se firent plus stridents. Il le berça plus vite tandis que ses yeux commençaient à lire la seconde strophe :

« Dans cette étroite prison repose l'argile dont elle était faite,
Argile où un jour... »

C'était inutile. Il ne pouvait pas lire. Il ne pouvait pas faire quoi que ce soit. Les pleurs de l'enfant lui vrillaient le tympan. C'était inutile, inutile ! Il était prisonnier à vie. Ses bras tremblèrent de colère et soudain, se penchant vers le visage de l'enfant il cria :

« Arrête ! »

L'enfant s'arrêta pendant un instant, eut un spasme de terreur et commença à hurler. Little Chandler sauta de sa chaise et se mit à faire les cent pas, nerveusement, dans la pièce, avec l'enfant dans les bras, qui sanglotait à fendre l'âme, perdant le souffle pour 4 ou 5 secondes avant d'éclater en de nouveaux sanglots. Les fines cloisons de la pièce réverbéraient le son. Il essaya d'apaiser l'enfant, mais ses sanglots devinrent encore plus convulsifs. Il regardait la face contractée et tremblante du bébé et commença à s'inquiéter. Il compta sept sanglots d'affilée sans respiration, et serra le bébé contre lui, effrayé. S'il venait à mourir !

La porte s'ouvrit à la volée et une jeune femme déboula, haletante.

« Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ? » cria-t-elle.

L'enfant, en entendant la voix de sa mère, éclata en un paroxysme de sanglots.

« Ce n'est rien, Annie, ce n'est rien... Il a commencé à pleurer... »

Elle jeta ses paquets à terre et lui arracha l'enfant.

« Qu'est-ce que tu lui as fait ? » cria-t-elle, en explosant en face de lui.

Little Chandler soutint un moment l'éclat de ses yeux et son coeur se contracta quand il y reconnut de la haine. Il se mit à bégayer :

« Ce n'est rien... il... il a commencé à pleurer... Je n'ai pas réussi... Je n'ai rien fait... Que... »

Ne lui prêtant aucune attention, elle se mit à marcher à travers la pièce, serrant l'enfant dans ses bras et murmurant : « Mon petit homme ! Mon petit bonhomme ! Tu as eu peur, mon amour ? Là, mon amour, là... Mon petit agneau ! Mon petit agneau à sa maman ! Là, là... »

Little Chandler sentit ses joues rougir de honte, et il s'écarta du faisceau de lumière de la lampe.

Il écouta les pleurs de l'enfant, à leur paroxysme, refluer peu à peu; et des larmes de remords affluèrent à ses yeux.

9. Contreparties

La sonnerie retentit furieusement et, quand Miss Parker alla décrocher, une voix non moins furieuse cria, avec un vif accent nord-irlandais :

« Envoyez-moi Farrington ! »

Miss Parker, en revenant à sa machine, dit à un homme qui écrivait à son bureau :

« Mr Alleyne vous demande à l'étage. »

L'homme marmonna dans sa barbe « Maudit soit-il » et il recula sa chaise pour se lever. Quand il se mit sur ses pieds, il se révéla être grand et de forte carrure. Il avait un visage stupide, d'une coloration presque bordeaux, avec des sourcils et une moustache blonde : ses yeux étaient légèrement gonflés et leur blanc était sale. Il souleva le comptoir et, passant parmi les clients, il monta au bureau d'un pas pesant.

Pesant, il le demeura jusqu'au second palier, où une porte arborait une plaque de laiton qui portait l'inscription « Mr Alleyne ». Là il s'arrêta, le souffle court à cause de la fatigue et de la vexation, et frappa. La voix aiguë cria :

« Entrez ! »

L'homme pénétra dans le bureau de Mr Alleyne, tandis que ce dernier, un petit homme qui portait des lunettes à monture dorée sur un visage rasé de près, pointait sa tête au-dessus d'une pile de documents. Cette tête était si rose et si glabre qu'elle ressemblait à un gros oeuf posé sur les papiers. Mr Alleyne ne perdit pas un instant.

« Farrington ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ai-je toujours motif à me plaindre de vous ? Puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas fait de copie du contrat Bodley / Kirwan ? Je vous ai dit qu'il me le fallait pour 4 heures. »

« Mais Mr Shelley a dit, monsieur... »

« Mr Shelley a dit, monsieur.... Je vous prierai de bien vouloir prêter plus d'attention à ce que je dis qu'à ce que dit Mr Shelley, monsieur. Vous avez toujours une bonne excuse pour éluder le travail. Laissez-moi vous dire que si ce contrat n'est pas copié d'ici ce soir, je porterai l'affaire devant Mr Crosbie... Est-ce bien clair, maintenant ? »

« Oui, Monsieur. »

« Est-ce bien clair, maintenant ? Ah et autre chose, encore ! Je pourrais aussi bien m'adresser au mur qu'à vous... mais comprenez une fois pour toutes que vous disposez d'une demi-heure, et non d'une heure trente, pour déjeuner. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter, j'aimerais bien le savoir... C'est bien compris ? »

« Oui, Monsieur. »

Mr Alleyne pencha à nouveau sa tête sur la pile de papiers. L'homme continuait à fixer ce crâne poli qui dirigeait les affaires de Crosbie et Alleyne, tout en jugeant sa fragilité. Un spasme de rage le prit à la gorge pendant quelques instants, puis passa, le laissant seulement extrêmement assoiffé. L'homme reconnut cette sensation et sentit qu'il devrait bien boire ce soir. Le milieu du mois était passé, et, s'il pouvait réaliser la copie désirée dans le temps imparti, Mr Alleyne lui donnerait peut-être une avance sur salaire. Il se tenait toujours debout, regardant fixement la tête qui dépassait de la pile de papiers. Soudain Mr Alleyne commença à déranger tous les papiers, à la recherche de quelque chose. Alors, comme s'il avait été inconscient de la présence de l'homme jusqu'à cet instant, il leva à nouveau la tête et dit :

« Eh bien ? Allez-vous rester là planté comme un piquet pendant toute la journée ? Ma parole, Farrington, vous n'êtes pas du genre pressé ! »

« J'attendais de voir... »

« Très bien, vous n'avez pas besoin d'attendre de voir. Allez en bas et mettez vous au travail. »

L'homme marcha pesamment en direction de la porte et, comme il sortait de la pièce, il entendit Mr Alleyne lui crier que si le contrat n'était pas dûment copié dans la soirée, Mr Crosbie en entendrait parler.

Il retourna à son bureau, en bas, et compta les feuilles qu'il lui restait à copier. Il saisit son stylo et le trempa dans l'encre mais il resta stupidement bloqué sur les derniers mots qu'il avait transcrits :

« En aucun cas le dénommé Bernard Bodley... » Le soir tombait et dans quelques minutes ils allumeraient le gaz : alors il pourrait écrire. Il sentit qu'il devait étancher la soif dans sa gorge. Il se leva de son bureau et, soulevant à nouveau le comptoir, il traversa le bureau. Comme il passait, le commis en chef le regarda d'un air inquisiteur.

« C'est bon, Mr Shelley », dit l'homme, en désignant avec son doigt l'objectif de son déplacement. Le commis en chef jeta un coup d'oeil aux chapeaux déposés sur les patères, et, voyant que la rangée était complète, il s'abstint de toute remarque. Aussitôt qu'il fut sur le palier, l'homme sortit une casquette de berger de sa poche, l'enfila, et dévala l'escalier branlant. Depuis la porte de la rue, il marcha furtivement contre le mur, jusqu'au coin, et tout d'un coup, s'engouffra par une porte. Il était maintenant en sécurité dans l'alcôve sombre de chez O'Neill, et, illuminant la petite fenêtre qui donnait sur le bar de sa tête rubiconde, d'une teinte oscillant entre le bordeaux et la viande rouge, il cria :

« Par ici, Pat, donne-nous une demi-pinte, comme un bon garçon. »

Le serveur lui apporta un verre de bière. L'homme l'avalait d'un trait et demanda des graines de cumin à mâcher. Il posa son penny sur le comptoir et, laissant le serveur tâtonner pour le trouver dans l'ombre, il sortit de l'alcôve aussi furtivement qu'il y était entré. L'obscurité, assortie d'un épais brouillard, gagnait du terrain dans ce crépuscule de février, et les lampadaires d'Eustace Street avaient été allumés. L'homme remonta, rasant les maisons, jusqu'à la porte du bureau, et se demanda s'il arriverait à achever sa copie dans les temps. Sur l'escalier, une âcre et humide senteur de parfum pénétra dans ses narines : manifestement, Miss Delacour était entrée tandis qu'il était sorti chez O'Neill. Il remit sa casquette dans sa poche et revint à l'intérieur du bureau, avec une désinvolture affectée.

« Mr Alleyne vous a appelé », dit le commis en chef d'un ton sévère. Où étiez-vous ? »

L'homme regarda les deux clients qui étaient debout devant le comptoir, comme pour expliquer que leur présence l'empêchait de répondre. Comme les clients étaient deux hommes, le commis en chef s'autorisa un rire.

« Je connais ce petit jeu », dit-il. « Cinq fois par jour, c'est un peu... Enfin, vous feriez mieux d'avoir l'air vif et de trouver sans tarder une copie de la correspondance du cas Delacour pour Mr Alleyne. »

Cette remarque faite en public, sa montée des marches, et la bière qu'il avait descendue si hâtivement, le rendirent confus et, comme il se rassoyait à son bureau pour prendre ce qu'on lui avait demandé, il prit conscience de l'impossibilité de terminer la copie du contrat avant 5h30. La nuit humide et sombre descendait, et il n'avait qu'une envie, c'était de la passer dans les bars, à boire avec ses amis parmi les lumières du gaz et le tintement des verres. Il trouva la correspondance de Delacour et sortit du bureau. Il espérait que Mr Alleyne ne remarquerait pas que les deux dernières lettres manquaient.

Le parfum âcre et humide flottait dans l'escalier, jusqu'au bureau de Mr Alleyne. Miss Delacour était une femme d'âge mûr, d'apparence juive. Mr Alleyne, à ce qu'on disait, lui faisait les yeux doux - à elle ou à son argent. Elle venait souvent au bureau et restait un long moment quand elle venait. Elle était, présentement, assise derrière le bureau dans son bouquet d'arômes. Elle lissait la poignée de son parapluie, ce qui faisait bouger la grande plume noire de son chapeau. Mr Alleyne avait fait pivoter son fauteuil pour lui faire face, et avait posé, cavalièrement, son pied droit sur son genou gauche.

L'homme déposa la correspondance sur le bureau et s'inclina respectueusement, mais ni Mr Alleyne ni Miss Delacour ne réagirent à sa révérence. Mr Alleyne posa le doigt sur la correspondance, avant de faire une sorte de chiquenaude comme pour dire : « C'est bien, vous pouvez disposer. »

L'homme redescendit au premier étage et se rassit à son bureau. Il fixa intensément la phrase incomplète : « En aucun cas le dénommé Bernard Bodley... » et il s'émerveilla de ce que les deux derniers mots eussent la même initiale. Le chef de bureau commença à presser Miss Parker en disant qu'elle n'aurait jamais fini de taper les lettres à temps pour le courrier du soir. L'homme écouta le cliquetis de la machine à écrire pendant quelques minutes puis se remit au travail pour achever sa copie. Mais sa tête n'était pas claire et son esprit s'évadait vers les lumières et l'agitation du pub. C'était un soir à boire du punch chaud. Il se battit avec sa copie, mais quand l'horloge sonna 5 heures, il lui restait 14 pages à faire. Malédiction ! Il n'avait pas eu le temps de la finir dans les temps. Il avait envie de jurer à haute voix, d'asséner un violent coup de poing à quelque chose. Il était si enragé qu'il écrivit Bernard Bernard au lieu de Bernard Bodley et dut tout recommencer sur une page blanche.

Il se sentait assez fort pour vider tout le bureau d'une seule main. Son corps ressentait le besoin douloureux de faire quelque chose, de se précipiter et de s'assouvir dans la violence. Toutes les indignités de sa vie l'enrageaient... Était-il possible de demander une avance, en privé, à l'employé de la caisse ? Non, le caissier n'était pas gentil, pas du tout gentil : il ne donnerait pas

l'avance... Il savait où il pourrait retrouver les gars : Leonard, O'Halloran et Nosey Flynn... Le baromètre de sa nature émotive était à la révolte.

Son imagination l'avait emporté si loin que son nom fut appelé deux fois avant qu'il répondît. Mr Alleyne et Miss Delacour étaient debout de l'autre côté du comptoir et tous les clerks s'étaient retournés, dans l'attente de quelque chose. L'homme se leva de son bureau. Mr Alleyne commença une tirade sur ses abus, en se plaignant qu'il manquait deux lettres au dossier. L'homme répondit qu'il n'en savait rien, qu'il avait fait une honnête copie de tout ce qu'il avait pu. La tirade continua; et elle était si amère et si violente que l'homme put difficilement retenir son poing de s'abattre sur la tête du mannequin qui se trouvait devant lui.

« Je ne sais rien à propos de deux lettres supplémentaires », dit-il stupidement.

« Vous ne savez rien. Bien sûr que vous ne savez rien », dit Mr Alleyne. « Dites-moi », ajouta-t-il en cherchant d'abord du regard l'approbation de la dame derrière lui, « Me prenez-vous pour un idiot? Pensez-vous que je sois le dernier des idiots ? »

Le regard de l'homme passa du visage de la dame à la petite tête d'oeuf, puis revint à la dame; et, presque avant d'être conscient de ce qu'il disait, sa langue eut un moment de félicité :

« Je ne crois pas, Monsieur, dit-il, que ce soit là une question bien honnête à me poser. »

Les clerks s'arrêtèrent même de respirer. Tout le monde était éberlué (l'auteur de ce trait d'esprit aussi bien que les autres), et Miss Delacour, qui était une fort aimable personne, se fendit d'un large sourire. Mr Alleyne rougit violemment et sa bouche de nain se tordit dans un rictus passionné. « Ruffian impertinent ! Ruffian impertinent ! Je ne ferai qu'une bouchée de vous ! Attendez de voir ! Vous présenterez vos excuses pour votre impertinence ou vous quitterez ce bureau immédiatement ! Vous le quitterez, je vous le dis, si vous ne vous excusez pas ! »

L'homme se tenait maintenant debout, en face du bureau, et regardait si le caissier allait sortir tout seul. Tous les clerks passèrent, et enfin le caissier sortit, accompagné du chef de bureau. Il était inutile d'essayer de lui en toucher un mot, tant qu'il était avec le chef de bureau. L'homme sentait bien que sa position était déjà assez compromise. Il avait été obligé de présenter d'abjectes excuses à Mr Alleyne pour son impertinence, mais il savait quel nid de vipères le bureau allait devenir pour lui. Il se rappelait très bien la façon dont Mr Alleyne avait viré le petit Peake pour faire de la place à son neveu. Il se sentait sauvage, assoiffé et vindicatif, exaspéré par lui-même aussi bien que par autrui. Mr Alleyne ne le laisserait plus en repos, maintenant. Sa vie allait devenir un enfer. N'aurait-il pas pu garder sa langue dans sa bouche ? Mais ils n'avaient jamais pu se supporter, lui et Mr Alleyne, depuis le début, depuis le jour où Mr Alleyne l'avait entendu imiter son accent nord-irlandais pour amuser Higgins et Miss Parker : c'était de là que tout était parti. Il aurait pu essayer Higgins, pour l'argent, mais à tous les coups Higgins n'avait rien sur lui. Un homme qui devait entretenir deux établissements, bien sûr qu'il n'avait pas de quoi...

Il sentit à nouveau son corps réclamer le confort du pub. Le brouillard l'avait un peu calmé et il se demandait s'il pourrait soutirer quelque chose de Pat au O'Neils. Mais il ne pourrait pas lui soutirer plus d'un shilling, et un shilling, ça ne servait à rien. Et pourtant il devait bien trouver de l'argent d'une manière ou d'une autre; il avait dépensé son dernier penny pour le médecin et bientôt il allait être trop tard pour trouver de l'argent où que ce soit. Soudain, tandis qu'il tripotait sa chaîne de montre, il songea au prêteur sur gages Terry Kelly, à Fleet Street. C'était ça la solution ! Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Il longea l'étroite ruelle de Temple Bar à pas rapides, grommelant dans sa barbe qu'ils pouvaient tous aller au diable parce qu'il allait passer une excellente soirée. Le commis, à Terry Kelly, dit : une couronne ! mais le type de la consigne ne démordit pas de la somme de 6 shillings, et les 6 shillings lui furent donnés rubis sur l'ongle. Il sortit du prêteur sur gages d'une humeur joyeuse, roulant ses pièces entre le pouce et l'index pour en former un petit rouleau. A West Moreland Street, la rue était encombrée par des jeunes gens et des jeunes filles qui sortaient du travail et des gosses en guenilles couraient çà et là en criant le nom des éditions du soir. L'homme fendit la foule, jetant sur le spectacle général un oeil fier et satisfait, et lorgnant les filles de bureau avec un air conquérant. Sa tête était pleine du bruit des avertisseurs de tram, et des chariots à roulettes, et son nez humait déjà les vapeurs dansantes du punch. Tandis qu'il marchait, il préparait les mots avec lesquels il raconterait cet incident aux gars :

« Alors, je l'ai regardé froidement, vous voyez, et puis je l'ai regardée, elle. Et puis je l'ai à nouveau regardé, en prenant bien mon temps, vous voyez. Et là j'ai dit : « Je ne crois Je ne crois pas que ce soit là une question bien honnête à me poser ».

Nosey Flynn était assis dans son coin habituel du Davy Byrne's, et, quand il entendit l'histoire, il paya à Farrington un demi, en disant que c'était la chose la plus spirituelle qu'il ait jamais entendue. Farrington paya sa tournée aussi. Au bout d'un moment O'Halloran et Paddy Leonard arrivèrent, et l'histoire leur fut répétée. O'Halloran paya sa tournée de whiskys chauds, et raconta l'histoire de la répartie cinglante qu'il avait faite à son chef de bureau quand il était chez Callan sur Fowne's Street, mais, comme sa répartie était à la manière des bergers dans les églogues, il devait convenir qu'elle n'était pas aussi brillante que celle de Farrington. A quoi Farrington répondit qu'il fallait se rincer le gosier et rhabiller le petit.

Alors qu'il étaient en train de commander leurs poisons, qui voilà ? Higgins ! Bien sûr il fallait qu'il vienne s'asseoir avec les autres. Les gars lui demandèrent sa version des faits avec une grande vivacité, parce que la vue de 5 petits whiskies chauds était très stimulante. Tout le monde éclata de rire quand il montra comment Mr Alleyne agitait le poing sous le nez de Farrington. Et il imita Farrington disant : « Et me voilà, tout calme, pour vous servir », tandis que Farrington observait la compagnie de son oeil sale et chargé, souriant, et aspirant parfois dans sa moustache des gouttes de liqueur perdues, à l'aide de sa lèvre inférieure.

Quand cette tournée fut consommée, il y eut une pause. O'Halloran avait de l'argent, mais aucun des deux autres ne paraissait en avoir, et toute la bande quitta le pub à regret. A l'angle de Duke Street Higgins et Nosey Flynn tournèrent à gauche, tandis que les trois autres prenaient la direction du centre-ville. Une bruine tombait sur les rues froides et, quand ils atteignirent le Ballast Office, Farrington suggéra le Scotch House. Le bar était plein d'hommes et résonnait du bruit des langues et des verres. Les trois hommes poussèrent les vendeurs d'allumettes qui mendiaient à la porte et formèrent un petit groupe à l'angle du comptoir. Ils commencèrent à se raconter des histoires. Leonard leur présenta un jeune gars nommé Weathers qui faisait l'acrobate et le clown au Tivoli. Farrington paya une tournée générale. Weathers dit qu'il voulait un petit whisky irlandais et un Apollinaris. Farrington, qui avait des notions très claires de ce qu'étaient les choses, demanda aux gars s'ils voulaient aussi un Apollinaris; mais les gars demandèrent leur whisky chaud. La conversation devint théâtrale. O'Halloran paya une tournée puis Farrington en paya une autre, et Weathers dit que leur hospitalité était toute irlandaise. Il promit de les faire venir dans les coulisses et de leur présenter des gentilles filles. O'Halloran dit que lui et Leonard iraient, mais que Farrington ne pourrait pas parce qu'il était marié; et les yeux lourds et chassieux de Farrington louchèrent vers la bande, quand il comprit qu'on le charriait. Weathers leur offrit juste une petite rasade, puis promit de les retrouver un peu plus tard au Mulligan's sur Poolbeg Street.

Quand le Scotch House ferma, ils allèrent droit au Mulligan's. Ils étaient dans la salle du fond et O'Halloran commanda des petits whiskies chauds pour tout le monde. Ils commençaient tous à se sentir détendus. Farrington était en train de commander une autre tournée quand Weathers revint. Au grand soulagement de Farrington, il but un verre de *bitter* cette fois. Les fonds commençaient à baisser mais il y avait encore assez pour voir venir. A cet instant, deux jeunes femmes avec de grands chapeaux et un jeune homme avec un costume arrivèrent et s'assirent à la table d'à côté. Weathers les salua et dit à la bande qu'ils étaient du Tivoli. Les yeux de Farrington cherchaient sans cesse le regard de l'une des jeunes femmes. Il y avait quelque chose de frappant dans son apparence. Une immense écharpe de mousseline bleu-roi était accrochée à son chapeau et nouée sous son menton, et elle portait des gants jaunes vif, qui lui remontaient jusqu'aux coudes. Farrington lorgnait avec admiration le bras dodu qu'elle bougeait sans cesse, avec beaucoup de grâce; et quand, après un petit moment, elle répondit à son regard, il admira encore plus l'expression de ses grands yeux bruns. La façon dont elle le fixa, de manière oblique, le fascina. Elle lui lança un ou deux regards et, au moment de partir, elle frôla sa chaise et dit : « Oh pardon », avec un accent londonien. Il la regarda quitter la pièce dans l'espoir qu'elle se retournerait vers lui, mais il fut déçu. Il maudit son manque d'argent, et maudit toutes les tournées qu'il avait payées, et en particulier tous les whiskies et Apollinaris qu'il avait payés à Weathers. S'il avait bien une chose en horreur, c'étaient les éponges. Il était tellement énervé qu'il avait perdu le fil de la conversation de ses amis.

Quand Paddy Leonard l'interpella, il comprit qu'ils étaient en train de parler de tours de force. Weathers montrait ses biceps à tout le monde, et fanfaronnait tellement que les autres en avaient appelé à Farrington pour relever l'honneur national. Farrington se mit donc en devoir de retrousser ses manches et montra ses biceps également. Les deux bras furent dûment examinés et comparés, et finalement on se mit d'accord sur un bras de fer. La table fut débarrassée et les deux hommes posèrent les coudes et joignirent les mains. Quand Paddy Leonard dit « Go! »

chacun essaya d'abaisser le bras de l'autre jusqu'à la table. Farrington avait l'air très sérieux et très déterminé.

Le bras de fer commença. Après environ 30 secondes, Weathers fit lentement descendre le bras de son adversaire jusqu'à la table. La face cramoisie de Farrington, sous l'effet de la colère et de l'humiliation d'avoir été battu par un adolescent, était devenue d'un bordeaux plus foncé.

« Tu n'es pas censé mettre tout le poids de ton corps dans le bras », dit-il. « Sois fair play ».

« Qui n'est pas fair play ? » dit l'autre.

« On recommence. En trois manches. »

Le bras de fer recommença. Les veines de Farrington lui sortaient du front, et la blancheur de teint de Weathers se mua en rouge pivoine. Leurs mains et leurs bras tremblaient sous la tension. Après une longue lutte, Weathers abaissa, à nouveau, lentement, le bras de son adversaire sur la table. Il y eut un murmure admiratif dans l'assistance. Le serveur, qui se tenait debout derrière la table, secoua sa tête rousse et s'adressa au vainqueur, disant avec une familiarité stupide :

« Ah, quel talent ! »

« Et qu'est-ce que t'y connais, nom de Dieu ? » dit Farrington avec férocité, en se tournant vers lui.

« Qu'est-ce que t'as à mettre ton grain de sel ? »

« Allons, allons », dit O'Halloran, en voyant l'expression violente sur le visage de Farrington.

« Régions l'addition, les gars. On va prendre un dernier petit *smahan* et puis on va y aller. »

Un homme avec un visage très renfrogné se tenait au coin du pont O'Connell, et attendait le tram de Little Sandymount qui le ramènerait à la maison. Il bouillait de colère et de désirs de vengeance. Il se sentait humilié et furieux; il n'était même pas saoul; et il n'avait plus que 2 pence dans sa poche. Il maudissait tout. Il s'était grillé au bureau, il avait mis sa montre en gage, il avait dépensé tout son argent, et il n'était même pas saoul. Il commença à avoir soif à nouveau et il eut envie de retourner dans le pub chaud et enfumé. Il avait perdu sa réputation d'homme fort, il avait été battu par deux fois par un blanc-bec. Son coeur débordait de fureur et, quand il pensa à la femme au grand chapeau qui l'avait frôlé et qui avait dit « pardon », cette fureur l'étouffa quasiment.

Son tram le déposa à Shelbourne Road et il traina son grand corps dans l'ombre du mur des baraquements. Il rechignait à rentrer à la maison. Quand il entra par la porte latérale, il trouva la cuisine vide et le feu dans l'âtre presque éteint. Il brailla, en direction de l'étage.

« Ada! Ada! »

Sa femme était une petite femme au visage pointu qui harcelait son mari quand il était sobre et se faisait harceler par lui quand il avait bu. Ils avaient 5 enfants. Un petit garçon accourut dans l'escalier.

« Qui va là ? » dit l'homme, qui essayait de percer l'obscurité.

« C'est moi, P'pa. »

« Qui, moi ? Charlie ? »

« Non, P'pa. Tom. »

« Où est ta mère ? »

« Elle est sortie, à l'église. »

« C'est juste. Elle a laissé quelque chose pour moi, pour le diner ? »

« Oui, P'pa. Je... »

« Allume la lampe. Pourquoi as-tu laissé la maison dans le noir ? Est-ce que les autres enfants sont au lit ? »

L'homme s'assit lourdement sur l'une des chaises tandis que le petit garçon allumait la lampe. Il commença à singer l'accent plat de son fils, en se disant, à moitié pour lui-même : « A l'église. A l'église, s'il vous plaît! » Quand la lampe fut allumée, il frappa du poing sur la table et cria :

« Qu'est-ce qu'il y a à manger ? »

« Je vais... je vais le réchauffer, P'pa. » dit le petit garçon.

L'homme bondit furieusement et montra le feu.

« Sur ce feu-là ? Tu l'as laissé mourir ! Bon Dieu, je vais t'apprendre à refaire ça la prochaine fois ! »

Il fit un pas vers la porte et attrapa la canne qui était posée à côté.

« Je vais t'apprendre à laisser mourir le feu! » dit-il, en retroussant sa manche pour se donner les coudées franches.

Le petit garçon cria : « Oh, Papa! » et il courut en pleurnichant autour de la table, mais l'homme le suivit et l'attrapa par la chemise. Le petit garçon regarda autour de lui avec des yeux fous, mais, ne voyant aucun moyen de s'échapper, il tomba à genoux.

« Tu vas voir, si tu laisses mourir le feu la prochaine fois ! » dit l'homme en le frappant vigoureusement de la canne. « Prends ça, petit morveux ! »

Le garçon laissa échapper un gémissement de douleur quand le bâton lui entama la cuisse. Il joignit les mains dans l'air et sa voix trembla de terreur.

« Oh P'pa! supplia-t-il. Ne me bats pas, P'pa... et je... je dirai un je-vous-salue-Marie pour toi, p'pa... Je dirai un je-vous-salue-Marie pour toi, si tu ne me bats pas... je dirai un je-vous-salue-Marie... »

10. Une bonne pâte

La surveillante l'avait autorisée à partir dès que le thé de ces dames serait terminé et il tardait à Maria de sortir pour la soirée. La cuisine rutilait, propre et nette: le cuisinier disait même qu'on pouvait se voir dans les marmites. Le feu était vif et clair, et sur l'une des tables latérales se trouvaient quatre énormes pains d'épices. Ces pains d'épices paraissaient n'avoir pas été entamés, mais en s'approchant on pouvait constater qu'ils avaient été découpés en longues et épaisses tranches et qu'ils étaient prêts à être servis pour le thé. Maria les avait découpés elle-même.

Maria était une petite, une très petite personne en vérité, mais elle était dotée d'un très long nez et d'un très long menton. Elle avait une voix un peu nasale, toujours très douce : « Oui, ma chère », « Non, ma chère ». C'était toujours elle qu'on envoyait quand des femmes se querellaient à propos de leurs baquets et elle parvenait toujours à les réconcilier. Un jour la surveillante lui avait dit : « Maria, vous êtes une véritable faiseuse de paix ».

Et la sous-surveillante et deux des dames du Comité avaient entendu le compliment. Et Ginger Mooney disait toujours que sans Maria, l'idiot qui s'occupait des fers ne s'en sortirait pas. Tout le monde adorait Maria.

Les dames prendraient leur thé à 18h, et ainsi, elle pourrait s'en aller avant 19h. De Ballsbridge au Pillar, vingt minutes, puis du Pillar à Drumcondra, vingt minutes, et enfin vingt autres minutes pour faire les emplettes. Elle serait là avant 20h. Elle prit son porte-monnaie avec le fermoir d'argent et relut les mots « Souvenir de Belfast ». Elle adorait ce porte-monnaie que Joe lui avait rapporté, cinq ans auparavant, d'une virée à Belfast faite avec Alphy un lundi de Pentecôte. Dans ce porte-monnaie se trouvaient deux demi-couronnes et quelques piécettes. Il lui resterait 5 shillings après avoir payé le tram. Quelle jolie soirée ils allaient avoir, avec tous les enfants qui chanteraient ! Elle avait juste un peu peur que Joe rentre ivre. Il était tellement différent, quand il buvait de l'alcool.

Il lui avait souvent proposé de venir s'installer chez eux - mais elle se serait sentie encombrante, bien que la femme de Joe fût toujours très gentille avec elle - et puis elle s'était accoutumée à la vie de la blanchisserie. Joe était un bon gars; elle l'avait élevé, ainsi qu'Alphy, et Joe avait coutume de dire : « Maman c'est Maman, mais Maria c'est ma véritable mère ».

Après que la maisonnée se fut dispersée, les gars lui avaient trouvé cette place à la blanchisserie « Dublin à la lueur des lampes », et elle s'y plaisait. Elle avait eu de forts préjugés à l'encontre des protestants, mais elle trouvait maintenant que c'étaient des gens très bien, peut-être un peu trop calmes et sérieux, mais malgré tout très agréables à vivre. Et puis elle avait ses plantes dans la véranda et elle aimait en prendre soin. Elle avait de belles fougères et des fleurs-de-cire, et, quand quelqu'un venait lui rendre visite, elle lui donnait toujours un ou deux échantillons de la véranda. Il y avait une seule chose qu'elle n'aimait pas, c'étaient les versets placardés dans tous les passages, mais la surveillante était une personne très agréable et très gentille.

Quand la cuisinière lui annonça que tout était prêt, elle alla dans la salle des dames et fit tinter la grande cloche. En quelques minutes, les femmes arrivèrent par grappes de deux ou trois, essuyant leurs mains fumantes dans leurs jupons et retroussant sur leurs bras non moins rouges et fumants les manches de leurs blouses. Elles s'installèrent derrière leurs énormes mugs que la cuisinière et l'idiot remplirent avec du thé chaud, qu'on avait préalablement mélangé avec du lait et du sucre dans de grands pots de métal. Maria supervisa la distribution du pain d'épices et s'assura que chaque femme recevait bien ses quatre tranches. On entendit beaucoup de rires et de plaisanteries durant cette collation. Lizzie Fleming disait que Maria était bonne à marier, et, bien que Fleming ait déjà dit la même chose à un très grand nombre de soirées d'Halloween, Maria dut rire et protester, et dire qu'elle ne voulait ni bague au doigt ni homme, et quand elle rit, ses yeux gris-verts étincelèrent de timidité vaincue, et le bout de son nez atteignit pratiquement le bout de son menton. Alors Ginger Mooney leva sa tasse de thé et porta un toast à la santé de Maria, tandis que toutes les autres femmes faisaient tinter bruyamment leurs mugs sur la table, et ajouta qu'elle était désolée de ne pas avoir une pinte de bière pour trinquer. Et Maria rit à nouveau, jusque'à ce que le bout de son nez rencontre le bout de son menton, et jusque'à ce que son corps minuscule menaçât de se briser à force de secousses, car elle savait ce que Mooney voulait dire, bien sûr, elle avait toutes les notions d'une femme ordinaire.

Mais comme Maria était contente lorsque les femmes eurent fini leur thé et que la cuisinière et l'idiot eurent commencé à débarrasser la table du thé ! Elle se rendit dans sa petite chambre et,

se souvenant que le lendemain était un jour de messe, elle changea l'heure de son réveil, pour la faire passer de sept heures à six. Puis elle retira sa jupe de travail et ses chaussons et étala sa plus belle jupe sur le lit, avant d'installer ses minuscules souliers de ville au pied du lit. Elle changea également de corsage et, tandis qu'elle se tenait debout devant le miroir, elle songea à la manière dont elle s'habillait pour la messe dominicale, dans sa jeunesse, et elle regarda, avec une drôle d'affection, le petit corps qu'elle avait si souvent orné. Malgré les années, elle trouvait que c'était un joli petit corps bien net.

Quand elle sortit, les rues luisaient de pluie et elle fut bien contente d'avoir son vieil imperméable brun. Le tram était plein et elle dut s'asseoir sur le strapontin au bout du wagon, faisant face à tout le monde, avec ses pieds qui touchaient à peine le sol. Elle repassa dans sa tête tout ce qu'elle allait faire et songea qu'il valait vraiment mieux être indépendante et avoir son propre argent dans ses poches. Elle espérait que leur soirée serait bonne. Elle en était sûre, mais elle ne pouvait s'empêcher de se dire que c'était bien dommage quand Joe et Alphy ne parlaient pas. Ils se querellaient sans cesse, à présent, mais quand ils étaient petits, ils étaient comme les deux doigts de la main - mais ainsi va la vie.

Elle descendit de son tram à Pillar et se fraya rapidement un chemin parmi la foule. Elle alla à la pâtisserie Downes mais la boutique était si pleine qu'elle dut attendre un long moment avant qu'on ne s'occupât d'elle. Elle acheta une douzaine de gâteaux variés, et enfin sortit de la boutique, alourdie d'un gros sac. Puis elle songea à ce qu'elle pourrait acheter ensuite : elle voulait quelque chose de vraiment bien. Ils auraient sans doute déjà plein de pommes et de noix. Ce n'était pas facile de savoir quoi acheter, et elle ne put penser à rien de mieux qu'un gâteau. Elle décida de prendre du plum cake mais celui de Downes manquait de glaçage à l'amande au-dessus, alors elle se rendit dans une boutique d'Henry Street. Là, elle resta longtemps à se décider, et la jeune femme élégante derrière le comptoir, qui était manifestement légèrement agacée par sa lenteur, demanda si elle cherchait un gâteau de mariage. Cela fit rougir Maria, qui sourit à la jeune femme, mais cette dernière demeura très sérieuse et finit par couper une large tranche de plum cake, avant de l'emballer et de dire :

« Deux shillings quatre pence ».

Elle pensait devoir rester debout dans le tram de Drumcondra, parce qu'aucun des jeunes gens qui étaient là ne sembla faire attention à elle, mais un vieux gentleman lui offrit sa place. C'était un gentleman corpulent, qui portait un chapeau rigide, marron; il avait une figure rouge et carrée, et portait une moustache grise. Maria se dit qu'il ressemblait à un Colonel et elle songea qu'il était beaucoup plus poli que les jeunes garçons qui se contentaient de regarder droit devant eux. Le gentleman entama une conversation avec elle à propos d'Halloween et du temps pluvieux. Il supposait que son sac était plein de bonnes choses pour les enfants, et il ajouta que les enfants avaient bien raison de s'amuser tant qu'ils étaient petits. Maria fut d'accord avec lui et le gratifia de hochements de tête pleins d'humilité. Il était très courtois avec elle, et quand elle sortit à Canal Bridge, elle le remercia et s'inclina, et il s'inclina en retour, leva son chapeau et sourit agréablement, et tandis qu'elle longeait la balustrade, sa minuscule tête penchée sous la pluie, elle songea qu'il était facile de se lier avec un gentleman, même quand il a bu une goutte.

Quand elle arriva à la maison de Joe, tout le monde s'écria : « Oh, voilà Maria! » Joe était là, déjà rentré de son travail, et tous les enfants portaient leurs vêtements du dimanche. Il y avait aussi deux grandes filles voisines et les jeux allaient bon train. Maria donna le sac de gâteaux à l'aîné des garçons, Alphy, afin qu'il les distribue, et Mrs Donnelly dit que c'était trop gentil d'apporter un aussi gros sac de gâteaux et elle força tous les enfants à dire : « Merci , Maria ».

Mais Maria dit qu'elle avait acheté quelque chose de spécial aussi pour Papa et Maman, quelque chose qu'ils aimeraient assurément, et elle commença à chercher son plumcake. Elle regarda dans le sac de Downe's, puis dans les poches de son imperméable, et enfin dans le portemanteau, mais elle ne le trouva nulle part. Alors elle demanda à chaque enfant s'il ne l'avait pas mangé - par mégarde, bien sûr - et tous les enfants dirent que non, et donnèrent l'impression de ne pas être très contents de manger des gâteaux si c'était pour se faire accuser de vol. Chacun y allait de son explication du mystère et Mrs Donnelly dit qu'à tous les coups, Maria avait laissé le plumcake dans le tram. Maria, se souvenant de la confusion dans laquelle l'avait plongée le vieux gentleman à la moustache grise, rougit de honte, de vexation et de déception. A la pensée de l'échec de sa petite surprise et des deux shillings quatre pence qu'elle avait jetés par les fenêtres, elle faillit éclater en larmes.

Mais Joe dit que ce n'était pas grave et la fit asseoir près du feu. Il était très gentil avec elle. Il lui raconta tout ce qui se passait au bureau, et lui rapporta même un bon mot qu'il avait lancé à son

manager. Maria ne comprenait pas pourquoi cette fameuse répartie faisait tant rire Joe, mais elle dit que le manager devait être une personne très autoritaire. Joe dit qu'il n'était pas si terrible quand on savait le prendre, et qu'il se comportait correctement pourvu qu'on ne le prenne pas à rebrousse-pois. Mrs Donnelly joua du piano pour les enfants et ils dansèrent et chantèrent. Puis les deux petites voisines proposèrent des noix. Personne ne réussit à trouver le casse-noix, et Joe fut sur le point d'exploser à ce propos, et il demanda comment diable ils s'attendaient à ce que Maria ouvre des noix sans casse-noix. Mais Maria dit qu'elle n'aimait pas les noix et qu'il ne fallait pas qu'ils s'embêtent pour elle. Alors Joe lui proposa une bouteille de bière et Mrs Donnelly dit qu'il y avait aussi du porto dans la maison si elle préférait. Maria dit que ce qu'elle préférait, c'était de ne rien prendre; mais Joe insista.

Alors Maria le laissa faire et ils s'assirent au coin du feu, pour parler du bon vieux temps, et Maria pensa qu'elle pourrait essayer de placer un mot en faveur d'Alphy. Mais Joe s'écria que Dieu devrait le foudroyer avant qu'il n'adressât un mot à son frère, et Maria dit qu'elle s'excusait d'avoir abordé le sujet. Mrs Donnelly dit à son mari que c'était une grande honte de parler ainsi de sa propre chair et de son propre sang, mais Joe dit qu'Alphy n'était plus son frère et cela faillit tourner à la dispute. Mais Joe dit qu'il ne perdrait pas son calme, en ce soir de fête, et il demanda à sa femme d'ouvrir d'autres bouteilles de bière. Les deux voisines avaient organisé des jeux d'Halloween et bientôt, l'atmosphère redevint joyeuse. Maria était ravie de voir les enfants si heureux, et Joe et sa femme de si belle humeur. Les petites voisines mirent des soucoupes contenant différentes choses sur la table puis y conduisirent les enfants, yeux bandés. L'un tira au hasard le livre de prières, et les trois autres eurent l'eau; et quand l'une des voisines tira l'anneau, Mrs Donnelly agita son doigt devant la fille rougissante comme pour lui dire : « Oh, je connais ça! » Ils insistèrent pour bander les yeux de Maria et l'amènèrent à la table pour voir ce qu'elle piocherait, et, tandis qu'ils attachaient le bandeau, Maria rit et rit encore, à tel point que le bout de son nez en vint presque à toucher le bout de son menton.

Ils la conduisirent jusqu'à la table, parmi les rires et les plaisanteries et elle tendit sa main en l'air comme on le lui demandait. Elle fit errer sa main çà et là et la fit descendre vers l'une des soucoupes. Elle sentit une substance douce et mouillée avec ses doigts et fut surprise que personne ne parlât ni ne lui retirât son bandeau. Il y eut un silence, pendant quelques secondes, puis une grande onde de murmures et de récriminations. Quelqu'un dit quelque chose à propos du jardin, et à la fin Mrs Donnelly s'adressa très sèchement à l'une des petites voisines et lui demanda de le jeter immédiatement : ce n'était pas du jeu. Maria comprit que cette fois n'était pas la bonne et qu'elle devait recommencer; cette fois, elle eut le livre de prières.

Après cela, Mrs Donnelly joua *Miss Mc Cloud's Reel* pour les enfants et Joe servit à Maria un verre de vin. Bientôt ils furent à nouveau tous joyeux et Mrs Donnelly dit que Maria entrerait au couvent avant la fin de cette année, à cause du fait qu'elle avait tiré le missel. Maria n'avait jamais vu Joe si gentil avec elle que ce soir-là, si généreux en paroles aimables et en souvenirs. Elle dit qu'ils étaient tous trop bons pour elle.

A la fin, les enfants commencèrent à se sentir fatigués et endormis, et Joe demanda à Maria si elle ne chanterait pas une petite chanson avant de partir, une de ses vieilles chansons. Mrs Donnelly dit : « Oh oui, Maria, s'il vous plaît! » et ainsi Maria dut se lever et se placer debout près du piano. Mrs Donnelly fit taire les enfants et leur dit d'écouter Maria. Puis elle joua l'introduction et dit : « Maintenant, Maria » et Maria, rougissant fortement, commença à chanter d'une voix fluette et tremblante. Elle chanta : « J'ai rêvé que je vivais » et quand elle arriva au second couplet, elle recommença :

J'ai rêvé que je vivais dans les marbres d'un palais,
Avec des vassaux et des serfs à mes côtés
Et pour tous ceux qui étaient assemblés
J'étais l'espoir et la fierté.

J'avais trop de richesses pour les compter,
Je portais le nom d'une haute lignée
Mais j'ai rêvé aussi, et c'était le plus grand,
Que tu m'aimais toujours autant.

Mais personne ne songea à lui faire remarquer cette répétition; et quand elle eut terminé sa chanson, Joe était très ému. Il dit qu'il n'y avait aucun temps qui valût le bon vieux temps, et

aucune musique qui, dans son coeur, surpassât celle de ce vieux Balfe, quoi que les autres gens pussent raconter. Et ses yeux s'emplirent de tant de larmes qu'il ne put jamais trouver ce qu'il cherchait, et qu'il dut finir par demander à sa femme de lui trouver le tire-bouchon.

11. Une affaire douloureuse

Mr James Duffy vivait à Chapelizod parce qu'il désirait vivre le plus loin possible de la cité dont il était citoyen, et qu'il trouvait tous les autres faubourgs de Dublin d'une affreuse et prétentieuse modernité. Il vivait dans une vieille maison très sombre, dont les fenêtres donnaient sur la distillerie abandonnée et, plus loin, sur le bord de la rivière peu profonde dans laquelle Dublin s'enracine. Les hauts murs de sa chambre sans tapis n'étaient décorés par aucun cadre. Il avait acheté lui-même chaque meuble de la pièce : un châlit en fer forgé, une toilette en acier, quatre chaises cannées, une penderie, un seau à charbon, un garde-feu et des chenets, ainsi qu'une table carrée garnie d'un double pupitre. Une bibliothèque avait été arrangée dans une alcôve à l'aide d'étagères de bois blanc. Le lit avait des draps blancs et un édredon noir et rouge en couvrait le pied. Un petit miroir à main était suspendu au-dessus de la toilette et pendant la journée une lampe à l'abat-jour blanc constituait le seul ornement du manteau de la cheminée. Les livres sur l'étagères étaient rangés de bas en haut, en fonction de leur volume. Des oeuvres complètes de Wordsworth étaient posées d'un côté de l'étagère la plus basse, et un exemplaire du Catéchisme de Maynooth, enveloppé d'un protège-cahier, trônait à l'autre bout sur l'étagère du haut. Un nécessaire à écrire traînait toujours sur le bureau. Sur le pupitre reposait une traduction manuscrite du Michael Kramer de Hauptmann, avec les indications de scène écrites à l'encre rouge, ainsi qu'une petite liasse de feuilles tenues par un trombone. Sur ces feuilles, une phrase apparaissait de loin en loin, et, dans un moment d'ironie, le slogan d'une publicité pour des pilules contre la bile avait été collé sur la première page. Si on soulevait le couvercle du pupitre, il s'en dégageait une vague senteur - le parfum de cèdre des crayons neufs, ou celui d'un pot de colle, ou d'une pomme blette qu'on avait oubliée là.

Mr Duffy avait en horreur tout ce qui impliquait le moindre désordre physique ou mental. Un médecin médiéval l'eût appelé saturnien. Son visage, qui arborait toute l'histoire de ses années, était de la teinte brune des rues de Dublin. Sur sa longue et assez large figure poussait un poil sec et noir, et sa moustache fauve parvenait mal à recouvrir une bouche revêche. Ses pommettes donnaient également de la dureté à son physique; mais il n'y avait pas de dureté dans ses yeux qui, regardant le monde à travers leurs sourcils fauves, donnaient l'impression d'un homme qui, toujours enclin à trouver chez les autres de quoi les racheter, était bien souvent déçu. Il vivait à distance de son corps, regardant ses propres actes comme à travers des lunettes douteuses. Il avait une étrange manie autobiographique, qui consistait à composer, de temps en temps, dans sa tête, une courte phrase à propos de lui-même, contenant un sujet à la troisième personne et un prédicat au passé. Il ne donnait jamais l'aumône aux mendiants et marchait avec fermeté, en s'appuyant sur une canne de noisetier.

Il était, depuis de nombreuses années, le caissier d'une banque privée sur Baggot Street. Chaque matin, il venait de Cheplizod par le tram. A midi, il allait chez Dan Burke's et prenait son déjeuner - une bouteille de bière et une petite assiette de biscuits sablés. A quatre heures il était libre. Il dînait dans un restaurant de Saint-George's Street où il se sentait à l'abri de la jeunesse dorée de Dublin, et où le menu était franc et honnête. Ses soirées, il les passait soit devant le piano de sa logeuse, soit à flâner dans les faubourgs de la Cité. Son goût pour la musique de Mozart l'entraînait parfois à l'opéra ou à un concert : c'étaient là les seules dissipations de sa vie.

Il n'avait ni camarades ni amis, ni église ni foi. Il vivait sa vie spirituelle sans communier avec les autres, visitant ses parents à Noël et les escortant au cimetière quand ils mouraient. Il s'acquittait de ces deux tâches sociales dans un souci de tradition et de dignité, mais ne concédait rien de plus aux conventions qui réglaient la vie civile. Il s'autorisait à penser que, dans d'autres circonstances, il eût braqué sa banque, mais, comme ces circonstances ne se présentèrent jamais, sa vie se déroulait uniformément - une histoire sans aventures.

Un soir, il se retrouva à côté de deux dames à la Rotonde. L'établissement, peu fréquenté et silencieux, donnait une sensation pénible de faillite imminente. La dame qui était assise à côté de lui regarda une fois ou deux tout autour de l'établissement déserté, puis dit :

« Quel dommage qu'il y ait si peu de monde ce soir ! C'est tellement difficile pour les gens de chanter devant des bancs vides. »

Il prit sa remarque comme une invitation à parler. Il fut surpris qu'elle fût si à l'aise. Tandis qu'ils bavardaient, il essaya de la fixer dans sa mémoire de manière permanente. Quand il apprit que la jeune fille à côté d'elle était sa fille, il songea qu'elle devait avoir un ou deux ans de moins que lui. Son visage, qui devait avoir été beau, était resté intelligent. C'était un visage ovale, avec des formes accusées. Les yeux étaient fixes, et d'un bleu très sombre. Leur regard commençait sur une nuance de défi, mais cette impression était atténuée par ce qui semblait être un évanouissement délibéré de la pupille dans l'iris, qui trahissait un tempérament d'une grande sensibilité. La pupille se remettait en place presque aussitôt, cette nature à-demi exhibée retombait sous le règne de la prudence, et sa veste d'astrakan, moulant une poitrine généreuse, ramenait définitivement à la nuance de défi initiale.

Il la rencontra à nouveau quelques semaines plus tard, à un concert à Earlsfort Terrace, et il profita des moments où l'attention de sa fille était attirée ailleurs pour se lier d'amitié avec elle. Elle fit allusion une fois ou deux à son mari, mais son ton n'était pas celui d'une mise en garde. Elle s'appelait Mrs Sinico. L'arrière-arrière grand-père de son mari venait de Leghorn. Son mari était capitaine d'un navire marchand, naviguant entre Dublin et la Hollande; et ils avaient un seul enfant.

En la rencontrant une troisième fois par hasard, il trouva le courage de lui donner un rendez-vous. Elle vint. Ce fut la première d'une longue liste de rencontres; ils se voyaient toujours dans la soirée, et choisissaient les quartiers les plus calmes pour se promener ensemble. Toutefois, l'esprit de cachotterie était étranger à Mr Duffy, et, voyant qu'ils étaient obligés de se voir à la dérobée, il força sa compagne à le recevoir chez elle. Le Capitaine Sinico encouragea ses visites, persuadé qu'il était question de la main de sa fille. Il avait si sincèrement bouté sa femme hors de sa galerie de plaisirs qu'il ne pouvait soupçonner quiconque d'éprouver de l'intérêt pour elle. Comme le mari était souvent absent, et la fille souvent en train de donner des leçons de musique à l'extérieur, Mr Duffy eut largement l'occasion de profiter de la société de la dame. Ni lui ni elle n'avaient jamais eu une telle aventure auparavant, et aucun ne ressentait la situation comme incongrue. Petit à petit il attacha ses pensées aux siennes. Il lui prêta des livres, lui fournit des idées, partagea sa vie intellectuelle avec elle. Elle écoutait tout.

Parfois, pour répondre à ses théories, elle dévoilait un fait de sa propre vie. Avec une sollicitude presque maternelle, elle le pressait de s'ouvrir et d'exprimer sa nature : elle devint son confesseur. Il lui dit que pendant un temps il avait assisté aux meetings d'un Parti Socialiste Irlandais, où il s'était senti bien singulier, au milieu d'un tas de travailleurs sobres qui se réunissaient dans un grenier éclairé par une lampe à huile inefficace. Quand le Parti s'était subdivisé en trois sections, chacune avec son propre leader et son propre grenier, son assiduité s'était relâchée. Les discussions des travailleurs, disaient-ils, étaient trop timorées; l'intérêt qu'ils prenaient à la question des salaires était excessif. Il avait l'impression qu'ils étaient des pragmatiques endurcis et qu'ils lui enviaient sa rigueur intellectuelle, produit d'un loisir qui n'était pas dans leurs moyens. Aucune révolution sociale, lui dit-il, n'était à craindre pour Dublin avant des siècles.

Elle lui demanda pourquoi il n'écrivait pas toutes ses idées. Pourquoi donc, lui demanda-t-il, avec un dédain calculé. Pour faire de la concurrence aux beaux-parleurs, incapables de soutenir une pensée pendant plus d'une minute ? Pour se soumettre aux critiques d'une classe moyenne obtuse qui confiait sa moralité aux policiers et ses beaux arts aux impresarios ?

Il se rendait souvent au petit cottage de Mrs Sinico, à l'extérieur de Dublin; souvent ils y passaient leurs soirées seuls. Petit à petit, comme leurs pensées s'entremêlaient, ils parlèrent de sujets qui les touchaient de plus près. La compagnie de Mrs Sinico était, pour lui, comme un terrain chaud et fertile pour une plante exotique. Bien des fois elle laissa l'obscurité se pencher sur eux, en évitant d'allumer la lampe. La pièce sombre et discrète, leur solitude, la musique qui vibrait encore à leur oreilles, les unissaient. Cette union exaltait Mr Duffy, amollissait les aspects brutaux de son tempérament, apportait de l'émotion à sa vie mentale. Il pensait qu'à ses yeux de femme, il monterait les degrés jusqu'à atteindre une stature d'ange; et, tandis qu'il attirait sa fervente compagne de plus en plus près de lui, il entendait en même temps une voix étrange et

impersonnelle, qu'il savait être la sienne, qui insistait sur l'incurable solitude de l'âme. Nous ne pouvons nous donner; disait la voix : nous sommes seuls. Ces discours aboutirent à ce qu'un soir, après avoir montré tous les symptômes d'une excitation inhabituelle, Mrs Sinico saisit sa main avec passion et la porta à sa joue.

Mr Duffy fut extrêmement surpris. L'interprétation que cette femme faisait de ses discours rompit tout le charme. Il ne vint pas la voir pendant une semaine, puis il lui écrivit pour lui demander un rendez-vous. Comme il ne souhaitait pas que cette dernière rencontre soit sous le signe de leur confessionnal désormais dévasté, ils se rencontrèrent dans une petite pâtisserie à côté de Parkgate. C'était par un temps froid d'automne, mais en dépit du froid, ils parcoururent les allées du Parc en long et en large pendant presque trois heures. D'un commun accord, ils décidèrent de cesser leurs entrevues; tout lien, disait-il, est un lien de douleur. Quand ils sortirent du Parc, ils marchèrent en silence en direction du tram; mais alors elle commença à trembler si violemment que, de peur de la voir à nouveau s'évanouir, il lui dit au-revoir rapidement et la laissa. Quelques jours plus tard, il reçut un paquet contenant ses livres et ses partitions.

Quatre ans passèrent. Mr Duffy était revenu au cours uniforme de sa vie. Sa chambre portait toujours le fidèle témoignage de la discipline de son esprit. Quelques nouvelles partitions encombraient le lutrin, dans la pièce du bas, et dans ses étagères il y avait deux volumes de Nietzsche : Ainsi Parlaît Zarathoustra et le Gai Savoir. Il écrivait rarement dans la liasse de papiers qui reposait sur son bureau. Une des phrases, écrites deux mois après sa dernière rencontre avec Mrs Sinico, disait : « L'amour entre deux hommes est impossible car il ne doit pas y avoir de rapport sexuel entre eux, et l'amitié entre un homme et une femme est impossible parce qu'il doit y en avoir. » Il se tint éloigné des concerts où il aurait pu la rencontrer. Son père mourut; l'associé junior de sa banque se retira. Et toujours, chaque matin, il se rendait à la ville par le tram, et chaque soir, rentrait à pied après avoir diné frugalement sur George's Street, et lu le journal du soir en guise de dessert.

Un soir, alors qu'il était sur le point de mettre un morceau de corned beef et de chou dans sa bouche, sa main s'arrêta. Ses yeux s'étaient fixés sur un paragraphe du journal du soir, qu'il avait déplié contre la carafe d'eau. Il replaça le morceau de nourriture dans son assiette et lut attentivement l'entrefilet. Puis il but un verre d'eau, poussa son assiette de côté, installa le journal sur la table devant lui et relut, encore et encore, l'entrefilet. Le chou commençait à déposer de la graisse blanche et froide sur son assiette. La serveuse vint pour lui demander si le diner n'était pas bien cuit. Il dit que c'était très bon et mangea quelques bouchées supplémentaires avec difficulté. Puis il paya l'addition et sortit.

Il marcha, à pas rapide, à travers le crépuscule de Novembre, son bâton de noisetier frappant le sol avec régularité, le bord du BUFF MAIL dépassant d'une poche latérale de son manteau boutonné serré. Sur le chemin solitaire qui mène de Parkgate à Chapelizod, il ralentit le pas. Son baton frappait le sol avec moins d'emphase, et son souffle irrégulier, qui sonnait presque comme un sanglot, se condensait dans l'air glacial. Quand il atteignit la maison, il monta directement dans sa chambre et, retirant le papier de sa poche, relut le paragraphe à la lumière déclinante de la fenêtre. Il ne le lut pas à haute voix, mais en remuant les lèvres comme le fait un prêtre quand il lit les prières secrètes.

Voici le paragraphe :

MORT D'UNE FEMME A SIDNEY PARADE UNE AFFAIRE DOULOUREUSE

Aujourd'hui, à l'hôpital de la ville de Dublin, l'officier de police suppléant (en l'absence de Mr Leverett) a enquêté sur le corps de Mrs Emily Sinico, âgée de 43 ans, qui a été tuée à la gare de Sidney Parade hier au soir. Les preuves matérielles montrent que la défunte dame, comme elle tentait de traverser les voies, a été heurtée par l'omnibus de 22h qui venait de Kingstown, et a de ce fait subi des blessures à la tête et sur le côté droit qui l'ont conduite à la mort.

James Lennon, conducteur de l'engin, déclara qu'il était employé aux chemins de fer depuis 15 ans. En entendant siffler le chef de gare, il a fait démarrer le train et une seconde ou deux plus tard, l'a arrêté, en réaction à des cris aigus. Le train roulait lentement.

P. Dunne, bagagiste des chemins de fer, déclara avoir vu, au moment où le train démarrait, une femme qui essayait de traverser les voies. Il a couru vers elle et crié pour l'avertir, mais, avant qu'il puisse l'atteindre, elle a été fauchée par le pare-choc de la locomotive et est tombée sur le sol.

Un juré : « Vous avez vu tomber la dame ? »

Le témoin : « Oui. »

Selon la déposition du sergent de police Croly, il a trouvé en arrivant la défunte étendue sur le quai, avec toutes les apparences de la mort. Il a fait porter le corps dans la salle d'attente en attendant l'ambulance.

L'agent de police n° 57 a corroboré.

Dr Halpin, assistant chirurgien à l'Hôpital de la Ville de Dublin, déclara que la défunte avait deux côtes fracturées en bas et des contusions sévères à l'épaule droite. Le côté droit de la tête a été blessé pendant la chute. Les blessures n'étaient cependant pas de nature à causer la mort d'une personne normale. La mort, à son avis, a été plutôt due au choc et à un arrêt soudain de l'action du cœur.

Mr H.B. Patterson Finlay, représentant la compagnie des chemins de fer, a exprimé ses profonds regrets suite à l'accident. La compagnie a toujours pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher les gens de traverser les lignes en dehors des ponts, à la fois en plaçant des pancartes à chaque gare, et par l'utilisation de grilles automatiques aux passages à niveau. La défunte avait l'habitude de traverser les voies, tard dans la nuit, d'un quai à l'autre, et, au vu de certaines circonstances de l'affaire, il ne juge pas que la compagnie de chemin de fer soit à blâmer.

Le Capitaine Sinico, de Leoville, Sidney Parade, mari de la défunte, a donné également son témoignage. Il a confirmé que la défunte était son épouse. Il n'était pas à Dublin au moment de l'accident et n'est arrivé que le lendemain matin de Rotterdam. Ils étaient mariés depuis 22 ans et avaient vécu heureusement jusqu'à il y a environ deux ans, période à laquelle sa femme avait commencé à faire des excès.

Miss Mary Sinico déclara que feu sa mère avait pris l'habitude de sortir le soir pour acheter de l'alcool. Témoin impuissante, elle avait essayé de raisonner sa mère et l'avait poussée à rejoindre la Ligue. Ce soir-là, elle n'est rentrée à la maison qu'une heure environ après l'accident. Le jury a rendu un verdict en accord avec les preuves médicales et a exonéré Lennon de tout blâme.

L'officier de police suppléant a dit qu'il s'agissait d'une affaire très douloureuse, et a exprimé sa profonde sympathie au Capitaine Sinico et à sa fille. Il a demandé instamment à la compagnie de chemins de fer de prendre des mesures fortes pour empêcher tout accident similaire à l'avenir. Personne n'est jugé responsable.

Mr Duffy leva les yeux du papier et regarda par la fenêtre le paysage froid du soir. La rivière coulait tranquille à côté de la distillerie vide, et de temps en temps une lumière apparaissait dans une maison de Lucan Road. Quelle fin ! Tout le récit de cette mort le révoltait et cela le révoltait également de penser qu'il lui était arrivé de dire à cette femme des choses qu'il tenait pour sacrées. Son estomac était ulcéré par les phrases rebattues, les condoléances creuses, les précautions oratoires du reporter destinées à cacher les détails d'une mort vulgaire et commune. Non seulement elle s'était dégradée elle-même, mais elle l'avait dégradé, lui. Il voyait le développement sordide de son vice, misérable et malodorant. Son âme soeur ! Il songea aux gueux titubants qu'il avait souvent vus apporter des pots et des bouteilles afin que le barman les remplisse. Juste Ciel, quelle fin ! Manifestement elle n'était pas faite pour vivre, sans aucune force de caractère, une proie facile à toutes les addictions, l'un des écueils sur lesquels la civilisation s'était heurtée. Mais qu'elle ait pu descendre aussi bas ! Était-il possible qu'il se soit à ce point trompé à son sujet ? Il se souvint de son éclat, cette nuit-là, et l'interpréta de manière beaucoup plus sévère. Il n'éprouvait plus aucune difficulté à se féliciter des choix qu'il avait faits.

Comme la lumière tombait et que sa mémoire commençait à vagabonder, il crut sentir sa main de femme qui touchait la sienne. Le choc qui avait d'abord atteint son estomac ébranlait maintenant ses nerfs. Il enfila rapidement son manteau et son chapeau et sortit. L'air froid l'accueillit sur le seuil; il s'insinua dans les manches de son manteau. Quand il arriva au pub de Chapelizod Bridge, il entra et commanda un punch chaud.

Le propriétaire le servit avec obséquiosité mais ne s'aventura pas à lui parler. Il y avait cinq ou six ouvriers dans l'établissement, qui discutaient de la valeur du bien d'un gentleman dans Kildare County. Ils buvaient, à intervalles réguliers, à leurs énormes choppes de bière, et fumaient, crachant souvent sur le sol et recouvrant parfois de sable leurs crachats, du bout de leurs lourdes bottes. Mr Duffy s'assit sur sa banquette et les regarda, sans les voir et sans les entendre. Ils

sortirent peu de temps après et il commanda un deuxième punch. Il resta un long moment devant son verre. L'établissement était très calme. Le propriétaire était affalé sur le comptoir, et lisait le Herald en baillant. De loin en loin, on entendait un tram qui filait à travers la route solitaire, au dehors.

Comme il était assis là, repassant les souvenirs de sa vie avec elle et évoquant, en alternance, la seconde image dégradée qu'il avait maintenant d'elle, il prit conscience qu'elle était morte, qu'elle avait cessé d'exister, qu'elle était devenue un souvenir. Il commença à éprouver un malaise. Il se demanda ce qu'il aurait pu faire d'autre. Il n'aurait pas pu soutenir la farce d'un adultère avec elle; et il n'aurait pas pu vivre avec elle ouvertement. Il avait fait ce qui lui avait semblé le mieux. En quoi était-il à blâmer ? Maintenant qu'elle était partie, il comprenait à quel point sa vie avait dû être solitaire, assise soir après soir, toute seule, dans cette pièce. Sa vie à lui serait solitaire aussi, jusqu'à ce qu'il meure à son tour, qu'il cesse d'exister, qu'il devienne un souvenir - si toutefois quelqu'un se souvenait de lui.

Il était plus de neuf heures du soir quand il quitta le pub. La nuit était froide et triste. Il entra dans le Parc par la première grille et marcha le long des arbres squelettiques. Il marcha à travers les allées désolées où ils avaient marché ensemble, quatre ans auparavant. A certains moments, il avait l'impression d'entendre sa voix qui frôlait son oreille, sa main qui touchait la sienne. Il se tenait immobile, à l'écoute. Pourquoi avait-il pris sa vie ? Pourquoi l'avait-il condamnée à mort ? Il sentait sa nature morale voler en éclats.

Quand il gagna la crête de Magazine Hill, il s'arrêta et regarda, le long de la rivière, en direction de Dublin, dont les lumières brillaient, rouges et hospitalières dans cette froide nuit. Il regarda en bas de la pente et, à sa base, dans l'ombre du mur du Parc, il vit des silhouettes humaines couchées. Ces amours vénales et furtives le remplissaient de désespoir. Il remâchait la rectitude de son existence; il avait l'impression d'avoir été banni du festin de la vie. Un unique être humain avait semblé l'aimer, et il lui avait interdit de vivre et d'être heureuse; il l'avait condamnée à l'ignominie, à une mort honteuse. Il savait que les créatures vautreées au pied du mur le regardaient et attendaient qu'il parte. Personne ne voulait de lui; il était un banni du festin de la vie. Il tourna les yeux vers la rivière grise miroitante, qui ondulait vers Dublin. De l'autre côté, il vit un train de marchandises qui serpentait depuis la gare de Kingsbridge, tel un ver doté d'une tête féroce avançant dans les ténèbres, laborieux et obstiné. Le train passa, lentement, en dehors de son champ de vision; mais il pouvait encore entendre dans ses oreilles le bourdonnement laborieux du moteur qui répétait inlassablement les syllabes de son nom à elle.

Il fit demi tour pour revenir d'où il venait, le rythme du moteur martelant ses oreilles. Il commença à douter de la réalité de ce que sa mémoire lui disait. Il s'arrêta sous un arbre et laissa le rythme mourir au loin.

Il ne la sentait plus à ses côtés dans le noir, ni n'entendait sa voix toucher son oreille. Il attendit quelques minutes, à l'écoute. Il n'entendait absolument rien : la nuit était parfaitement silencieuse. Il écouta encore : parfaitement silencieuse. Il sentit qu'il était seul.

Jour du Lierre au siège du Comité¹

Le vieux Jack ramassa les braises avec un vieux bout de carton et les répandit judicieusement sur le tas de charbons qui commençaient à blanchir. Quand le tas fut recouvert, son visage plongea dans l'obscurité, mais, comme il s'apprêtait à ranimer le feu, son ombre accroupie monta sur le mur opposé et son visage émergea à nouveau à la lumière. C'était un visage de vieil homme, très osseux et très poilu. Les yeux bleus humides clignaient devant le feu, et la bouche humide s'ouvrait toute seule, et mastiquait une ou deux fois, mécaniquement, quand elle se refermait. Quand les braises eurent pris, il posa le carton contre le mur, soupira et dit :

« Voilà qui est mieux, Mr O'Connor. »

Mr O'Connor, un jeune homme aux cheveux gris, dont le visage était défiguré par les boutons et les taches, venait juste de mettre du tabac dans un joli cylindre pour former une cigarette, mais quand on lui adressa la parole, il défit ce qu'il venait de faire d'un air méditatif. Puis il recommença à rouler le tabac, toujours d'un air méditatif, et après avoir réfléchi un moment, il décida de lécher le papier.

« Est-ce que Mr Tierney a dit quand il serait de retour ? » demanda-t-il d'une voix de fausset.

« Non, il n'a rien dit ».

Mr O'Connor mit sa cigarette dans sa bouche et commença à fouiller ses poches. Il sortit un paquet de fines petites cartes qui servaient de tracts.

« Je vais vous chercher une allumette », dit le vieux.

« Non, laissez, ça va faire l'affaire », dit Mr O'Connor.

Il choisit l'un des tracts et lut ce qui y était inscrit :

ELECTIONS MUNICIPALES

CIRCONSCRIPTION DE LA BOURSE

Mr Richard J. Tierney, P.L.G., sollicite respectueusement votre vote et votre soutien pour l'élection à venir dans la circonscription de la Bourse.

Mr O'Connor avait été engagé par l'agent de Tierney pour inciter au vot une partie de la circonscription, mais, comme le temps n'était pas clément, et que ses bottes laissaient filtrer l'eau, il passa en réalité une grande partie de la journée assis près du feu au siège du Comité à Wicklow Street avec Jack, le vieux gardien. Ils étaient là depuis que le jour, très court, s'était assombri. On était le 6 octobre, un jour lugubre et froid, à ne pas mettre le nez dehors.

Mr O'Connor déchira un bout du tract. Tandis qu'il l'enflammait pour allumer sa cigarette, la flamme éclaira une feuille de lierre brune et brillante sur le revers de son manteau. Le vieil homme la regarda attentivement puis, reprenant le morceau de carton, il recommença à attiser le feu, avec lenteur, tandis que son compagnon fumait.

« Ah oui », dit-il, en continuant, « c'est dur de savoir comment il faut élever les enfants. Qui aurait cru qu'il tournerait comme ça ! Je l'ai envoyé chez les Frères Chrétiens et j'ai fait ce que j'ai pu, et voilà qu'il traîne dans les bistrots. J'ai pourtant essayé de faire de lui quelqu'un de décent. » Il rangea le carton, d'un geste fatigué.

« Si je n'étais pas si vieux, j'aimerais bien le faire danser sur une autre chanson. Je prendrais le bâton pour lui mettre une raclée - comme je l'ai fait bien des fois par le passé. La mère, vous savez ce que c'est, elle le gâte pour un oui ou pour un non. »

« C'est ça qui ruine les enfants », dit Mr O'Connor.

« Ah ça c'est bien vrai », dit le vieil homme. Et pas un merci pour tout ça, seulement de l'impudence. Il me prend de haut dès qu'il voit que j'ai siroté un peu. Qu'est-ce que le monde va devenir si les fils se mettent à parler comme ça à leur père ? »

« Quel âge a-t-il ? » dit Mr O'Connor.

« 19 ans », dit le vieil homme.

« Pourquoi ne le mettez-vous pas à travailler quelque part ? »

¹ En référence à une coutume consistant à porter du lierre à la boutonnière en signe de soutien à Charles Steward Parnell, le jour anniversaire de sa mort.

« Ah, que n'ai-je pas essayé pour ce poivrot depuis qu'il a quitté l'école ? ». « Je ne te garderai pas à la maison », que je lui dis toujours. « Tu dois te trouver un travail par toi-même. » Mais, pour sûr, c'est pire quand il a du travail : il boit tout son salaire. »

Mr O'Connor hochait la tête avec compassion, et le vieil homme retomba dans le silence, les yeux fixés sur le feu. Quelqu'un ouvrit la porte de la salle et appela.

« Holà ! On se croirait à une réunion des francs-maçons ! »

« Qui va là ? » demanda le vieil homme.

« Qu'est-ce que vous fabriquez dans le noir ? » demanda une voix.

« C'est vous, Hynes ? » demanda Mr O'Connor.

« Oui. Qu'est-ce que vous fichez dans le noir ? » répéta Mr Hynes, en s'avançant vers la lumière du feu.

C'était un jeune homme grand et mince, doté d'une fine moustache brune. De petites gouttes de pluie, prêtes à tomber, pendaient au bout de son chapeau, et le col de sa veste était remonté.

« Eh bien, Mat », dit-il à Mr O'Connor. « Comment ça se passe ? »

Mr O'Connor hochait la tête. Le vieil homme quitta l'âtre, tâtonna dans la pièce, puis revint avec deux chandelles qu'il alluma l'une après l'autre aux flammes, avant de les disposer sur la table. Une pièce dénudée apparut à la vue et le feu perdit sa couleur réconfortante. Les murs de la pièce étaient nus, à l'exception d'une copie d'un discours électoral. Au milieu de la pièce se trouvait une petite table où des papiers étaient empilés.

Mr Hynes s'adossa au manteau de la cheminée et demanda :

« Il vous a payé, déjà ? »

« Pas encore », dit Mr O'Connor. « J'ose espérer qu'il ne va pas nous laisser en plan ce soir. »

Mr Hynes rit.

« Oh, il va vous payer, ne vous inquiétez pas », dit-il.

« J'espère qu'il sera régulier, et qu'il prend les affaires au sérieux. », dit Mr O'Connor.

« Qu'est-ce que vous en pensez, Jack ? » dit Mr Hynes, ironiquement, au vieil homme.

Le vieil homme revint s'asseoir près du feu, en disant :

« En tout cas il a de quoi. Pas comme l'autre traine-savates. »

« Quel autre traine-savates ? » dit Mr Hynes.

« Colgan », dit le vieil homme avec mépris.

« C'est parce que Colgan est ouvrier que vous dites ça ? Quelle est la différence entre un bon et honnête maçon et un tenancier de pub, hein ? Est-ce que l'ouvrier n'a pas le droit d'être dans la politique comme n'importe qui d'autre - et même, n'a-t-il pas plus de droits que ces irlandais qui singent les britanniques, et qui baissent leur chapeau devant tous les gars qui ont un peu de renommée ? Vous n'êtes pas d'accord, Mat ? » dit Mr Hynes en s'adressant à Mr O'Connor.

« Je suis d'accord », dit Mr O'Connor.

« Cet homme est un brave et honnête gars, sans squelette dans ses placards. Il représente la classe des travailleurs. Le gars pour qui vous travaillez, lui, ne cherche qu'à trouver un job. »

« Bien sûr, la classe ouvrière doit être représentée », dit le vieil homme.

« L'ouvrier », dit Mr Hynes, « reçoit tous les coups de pieds pour un salaire de misère. Mais c'est son travail qui produit tout. L'ouvrier n'est pas à la recherche de sinécures pour ses fils et ses neveux et ses cousins. L'ouvrier ne va pas trainer l'honneur de Dublin dans la boue pour plaire à un monarque allemand. »

« Comment ça ? » dit le vieil homme.

« Vous ne savez pas qu'ils veulent faire un discours de bienvenue au Roi Edouard s'il vient l'an prochain ? Et pourquoi donc ferait-on des mamours à un roi étranger ? »

« Notre homme ne va pas voter pour ce discours », dit Mr O'Connor. « Il roule pour les Nationalistes. »

« Vous en êtes bien sûr ? » dit Mr Hynes. « Attendez de voir s'il va voter pour ou contre. Je le connais. On parle bien de Richard Cafard Tierney ? »

« Par tous les diables, vous avez peut-être raison, Joe. » dit Mr O'Connor. « Mais quoi qu'il en soit, j'aimerais bien qu'il se pointe avec l'oseille. »

Les trois hommes retombèrent dans le silence. Le vieil homme recommença à assembler les braises. Mr Hynes retira son chapeau, le secoua et rabattit le col de son veston, révélant ce faisant une feuille de lierre à son revers.

« Si ce bonhomme-là était en vie », dit-il, en désignant la feuille, « on ne discuterait pas d'un discours de bienvenue. »

« C'est bien vrai », dit Mr O'Connor.

« Dieu était avec eux, à l'époque », dit le vieil homme. « On savait vivre. »
La pièce retomba dans le silence. Puis un petit homme énergique, doté d'un nez renflant et d'oreilles très froides, poussa la porte et entra. Il se hâta vers le feu, se frottant les mains comme s'il avait l'intention d'en faire jaillir des étincelles.
« Pas d'argent, les gars », dit-il.
« Asseyez-vous donc, Mr Henchy », dit le vieil homme en lui offrant sa chaise.
« Oh ne vous dérangez pas, Jack, ne vous dérangez pas. » dit Mr Henchy .
Il fit un signe de tête sec à Mr Hynes et s'assit sur la chaise que le vieil homme avait libérée.
« Vous vous êtes occupé de Augier Street ? » demanda-t-il à Mr O'Connor.
« Oui », dit Mr O'Connor, en commençant à fouiller ses poches à la recherche de ses mémos.
« Vous avez été voir Grimes ? »
« Oui. »
« Et alors ? Il va voter pour nous ? »
« Il n'a pas promis. Il a dit : « je ne dirai à personne pour qui je vais voter. » Mais je pense qu'il va faire ce qu'il faut. »
« Pourquoi ? »
« Il m'a demandé qui étaient les gens sur la liste, et je lui ai répondu. J'ai mentionné le nom du Père Burke. Je pense que ça va aller. »
Mr Henchy commença à renifler et à se frotter les mains au-dessus du feu à une vitesse prodigieuse. Puis il dit :
« Pour l'amour de Dieu, Jack, apportez-nous un peu de charbon, il doit y en avoir encore. »
Le vieil homme sortit de la pièce.
« Ça ne va pas le faire », dit Mr Henchy, secouant la tête. « J'ai demandé au petit cireur de pompes, mais il a dit : « Eh bien, Mr Henchy, si je vois que le travail est bien fait, je ne vous oublierai pas, soyez-en sûr. » Sale petit vaurien ! Bon dieu, comment pourrait-il être autre chose ? »
« Qu'est-ce que je vous disais, Mat ? » dit Mr Hynes. « Richard Cafard Tierney. »
« Oh, un vrai cafard, de la pire espèce », dit Mr Henchy. Il n'a pas ces petits yeux de cochon pour rien. Mort de son âme ! Il ne pouvait pas payer, comme un homme, plutôt que de dire : « Ah, maintenant, Mr Henchy, je dois voir avec Mr Fanning, parce que j'ai dépensé beaucoup d'argent... » Sale petit garnement de l'enfer ! Je suppose qu'il a oublié le temps où son vieux père tenait une friperie à Mary's Lane. »
« Mais est-ce bien vrai, cela ? »
« Mon dieu, oui », dit Mr Henchy. « Vous n'avez jamais entendu ça ? Et les hommes y allaient le dimanche matin avant que les bistrotts n'ouvrent, pour acheter un pardessus ou des pantalons longs. Mais le petit père de Richard le Cafard avait toujours une petite bouteille noire bien traîtresse dans un coin. Vous vous rendez compte ? C'est là-dedans qu'il a vu le jour. »
Le vieil homme revint avec quelques morceaux de charbon qu'il disposa çà et là dans l'âtre.
« Vous parlez d'un cadeau de naissance ! et comment il s'imagine qu'on va travailler pour lui s'il ne casque pas ? »
« Je ne peux pas m'en empêcher. » dit Mr Henchy. « Je m'attends à trouver les huissiers dans le hall à mon retour chez moi. »
Mr Hynes rit et, s'extrayant du manteau de la cheminée d'une poussée de ses épaules, il s'apprêta à partir.
« Ca ira mieux quand le roi Eddy viendra », dit-il. « Bon, les gars, je me tire. A plus tard. Bye, bye. »
Il quitta la pièce lentement. Ni Mr Henchy ni le vieil homme ne dirent rien, mais, juste comme la porte se refermait, Mr O'Connor, qui était resté à fixer le feu d'un air grognon, cria soudain :
« Bye, Joe. »
Mr Henchy attendit quelques instants, puis il hocha la tête en direction de la porte.
« Dites-moi », dit-il à travers le feu, « Qu'est-ce qui amène notre ami ici ? Qu'est-ce qu'il veut ? »
« Oh, pauvre Joe ! » dit Mr O'Connor, jetant son mégot dans le feu, il est fauché, exactement comme nous ».
Mr Henchy renifla avec vigueur et cracha si copieusement qu'il éteignit presque le feu, qui protesta par un sifflement.
« Pour vous donner mon opinion personnelle, qui vaut ce qu'elle vaut, », dit-il, « je crois que c'est une taupe de l'autre camp. Un espion de Colgan, si vous voulez mon avis. Essayez de rôder un

peu, et de vous renseigner sur ce qu'ils sont en train de mijoter. Ils ne vous suspecteront pas. Vous me suivez ? »

« Non, ce pauvre Joe est un type bien », dit Mr O'Connor.

« Son père était un homme décent et respectable », admit Mr Henchy. « Pauvre vieux Larry Hynes! Il en a eu, des bonnes fortunes, en son temps ! Mais j'ai bien peur que notre ami ne soit pas du même tonneau. Damned, je peux comprendre qu'on soit fauché, mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est qu'on vive aux crochets des autres. Il ne pourrait pas avoir au moins une once de dignité ? »

« Ah, pour sûr, il ne reçoit pas un très bon accueil de ma part quand il se pointe », dit le vieil homme. « Qu'il travaille dans son coin et qu'il ne vienne pas nous espionner par ici. »

« Je ne sais pas », dit Mr O'Connor, dubitatif, tandis qu'il reprenait son papier à cigarette et son tabac. « Je pense que Joe Hynes est un homme droit. Et un gars qui a une bonne plume, aussi. Vous vous rappelez ce truc qu'il avait écrit ? »

« Certains de ces montagnards et de ces gars de l'IRB sont un peu trop malins à mon goût, dit Mr Henchy. Vous voulez mon opinion personnelle, qui vaut ce qu'elle vaut ? Ces mauvais plaisants, je crois que la moitié d'entre eux sont payés par Le Château. »

« On ne peut pas savoir », dit le vieil homme.

« Oh, mais je le sais de source sûre », dit Mr Henchy. Ce sont des types du Château... Je ne dis pas Hynes... Non, bon dieu, je pense qu'il est un cran au dessus de ça.... Mais il y a un certain petit nobliau louchon - vous voyez de quel patriote je veux parler ? »

Mr O'Connor hocha la tête.

« Un descendant en ligne directe du Major Sirr, si vous préférez. Oh, le sang-même qui a irrigué le coeur d'un patriote ! Eh bien c'est un gars qui vendrait son pays pour 4 pence - et qui tomberait à genoux pour rendre grâce au Christ Tout-Puissant d'avoir un pays à vendre ! »

Quelqu'un frappa à la porte .

« Entrez », dit Mr Henchy.

Une personne qui ressemblait à un prêtre misérable ou à un acteur dans le besoin apparut sur le seuil. Ses habits noirs étaient boutonnés serré sur son petit corps et il était impossible de dire s'il s'agissait du col d'un clergyman ou d'un homme de loi, parce que le revers de sa redingote, dont les boutons, découverts, reflétaient la lumière des chandelles, était tourné du côté de son cou. Il portait un chapeau rond de feutre noir. Son visage, luisant de gouttes de pluie, avait l'apparence d'un gruyère humide, à l'exception des deux taches roses qui indiquaient les pommettes. Il ouvrit sa très grande bouche, soudain, pour exprimer sa déception, et en même temps, il ouvrit grand ses yeux bleus très brillants pour exprimer le plaisir et la surprise.

« Oh, Père Keon », dit Mr Henchy en sautant de sa chaise. « C'est vous ? Entrez donc ! »

« Oh non, non, non » dit Père Keon vivement, avec les lèvres pincées comme s'il s'adressait à un enfant.

« Vous ne voulez pas entrer et vous asseoir ? »

« Non, non, non », dit le Père Keon, en parlant d'une voix de velours discrète et indulgente. Je ne veux pas vous déranger. Je cherche simplement Mr Fanning.... »

« Il doit trainer au Black Eagle », dit Mr Henchy. « Mais venez et asseyez-vous une minute. »

« Non, non, je vous remercie. C'est juste pour une petite affaire », dit le Père Keon. « Merci, vraiment. »

Il se retira du seuil et Mr Henchy, s'emparant de l'une des chandelles, alla à la porte pour lui éclairer l'escalier.

« Oh, je vous en prie, ne prenez pas cette peine ! »

« Non, mais l'escalier est très noir. »

« Non, non, j'y vois clair... Merci, vraiment. »

« C'est bon, vous y êtes ? »

« Oui, oui, merci... Merci ! »

Mr Henchy revint avec sa chandelle qu'il posa sur la table. IL se rassit auprès du feu. Il y eut un silence pendant quelques minutes.

« Dites-moi, John », dit Mr O'Connor, allumant sa cigarette à l'aide d'un autre tract.

« Hum ? »

« Qu'est-il, exactement ? »

« Excellente question », dit Mr Henchy.

« Fanning et lui ont l'air très proches. Ils sont souvent au Kavanagh tous les deux. Est-ce que c'est vraiment un prêtre ? »

« Hummmoui, je crois... Je crois qu'il est ce que vous appelez une brebis galeuse. Nous n'en avons pas beaucoup, grâce à Dieu! mais nous en avons quelques unes... C'est un genre de pauvre hère... »

« Et de quoi vit-il ? » demanda Mr O'Connor.

« Ça, c'est un autre mystère ».

« Est-il rattaché à une chapelle, une église, une institution ou -> »

« Non », dit Mr Henchy, « Je crois qu'il voyage pour son propre compte... Dieu me pardonne », ajouta-t-il, « je croyais, quand il est entré, que c'étaient les bouteilles de bière qui arrivaient. »

« Vous pensez qu'on a encore une chance de les voir arriver ? » demanda Mr O'Connor.

« J'ai le gosier sec, moi aussi », dit le vieil homme.

« J'ai demandé trois fois à cette petite vermine s'il pouvait faire envoyer une douzaine de bières. Je voulais le lui redemander à l'instant, mais il était appuyé au comptoir en manches de chemise, en train de taper le carton avec Alderman Cowley. »

« Pourquoi ne le lui avez-vous pas rappelé ? » dit Mr O'Connor.

« Eh bien, je ne pouvais quand même pas le déranger pendant qu'il parlait à Alderman Cowley. J'ai attendu de croiser son regard, et j'ai dit : « A propos de la petite affaire dont je vous ai parlé... » Il a dit : « Oui, oui, Mr H, ça ira. » Ouais... c'est à peu près sûr que ce petit Poucet m'aura complètement oublié. »

« Il se trame quelque chose dans ce quartier », dit Mr O'Connor d'un air pensif. « Je les ai vus, tous les trois, qui mettaient du coeur à l'ouvrage hier au coin de Suffolk Street. »

« Je crois savoir quel est leur petit manège », dit Mr Henchy. « Quand on veut être maire, de nos jours, il faut être en affaire avec les gens de la municipalité. Ce sont eux qui vous font maire. Bon dieu ! Je songe sérieusement à m'incrôler dans la municipalité moi-même. Qu'est-ce que vous en dites ? Est-ce que j'ai le profil du job ? »

Mr O'Connor éclata de rire.

« Tant qu'il ne s'agit que de devoir de l'argent... »

« Vous m'imaginez, sortant de la Mairie », dit Mr Henchy, « dans toute ma vermine, avec Jack qui se tiendrait derrière moi en perruque poudrée, hein ? »

« Et n'oubliez pas de me prendre comme secrétaire personnel, John ».

« Oui. Il je ferai du père Keon mon chapelain particulier. Une vraie réunion de famille. »

« Ma foi, Mr Henchy, dit le vieil homme, vous auriez plus de style que certains d'entre eux. Je parlais l'autre jour au vieux Keegan, le portier. Je lui ai dit : « Et comment tu trouves ton nouveau maître, Pat ? Tu ne dois plus avoir beaucoup de distractions, maintenant. » Il a dit : « Des distractions ? Il vivrait de lécher les murs, tu veux dire. » Et, vous savez ce qu'il m'a dit encore ? Non, je jure devant Dieu que je ne le crois pas.

« - Quoi ? demandèrent Mr Henchy et Mr O'Connor.

« Il m'a dit : qu'est-ce que tu dis d'un Maire de Dublin qui fait chercher une livre de côtelettes pour son diner ? Vous parlez d'un grand train ! » « Héhé, j'ai dit. « Une livre de côtelettes, il a dit, livrée à la Mairie ». Je lui ai dit : « Grand dieu, on voit de ces gens, de nos jours! »

A ce moment, il y eut des coups frappés à la porte, et un garçon passa la tête à l'intérieur.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda le vieil homme. »

« Livraison du Black Eagle », dit le garçon en marchant dans la pièce, et il déposa à terre un panier qui faisait un bruit de bouteilles qui s'entrechoquent.

Le vieil homme aida le garçon à transférer les bouteilles du panier jusqu'à la table et les recompta. Une fois l'opération achevée, le garçon reprit le panier sur son bras et demanda :

« Vous avez des bouteilles ? »

« Quelles bouteilles ? dit le vieil homme. »

« Vous ne nous laisserez pas les boire d'abord ? » dit Mr Henchy.

« On m'a dit de demander les bouteilles ».

« Reviens demain », dit le vieil homme.

« Eh, petit », dit Mr Henchy, « est-ce que tu pourrais trouver O'Farrell et lui demander de nous prêter un tire-bouchon - ajoute que c'est pour Mr Henchy. Dis-lui qu'on ne le garde qu'une minute. Laisse ton panier ici. »

Le garçon sortit et Mr Henchy commença à se frotter les mains joyeusement, en disant :

« Allez, il n'est pas si mauvais bougre, après tout. Au moins, il tient parole.

« Il n'y a pas de verres », dit le vieux.

« Oh, ce n'est pas grave, Jack », dit Mr Henchy. « Il est arrivé à des hommes très bien de boire à la bouteille ! »

« En tout cas, c'est mieux que rien », dit Mr O'Connor.

« Ce n'est pas un mauvais bougre », dit Mr Henchy, « c'est juste que Fanning l'a sous sa coupe. Il a de bonnes intentions, vous savez, même s'il ne paye pas de mine. »

Le garçon revint avec le tire-bouchon. Le vieil homme ouvrit trois bouteilles et était en train de rendre le tire-bouchon quand Mr Henchy dit au garçon :

« Tu veux boire un coup, petit ? »

« Si ça ne vous dérange pas, monsieur », dit le garçon.

Le vieil homme ouvrit une autre bouteille à contrecœur, et la tendit au garçon.

« Quel âge as-tu ? » demanda-t-il.

« 17 ans », dit le garçon.

Comme le vieil homme ne répondait pas, le garçon prit la bouteille et dit : « Mes compliments, monsieur, à Mr Henchy », puis il but le contenu, reposa la bouteille sur la table et s'essuya la bouche avec sa manche. Puis il prit le tirebouchon et sortit par la porte en marmonnant quelque chose qui devait être un salut.

« C'est comme ça que ça commence », dit le vieux.

« Le début de la fin », dit Mr Henchy.

Le vieux distribua les trois bouteilles qu'il avait ouvertes et les hommes burent de concert. Après avoir bu, chacun plaça sa bouteille sur le manteau de la cheminée, à portée de main, et poussa un long soupir de satisfaction.

« Eh bien, je ne suis pas mécontent de mon travail, aujourd'hui », dit Mr Henchy, après une pause.

« Ah oui, John ? »

« Oui. J'ai obtenu un ou deux votes sûrs à Dawson Street, avec Crofton. Entre nous, Crofton, c'est sûrement un brave gars mais il ne vaut pas tripette quand il s'agit de faire campagne. Il ne saurait même pas adresser la parole à un chien. Il se tient planté là et regarde les gens, pendant que c'est moi qui fais tout le baratin. »

A cet instant, deux hommes entrèrent dans la salle. L'un d'entre eux était un homme très gros dont les vêtements de serge bleue semblaient menacer de tomber de sa silhouette voûtée. Il avait un gros visage qui ressemblait à une tête de veau, avec des yeux bleus et une moustache grisonnante. L'autre homme, qui était beaucoup plus jeune et fragile, avait un visage mince et rasé de près. Il portait un double col très haut, et un chapeau melon à larges bords.

« Hello, Crofton », dit Mr Henchy au gros homme. « Quand on parle du loup... »

« D'où viennent les bières ? demanda le jeune homme. Est-ce que le tonneau a débordé ? »

« Oh, bien sûr, ce que Lyons remarque en premier, c'est la boisson ! » dit Mr O'Connor en riant.

« C'est comme ça que vous faites campagne ? » dit Mr Lyons « pendant que Crofton et moi nous nous crevons dans le froid et la pluie à chercher des promesses de votes ? »

« Ah, sacrebleu », dit Mr Henchy, « J'arracherais plus de votes en 5 minutes que vous deux en une semaine. »

« Ouvrez deux bouteilles de bière, Jack », dit Mr O'Connor.

« Et comment je vais faire, moi, dit le vieux, maintenant que je n'ai plus de tire-bouchon ? »

« Attendez, attendez », dit Mr Henry, en se levant vivement. « Est-ce que vous connaissez cette petite astuce ? »

Il prit deux bouteilles sur la table et, les apportant près du feu, les plaça sur la plaque de l'âtre. Puis il se rassit en face du feu et prit une nouvelle gorgée de sa bouteille. Mr Lyons s'était assis sur le bord de la table, poussa son chapeau vers sa nuque et commença à balancer les jambes.

« Quelle est ma bouteille ? » demanda-t-il.

« Celle-ci, mon gars », dit Mr Henchy.

Mr Crofton s'assit sur un carton et regarda fixement l'autre bouteille sur la plaque. Il avait deux raisons pour demeurer silencieux. La première raison, suffisante en elle-même, était qu'il n'avait rien à dire; la seconde, était qu'il considérait ses compagnons comme au-dessous de lui. Il avait battu les rues pour les campagnes de Wilkins, le Conservateur, mais quand les Conservateurs avaient retiré leur homme, et, choisissant entre deux maux, avait donné leur soutien au candidat Nationaliste, Mr Crofton s'était retrouvé à travailler pour Mr Tierney.

En quelques minutes à peine, un « POK » qui sonnait comme une excuse, se fit entendre, tandis que le bouchon sautait de la bouteille de Mr Lyons. Mr Lyons sauta sur ses pieds, s'approcha du feu, prit sa bouteille et la ramena vers la table.

« J'étais justement en train de leur dire, Crofton », dit Mr Henchy, « que nous avons récupéré quelques votes solides, aujourd'hui. »

« Qui avez-vous eu ? » demanda Mr Lyons.

« Eh bien, Parkes pour commencer, et puis j'ai eu Atkinson, et Ward de Dawson Street. Un vieux très comme-il-faut, un vieil aristo typique, Conservateur de la première heure ! Il a dit : « Mais, ce n'est pas un Nationaliste, votre candidat ? » « C'est un homme respectable », j'ai répondu. « Il est en faveur de tout ce qui peut faire du bien au pays. Et c'est un gros contribuable », que j'ai dit. « Il a une vaste maison dans la Cité, et trois locaux d'affaires, et est-ce que ce n'est pas à son avantage de maintenir les impôts plutôt bas ? C'est un citoyen éminent et respecté », j'ai dit, « et un vrai philanthrope, et il n'appartient à aucun parti, blanc, noir ou rouge. » Voilà comment il faut leur parler.

« Et en ce qui concerne le discours pour le Roi ? » dit Mr Lyons, après avoir bu et fait claquer ses lèvres.

« Ecoutez-moi bien », dit Mr Henchy. « Ce dont nous avons besoin, dans ce pays, comme je l'ai dit au vieux Ward, c'est de capital. La venue du Roi ici signifiera un afflux d'argent pour ce pays. Les citoyens de Dublin en profiteront. Regardez toutes les usines sur les quais, par exemple ! Regardez tout l'argent qui dort dans ce pays, si seulement nous remettons en marche les vieilles industries, les moulins, les chantiers navals et les usines. C'est de capital que nous avons besoin. »

« Mais regardez, John », dit Mr O'Connor. « Pourquoi devrions-nous souhaiter la bienvenue au Roi d'Angleterre ? Est-ce que Parnell lui-même... »

« Parnell », dit Mr Henchy, « est mort. Et voilà comment je vois les choses. Voilà que ce type monte sur le trône, auquel sa vieille mère s'est accrochée jusqu'à ce qu'il ait les cheveux gris. C'est un homme du monde, et il a de bonnes intentions à notre égard. C'est un sacré bon vieux camarade, si vous voulez mon avis, doté d'un solide bon sens. Il se dit juste : « La vieille n'a jamais été voir ces sauvages d'Irlandais. Par le Christ, j'irai moi-même et voir à quoi ils ressemblent. » Et nous, nous l'insulterions quand il arrivera pour une visite amicale ? Hein ? Est-ce que je n'ai pas raison, Crofton ? »

Mr Crofton hocha la tête.

« Mais après tout », argumenta Mr Lyons, « la vie du Roi Edouard, vous savez, n'est pas très... »

« Au diable les vieilles rancoeurs », dit Mr Henchy. Moi, personnellement, je l'admire. C'est juste un type ordinaire, comme vous et moi. Il aime son verre de grog et il est un peu coureur, peut-être, mais il se débrouille bien en sports. Bonté divine, est-ce que nous, les Irlandais, ne sommes pas capables de fair play ? »

« Tout cela est très joli », dit Mr Lyons, « Mais regardez le cas de Parnell. »

« Au nom du Ciel » dit Mr Henchy, « en quoi les deux situations sont-elles comparables ? »

« Ce que je veux dire », dit Mr Lyons, « c'est que nous avons nos idéaux. Pourquoi diable est-ce qu'on accueillerait un homme comme lui ? Est-ce que vous ne pensez pas, après ce qu'il a fait, que Parnell était l'homme capable de nous guider ? Et alors, pourquoi devrions-nous accepter Edouard VII ? »

« C'est l'anniversaire de Parnell », dit Mr O'Connor, « évitons de nous échauffer les sangs. Nous le respectons tous, maintenant qu'il est mort et enterré - même les Conservateurs », ajouta-t-il, en se tournant vers Mr Crofton.

POK ! Le bouchon retardataire explosa de la bouteille de Mr Crofton. Mr Crofton se leva de son carton et alla près du feu. Comme il revenait à sa place avec son butin, il dit d'une voix profonde :

« De notre côté, on le respecte, parce qu'il était un gentleman. »

« Je ne vous le fais pas dire, Crofton ! dit Mr Henchy avec passion. « C'était le seul à pouvoir maintenir l'ordre dans ce panier de crabes. Couchés, les chiens ! Au panier, les mauviettes ! C'est comme ça qu'il les traitait. Mais venez, John ! Entrez donc ! » cria-t-il, en apercevant Mr Hynes sur le seuil.

Mr Hynes entra lentement.

« Ouvrez une autre bouteille de bière, Jack », dit Mr Henchy. « Ah, mais j'oubliais qu'il n'y a pas de tire-bouchon ! Allez, donnez m'en une et je la mettrai au feu. »

Le vieux tendit une autre bouteille et elle fut placée sur la plaque.

« Asseyez-vous, Joe » dit Mr O'Connor, « nous étions justement en train de parler du Chef. »

« Oui, oui », dit Mr Henchy.

Mr Hynes s'assit sur la table à côté de Mr Lyons, mais ne dit rien.

« En tout cas, s'il y en a un qui ne le renie pas », dit Mr Henchy, « c'est bien voue, Joe ! Non, par Dieu, vous le défendez comme un homme ! »

« Oh Joe », dit Mr O'Connor soudainement. « Récitez-nous ce texte que vous aviez écrit, vous vous souvenez ? L'avez-vous sur vous ? »

« Oh, oui, dit Mr Henchy. Récitez-le nous. L'avez-vous déjà entendu, Crofton ? Ecoutez-le donc, c'est magnifique. »

« Allez », dit Mr O'Connor. « A vous, Joe ! »

Mr Hynes ne parut pas se souvenir immédiatement à quel texte ils faisaient allusion, mais, après avoir réfléchi un instant, il dit :

« Oh, ça... Bien sûr, mais c'est vieux maintenant. »

« Un effort, mon vieux ! » dit Mr O'Connor.

« Chut, chut », dit Mr Henchy. « Allez-y, Joe, on vous écoute. »

Mr Hynes hésita encore un peu. Puis au milieu du silence général, il retira son chapeau, le posa sur la table et se leva. Il semblait repasser son texte dans sa tête. Après un assez long silence, il annonça :

« Mort de Parnell - 6 octobre 1891 »

Il s'éclaircit la gorge une fois ou deux, puis commença à réciter.

Il est mort. Mort, notre Roi non-couronné.

Ô Erin, pleure ton deuil et répands tes larmes désespérées,

Car il gît mort, celui que la bande des hypocrites modernes

A fait tomber.

Il gît, massacré par les chiens et les lâches,

Lui qui était monté de la boue jusqu'à la gloire

Et les espoirs d'Erin et ses rêves

Flambent dans le bûcher de son Roi.

Dans les palais, les cabanes et les berceaux,

Où qu'il soit, le coeur de l'Irlande saigne

Car il a disparu, celui qui aurait forgé son destin.

Il lui aurait donné la gloire,

Le drapeau vert splendidement déployé,

Ses hommes d'état, ses bardes et ses guerriers

Se seraient levés devant les nations du monde.

Il a rêvé (hélas, ce n'était qu'un rêve)

de Liberté : mais comme il s'efforçait

D'empoigner cette idole, la trahison

L'a séparé de ce qu'il aimait.

Honte à ceux dont les mains lâches et viles

Ont frappé leur seigneur, ou qui, par un baiser

De Judas, l'ont vendu à la foule déchaînée

Des prêtres flagorneurs - qui l'ont exécuté.

Qu'une honte éternelle consume

La mémoire de ceux qui ont essayé

De souiller et d'entacher le nom exalté

De celui qui les rejetait avec orgueil.

Il est tombé, comme tombent les puissants,

Noble et intrépide jusqu'à son dernier souffle,

Et la Mort l'a aujourd'hui uni à tous les héros passés d'Erin.

Qu'aucun bruit de lutte ne vienne troubler son sommeil !

Il repose en paix : aucune douleur humaine,

Aucune haute ambition ne l'aiguillonne plus

Vers les glorieux sommets.

Ils ont eu ce qu'ils voulaient, ils l'ont abattu.

Mais Erin, écoute, son esprit peut encore se lever

Comme le Phénix de ses cendres

Quand point l'aube du jour,

Le jour qui apportera le règne de la Liberté.

Et à ce jour, qu'Erin, en buvant sa coupe de Joie,

N'oublie pas sa douleur : le souvenir de Parnell.

Mr Hynes se rassit sur la table. Quand il eut fini de réciter, il y eut un silence puis un tonnerre d'applaudissements : même Mr Lyons applaudit. Ces applaudissements continuèrent, pendant longtemps. Quand ils cessèrent, tous les auditeurs burent une gorgée à leur bouteille en silence.

POK ! Le bouchon sauta de la bouteille de Mr Hynes, mais Mr Hynes demeura assis, rouge d'émotion et tête nue sur la table. Il ne parut pas entendre cette invitation.

« Mon bon Joe », dit Mr O'Connor, sortant son papier à cigarettes et sa tabatière pour dissimuler son émotion.

« Qu'est-ce que vous dites de ça, Crofton ? » cria Mr Henchy. « Est-ce que c'est beau ou pas ? »

Et Crofton répondit que c'était, en effet, un très beau texte.

13. Une mère

M. Holohan, secrétaire adjoint de la société « Irlande Eternelle », arpentait Dublin depuis près d'un mois, les mains et les poches pleines de bouts de papier sales, s'occupant de l'organisation d'une série de concerts. Il avait une jambe de bois, ce qui lui valait le surnom de « Holohan le boiteux » auprès de ses amis. Il marchait sans cesse, restait des heures entières au coin des rues à discuter et à prendre des notes ; mais en fin de compte, c'était Mrs Kearney qui s'occupait de tout.

Miss Devlin était devenue Mrs Kearney par dépit. Elle avait été élevée dans un couvent huppé, où elle avait appris le français et la musique. Naturellement pâle et d'une attitude inflexible, elle s'était fait peu d'amies à l'école. Arrivée à l'âge du mariage, on l'envoya dans de nombreuses maisons où sa façon de jouer du piano et ses manières distinguées étaient fort admirés. Elle trônait au milieu du cercle glacial de ses talents, attendant qu'un soupirant ose la braver et lui offre une vie brillante. Mais les jeunes hommes qu'elle rencontrait étaient ordinaires et elle ne les encourageait pas, tentant de consoler ses désirs romantiques en mangeant en cachette une quantité astronomique de loukoums.

Cependant, quand elle approcha de l'âge limite et que ses amies commencèrent à cancaner, elle les fit taire en épousant M. Kearney, un cordonnier d'Ormond Quay.

Il était bien plus âgé qu'elle. Ses conversations, sérieuses, se perdaient par intermittence dans sa grande barbe brune. Après la première année de mariage, Mrs Kearney comprit qu'un tel homme serait plus durable qu'un être romantique, mais elle ne mit jamais complètement de côté ses propres aspirations sentimentales. Sobre, économe et pieux, il allait à l'office tous les premiers vendredis, parfois avec elle, le plus souvent seul. Pour autant, elle ne faiblit jamais dans sa foi et lui fut une bonne épouse. Si lors d'une réception dans une maison inconnue, elle haussait légèrement un sourcil, il se levait pour prendre congé, et, quand sa toux le gênait, elle lui couvrait les pieds du plaid en duvet et lui préparait un punch au rhum corsé. De son côté, il était un père modèle. En versant une petite somme chaque semaine à une société, il garantissait à ses deux filles une dot de cent livres chacune lorsqu'elles atteindraient l'âge de vingt-quatre ans.

Il envoya sa fille aînée, Kathleen, dans un bon couvent, où elle apprit le français et la musique, puis régla ses frais à l'Académie. Chaque année au mois de juillet, Mrs Kearney trouvait l'occasion de dire à une amie :

« Mon brave mari nous emmène à Skerries pour quelques semaines. »

Si ce n'était pas Skerries, c'était Howth ou Greystones.

Lorsque le mouvement de renaissance culturelle irlandaise commença à prendre de l'ampleur, Mrs Kearney décida de tirer parti du nom de sa fille et fit venir un professeur d'irlandais à la maison.

Kathleen et sa sœur envoyèrent des cartes postales irlandaises à leurs amis, et ces amis renvoyèrent d'autres cartes postales irlandaises. Certains dimanches, lorsque Mr. Kearney allait à la pro-cathédrale avec sa famille, un petit groupe de personnes se rassemblait après la messe au coin de Cathedral Street.

C'étaient tous des amis des Kearney - des amis de musique ou des amis nationalistes ; et, lorsqu'ils avaient épuisé tous les petits commérages, ils se serraient tous la main, riant de l'entrelacement de leurs mains si nombreuses, et se disaient au revoir en irlandais. Bientôt, le nom de Miss Kathleen Kearney commença à être entendu souvent sur les lèvres des gens. On disait qu'elle était une fille très gentille, très douée pour la musique, et, de plus, qu'elle croyait au mouvement pour la langue irlandaise. Mrs Kearney en était ravie. Elle ne fut donc pas surprise lorsqu'un jour, Mr. Holohan vint la voir et lui proposa que sa fille soit l'accompagnatrice d'une série de quatre grands concerts que sa Société allait donner à l'« Antient Concert Rooms ».

Elle le fit entrer dans le salon, l'installa confortablement et apporta la carafe et la boîte à biscuits en argent. Elle se passionna pour tous les détails de l'entreprise, elle conseilla et dissuada; et finalement un contrat fut rédigé stipulant que Kathleen recevrait huit guinées pour ses services d'accompagnatrice aux quatre grands concerts.

Comme M. Holohan était novice dans des questions aussi délicates que la formulation des programmes et la disposition des artistes, Mrs Kearney l'aida. Elle avait du tact. Elle savait quels artistes devaient être mentionnés en majuscules et lesquels devaient apparaître en petits caractères. Elle savait que le premier ténor n'aimerait pas passer après le numéro comique de Mr. Meade. Pour divertir continuellement le public, elle glissait les éléments douteux entre les favoris de toujours. M. Holohan venait la voir tous les jours pour avoir son avis sur un point ou un autre. Elle était invariablement amicale et de bon conseil, comme une parente. Elle poussait la carafe vers lui en disant :

- Allez-y, servez-vous Mr Holohan!

Et tandis qu'il se servait elle disait :

- Allons, ne vous craignez pas, allez-y !

Tout se déroula sans accroc. Mrs Kearney acheta un charmant tissu en charmeuse rose pâle chez Brown Thomas pour l'ajouter au devant de la robe de Kathleen. Cela lui coûta une petite fortune, mais il y a des occasions où une petite dépense est justifiée. Elle prit une douzaine de billets à deux shillings pour le concert final et les envoya aux amis qui ne viendraient pas autrement. Elle n'oublia rien et, grâce à elle, tout ce qui devait être fait fut fait.

Les concerts devaient avoir lieu mercredi, jeudi, vendredi et samedi. Lorsque Mrs Kearney arriva avec sa fille aux Antient Concert Rooms mercredi soir, elle n'aima pas du tout l'apparence des choses. Quelques jeunes hommes, portant des badges bleu vif sur leurs vestes, se tenaient oisifs dans le vestibule ; aucun d'eux n'était en tenue de soirée. Elle passa avec sa fille et un coup d'œil rapide à travers la porte ouverte de la salle lui montra la cause de l'oisiveté des ouvriers. Au début, elle se demanda si elle ne s'était pas trompée d'heure. Non, il était huit heures moins vingt.

Dans la loge derrière la scène, elle fut présentée au secrétaire de la Société, M. Fitzpatrick. Elle sourit et lui serra la main. C'était un petit homme au visage blanc et vide. Elle remarqua qu'il portait son chapeau souple marron négligemment rabattu sur le côté et que son accent était plat. Il tenait un programme à la main et, alors qu'il lui parlait, il en mâchouillait un coin jusqu'à en faire une bouillie humide. Il semblait prendre les déceptions à la légère. M. Holohan entra dans la loge toutes les minutes avec des

rapports du guichet. Les artistes discutaient nerveusement entre eux, jetaient des coups d'œil de temps en temps au miroir et roulaient et déroulaient leurs partitions. Vers huit heures et demie, les quelques personnes présentes dans la salle commencèrent à manifester leur désir d'être diverties. M. Fitzpatrick entra, sourit vaguement à la pièce et dit :

« Eh bien voilà, mesdames et messieurs. Je suppose qu'il est temps d'ouvrir le bal. »

Mrs Kearney récompensa sa dernière syllabe très plate par un rapide regard de mépris, puis dit à sa fille d'un ton encourageant :

« Es-tu prête, ma chérie ? »

Lorsqu'elle en eut l'occasion, elle prit M. Holohan à part et lui demanda de lui expliquer ce que cela signifiait. M. Holohan n'en savait rien. Il dit que le comité avait fait une erreur en organisant quatre concerts : quatre, c'était trop.

- Et les artistes ! » s'exclama Mrs Kearney. « Bien sûr, ils font de leur mieux, mais vraiment, ils ne sont pas bons. »

M. Holohan admit que les artistes n'étaient pas bons, mais le comité, dit-il, avait décidé de laisser les trois premiers concerts se dérouler comme ils le pouvaient et de réserver tous les talents pour le samedi soir. Mrs Kearney ne dit rien, mais tandis que les numéros médiocres se succédaient sur l'estrade et que les rares personnes présentes dans la salle se faisaient de moins en moins nombreuses, elle commença à regretter d'avoir engagé des dépenses pour un tel concert. Il y avait quelque chose qui la dérangeait dans l'apparence des choses et le sourire vide de M. Fitzpatrick l'irritait fortement. Cependant, elle ne dit rien et attendit de voir comment cela se terminerait. Le concert s'acheva peu avant dix heures, et tout le monde rentra prestement chez soi.

Le concert du jeudi soir attira plus de monde, mais Mrs Kearney vit tout de suite que la salle était remplie de billets gratuits. Le public se comporta de manière indécente, comme si le concert était une répétition générale informelle. M. Fitzpatrick semblait s'amuser ; il était tout à fait inconscient de la colère avec laquelle Mrs Kearney observait sa conduite. Il se tenait au bord du rideau, sortant la tête de temps en temps et échangeant des rires avec deux amis dans le coin du balcon. Au cours de la soirée, Mrs Kearney apprit que le concert du vendredi allait être annulé et que le Comité allait remuer ciel et terre pour obtenir une salle comble samedi soir. En entendant cela, elle alla chercher M. Holohan.

Elle l'attrapa au vol alors qu'il sortait en boitant avec un verre de limonade pour une jeune femme et lui demanda si c'était vrai. Oui, c'était vrai.

« Mais, bien sûr, cela ne change rien au contrat », dit-elle. « Le contrat portait sur quatre concerts. »

M. Holohan semblait pressé ; il lui conseilla de parler à M. Fitzpatrick. Mrs Kearney commençait maintenant à s'alarmer. Elle appela M. Fitzpatrick loin de son rideau et lui rappela que sa fille avait signé pour quatre concerts et que, bien sûr, selon les termes du contrat, elle devait recevoir la somme initialement prévue, que la société donne les quatre

concerts ou non. M. Fitzpatrick, qui ne comprenait pas très vite le point crucial, semblait incapable de résoudre la difficulté et indiqua qu'il porterait l'affaire devant le Comité. La colère de Mrs Kearney commençait à lui monter aux joues et elle avait du mal à s'empêcher de demander :

- Et qui donc est ce comité, je vous prie ?

Mais elle garda le silence, sachant qu'une dame ne se comporterait pas ainsi.

Tôt le vendredi matin, de jeunes garçons furent envoyés dans les rues principales de Dublin avec des brassées de prospectus. Des réclames parurent dans tous les journaux du soir, rappelant au public mélomane le régal qui l'attendait le lendemain soir. Mrs Kearney fut un peu rassurée, mais elle jugea bon de faire part de ses soupçons à son mari. Il l'écouta attentivement et lui dit qu'il valait peut-être mieux qu'il l'accompagne samedi soir. Elle approuva. Elle respectait son mari de la même manière qu'elle respectait la Poste centrale, comme quelque chose de grand, de sûr et de fixe ; et bien qu'elle connût le nombre limité de ses talents, elle appréciait sa valeur abstraite en tant qu'homme. Elle était heureuse qu'il ait proposé de l'accompagner. Elle réfléchit à ses plans.

La nuit du grand concert arriva. Mrs Kearney, accompagnée de son mari et de sa fille, arriva aux Antient Concert Rooms trois quarts d'heure avant l'heure de début du concert. Malheureusement, c'était une soirée pluvieuse.

Mme Kearney confia les vêtements et la musique de sa fille à son mari et partit à la recherche de M. Holohan ou de M. Fitzpatrick dans tout le bâtiment. Elle ne put en trouver aucun. Elle demanda aux ouvriers si un membre du comité se trouvait dans la salle et, après bien des difficultés, un ouvrier amena une petite femme du nom de Miss Beirne à qui Mme Kearney expliqua qu'elle souhaitait voir l'un des secrétaires. Miss Beirne les attendait d'une minute à l'autre et demanda si elle pouvait faire quelque chose. Mrs Kearney examina attentivement le visage ridé de Miss Beirne qui était tordu en une expression de confiance et d'enthousiasme, et répondit :

« Non, merci ! »

La petite femme espérait qu'ils auraient une salle pleine. Elle regarda la pluie jusqu'à ce que la mélancolie de la rue mouillée efface toute la confiance et tout l'enthousiasme de ses traits tordus. Puis elle poussa un petit soupir et dit :

« Ah bah ! On a fait de notre mieux, le bon Dieu le sait. »

Mrs Kearney dut retourner au vestiaire.

Les artistes commençaient à arriver. La basse et le deuxième ténor étaient déjà là. La basse, M. Duggan, était un jeune homme mince avec une moustache noire clairsemée. Fils d'un portier d'immeuble de bureau en ville, il avait chanté, enfant, des notes graves et prolongées dans le hall qui résonnait. De ce modeste point de départ, il s'était élevé jusqu'à devenir un artiste de premier ordre. Il avait même chanté dans un grand opéra. Un soir, alors qu'un artiste lyrique était tombé malade, il avait repris le rôle du roi dans l'opéra Maritana au Queen's Theatre. Il interpréta sa musique avec beaucoup de sentiment et de

puissance vocale, et fut chaleureusement applaudi par le public du poulailler. Malheureusement, il gâcha la bonne impression en s'essuyant le nez d'un geste machinal une ou deux fois avec sa main gantée. C'était un homme modeste qui parlait peu.

Il prononçait "vous" si doucement que cela passait inaperçu, et il ne buvait jamais rien de plus fort que du lait pour préserver sa voix. M. Bell, le deuxième ténor, était un petit homme blond qui participait chaque année aux concours du Feis Ceoil. À sa quatrième tentative, il avait remporté une médaille de bronze. Il était extrêmement nerveux et jaloux des autres ténors, et il camouflait sa nervosité jalouse par une affabilité débordante. Son petit jeu consistait à faire savoir à tout le monde quel calvaire un concert était pour lui. C'est pourquoi, en voyant M. Duggan, il s'approcha de lui et lui demanda :

« Vous participez aussi ? »

« Oui », répondit M. Duggan.

M. Bell rit avec son compagnon d'infortune, tendit la main et dit :

« Serrez-moi la main ! »

Mrs Kearney dépassa ces deux jeunes hommes et se dirigea vers le bord du rideau pour observer la salle. Les places se remplissaient rapidement et un brouhaha agréable circulait dans l'auditorium. Elle revint et parla en privé à son mari. Leur conversation concernait visiblement Kathleen, car ils la regardèrent tous les deux souvent alors qu'elle discutait avec l'une de ses amies nationalistes, Miss Healy, la contralto. Une femme solitaire inconnue, au visage pâle, traversa la pièce. Les femmes suivirent, de leurs yeux attentifs, la robe bleue fanée tendue sur un corps maigre. Quelqu'un glissa qu'il s'agissait de Mrs Glynn, la soprano.

« Je me demande où ils l'ont dénichée, » lança Kathleen à Miss Healy. « Je suis certaine de n'avoir jamais entendu parler d'elle. »

Miss Healy ne put s'empêcher de sourire. M. Holohan entra en boitant dans la loge à ce moment-là et les deux jeunes femmes lui demandèrent qui était l'inconnue. M. Holohan leur répondit que c'était Mrs Glynn, de Londres. Mrs Glynn se posta dans un coin de la pièce, tenant fermement son rouleau de partitions devant elle et changeant de temps à autre la direction de son regard inquiet. L'ombre abritait sa robe décolorée mais retombait cruellement dans le creux derrière sa clavicule. Le bruit de la salle devenait plus perceptible. Le premier ténor et le baryton arrivèrent ensemble. Tous deux bien habillés, corpulents et satisfaits, ils amenèrent une bouffée d'opulence parmi la compagnie.

Mrs Kearney amena sa fille vers eux et leur parla amicalement. Elle voulait être en bons termes avec eux, mais tout en s'efforçant d'être polie, ses yeux suivaient M. Holohan tandis qu'il se déplaçait, boiteux et sournois. Dès qu'elle le put, elle s'excusa et le suivit.

« Mr Holohan, je voudrais vous parler un instant », dit-elle.

Ils descendirent dans un endroit discret du couloir. Mrs Kearney lui demanda quand sa fille serait payée. M. Holohan répondit que M. Fitzpatrick s'en occupait. Mrs Kearney rétorqua

qu'elle ignorait tout de M. Fitzpatrick. Sa fille avait signé un contrat pour huit guinées et elle devait être payée. M. Holohan se dégagea en disant que ce n'était pas son affaire.

« Pourquoi ce ne serait pas votre affaire ? » demanda Mrs Kearney. « N'est-ce pas vous qui lui avez apporté le contrat ? Quoi qu'il en soit, si ce n'est pas votre affaire, c'est la mienne et j'ai bien l'intention de m'en occuper. »

« Vous devriez plutôt parler à M. Fitzpatrick », dit M. Holohan d'un ton distant.

« Je ne connais pas du tout M. Fitzpatrick », répéta Mrs Kearney. « J'ai mon contrat, et j'ai bien l'intention de faire en sorte qu'il soit respecté. »

Quand elle revint au vestiaire, ses joues étaient légèrement rouges. L'ambiance y était animée. Deux hommes en tenue de ville s'étaient installés devant la cheminée et bavardaient familièrement avec Miss Healy et le baryton. C'était l'homme du Freeman's Journal et M. O'Madden Burke. L'homme du Freeman's Journal était venu prévenir qu'il ne pourrait pas rester pour le concert car il devait rendre compte de la conférence que donnait un prêtre américain à la Mansion House. Il expliqua qu'ils devaient lui laisser le compte-rendu au bureau du Freeman et qu'il s'assurerait de sa publication. C'était un homme aux cheveux gris, à la voix persuasive et aux manières soignées. Il tenait un cigare éteint à la main et l'arôme du cigare flottait autour de lui. Il n'avait pas prévu de s'attarder, car les concerts et les artistes l'ennuyaient passablement, mais il resta appuyé contre la cheminée. Miss Healy se tenait devant lui, bavardant et riant. Il était assez vieux pour soupçonner une des raisons de sa gentillesse, mais assez jeune d'esprit pour profiter du moment. La chaleur, le parfum et la beauté de son corps touchaient ses sens. Il était agréablement conscient que la poitrine qu'il voyait se soulever et s'abaisser doucement sous ses yeux se soulevait et s'abaissait à ce moment-là pour lui, que le rire, le parfum et les regards insistants étaient un tribut qu'on lui offrait. Lorsqu'il ne put plus rester, il prit congé d'elle avec regret.

« O'Madden Burke écrira la critique », expliqua-t-il à Mr. Holohan, « et je m'assurerai qu'elle soit publiée. »

« Merci beaucoup, Mr. Hendrick », dit Mr. Holohan, « je sais que vous vous en occuperez. Maintenant, ne prendriez-vous pas un petit quelque chose avant de partir ? »

« Je ne suis pas contre », dit Mr. Hendrick.

Les deux hommes empruntèrent des couloirs tortueux et montèrent un escalier sombre pour arriver dans une pièce isolée où un des ouvriers débouchait des bouteilles pour quelques messieurs. L'un d'eux était Mr. O'Madden Burke, qui avait trouvé cette pièce par instinct. C'était un homme d'un certain âge, affable, qui, au repos, mettait tout le poids de son corps imposant sur un grand parapluie en soie. Son nom, à la grandiloquence toute occidentale, était le « parapluie moral » sur lequel il faisait reposer l'épineux problème de ses finances. Il jouissait d'un grand respect.

Tandis que M. Holohan s'entretenait avec l'homme de Freeman, Mrs Kearney parla à son mari avec une telle animation qu'il dut lui demander de baisser la voix. La conversation des autres personnes dans la loge était devenue tendue. M. Bell, le premier élément, se tenait prêt avec sa musique, mais l'accompagnatrice ne faisait aucun signe. De toute évidence, quelque chose n'allait pas. M. Kearney regardait droit devant lui, se caressant la

barbe, tandis que Mrs Kearney parlait à l'oreille de Kathleen avec une emphase retenue. De la salle venaient des sons d'encouragement, des applaudissements et des piétinements. Le premier ténor, le baryton et Miss Healy se tenaient ensemble, attendant tranquillement, mais Mr Bell était sur les nerfs tant il craignait que le public ne pense qu'il était arrivé en retard.

Mr Holohan et Mr O'Madden Burke entrèrent dans la pièce. Immédiatement, Mister Holohan remarqua le silence pesant. Il s'approcha de Mrs Kearney et lui parla avec ardeur. Tandis qu'ils parlaient, le bruit dans la salle grandissait. Et Mr Holohan s'excitait jusqu'à devenir rouge. Il se répandait en paroles, mais Mrs Kearney répliquait sèchement par intervalles :

« Elle ne montera pas sur scène. Elle doit avoir ses huit guinées. »

Mr Holohan désignait désespérément la salle où le public applaudissait et trépignait. Il fit appel à Mr Kearney et à Kathleen. Mais Mr Kearney continua à se caresser la barbe et Kathleen baissa les yeux, examinant la pointe de son nouveau soulier : ce n'était pas sa faute. Mrs Kearney répéta :

« Elle ne montera pas sans son argent. »

Après un bref combat de langues, Mr Holohan sortit en boitant précipitamment. La pièce retomba dans le silence. Lorsque la tension du silence devint quelque peu pénible, Miss Healy demanda au baryton :

« Avez-vous vu Mrs Pat Campbell cette semaine ? »

Le baryton ne l'avait pas vue, mais on lui avait dit qu'elle allait très bien. La conversation n'alla pas plus loin. Le premier ténor baissa la tête et se mit à compter les maillons de la chaîne en or qui lui barrait la taille, tout en souriant et en fredonnant des notes au hasard pour observer l'effet sur son sinus frontal. De temps en temps, tout le monde jetait un coup d'œil en direction de Mrs Kearney.

Le bruit dans la salle s'était élevé jusqu'à la clameur lorsque M. Fitzpatrick fit irruption dans la pièce, suivi de M. Holohan, tout essoufflé. Les applaudissements et les piétinements dans la salle étaient entrecoupés de sifflements. M. Fitzpatrick tenait quelques billets de banque à la main. Il en compta quatre et les mit dans la main de Mrs Kearney, en lui disant qu'elle aurait l'autre moitié à l'entracte. Mrs Kearney rétorqua :

« Il manque quatre shillings. »

Mais Kathleen releva sa jupe et dit : « Allez, Mr Bell », en s'adressant au premier chanteur, qui tremblait comme une feuille. Le chanteur et son accompagnatrice sortirent ensemble. Le bruit dans la salle s'éteignit. Il y eut un silence de quelques secondes, puis on entendit le piano.

La première partie du concert fut un grand succès, à l'exception du numéro de Mrs Glynn. La pauvre femme chanta "Killarney" d'une voix faible et haletante, avec toutes les manières désuètes d'intonation et de prononciation qu'elle croyait élégantes. Elle semblait avoir été ressuscitée d'un vieux vestiaire de théâtre, et les spectateurs des places moins

chères se moquèrent de ses notes aiguës et plaintives. Le premier ténor et le contralto, en revanche, mirent le feu aux planches. Kathleen joua une sélection d'airs irlandais qui furent généreusement applaudis. La première partie se termina par la récitation d'un émouvant poème patriotique, donnée par une jeune femme qui organisait des spectacles d'amateurs. Elle fut applaudie selon son mérite; et, lorsque cela prit fin, les hommes sortirent pour l'entracte, satisfaits.

Pendant tout ce temps, la loge fut en effervescence. Dans un coin se trouvaient M. Holohan, M. Fitzpatrick, Miss Beirne, deux ouvreurs, le baryton, la basse et M. O'Madden Burke. Ce dernier déclara que c'était le récital le plus scandaleux dont il ait jamais été témoin. La carrière musicale de Miss Kathleen Kearney à Dublin serait terminée après ça, disait-il. On demanda au baryton ce qu'il pensait de la conduite de Mrs Kearney. Il n'aimait pas se prononcer. Il avait été payé et souhaitait être en paix avec les hommes. Cependant, il dit que Mrs Kearney aurait peut-être pu prendre les artistes en considération. Les ouvreurs et les secrétaires discutèrent avec véhémence de la marche à suivre pendant l'entracte.

« Je suis d'accord avec Miss Beirne », dit Mr O'Madden Burke. Ne lui donnez rien. »

A l'autre bout de la pièce se trouvaient Mrs Kearney et son mari, M. Bell, Miss Healy et la jeune femme qui avait dû réciter le poème patriotique. Mrs Kearney fulminait : le Comité l'avait traitée de façon scandaleuse. Elle n'avait épargné ni son temps ni son argent, et voilà comment on la remerciait.

Ils avaient cru avoir affaire à une simple jeune fille, et pouvoir, par conséquent, la fouler aux pieds. Mais elle allait leur prouver leur erreur. Ils n'auraient jamais osé la traiter ainsi si elle avait été un homme. Elle s'assurerait que sa fille obtienne ses droits : on ne la bernerait pas. S'ils ne la payaient pas jusqu'au dernier penny, elle ferait scandale à Dublin. Bien sûr, elle était désolée pour les artistes, mais que pouvait-elle faire d'autre ? Elle demanda son avis au second ténor qui, lui, estimait qu'elle n'avait pas été bien traitée. Puis, elle s'adressa à Mlle Healy. Celle-ci aurait voulu rejoindre l'autre groupe, mais elle hésitait car elle était une amie proche de Kathleen et les Kearney l'avaient souvent invitée chez eux.

Dès la fin de la première partie, M. Fitzpatrick et M. Holohan s'approchèrent de Mrs Kearney pour lui annoncer que les quatre autres guinées seraient payées après la réunion du comité, le mardi suivant. Ils ajoutèrent que si sa fille ne jouait pas pour la deuxième partie, le comité considérerait le contrat comme rompu et ne paierait rien.

« - Je n'ai vu aucun comité, » dit Mrs Kearney avec colère. « Ma fille a son contrat. Elle recevra quatre livres et huit shillings en main propre, sinon elle ne posera pas un pied sur cette estrade. »

« - Je suis surpris par votre attitude, Mrs Kearney, » répliqua M. Holohan. « Je n'aurais jamais pensé que vous nous traiteriez ainsi. »

« - Et comment m'avez-vous traitée, vous ? » demanda Mrs Kearney.

Son visage était inondé de colère et on aurait dit qu'elle allait se jeter sur quelqu'un à mains nues.

« - Je ne fais que réclamer mes droits, » lança-t-elle.

« - Vous pourriez avoir un minimum de fair-play, » dit M. Holohan.

« - Vraiment ? ... Et quand je demande quand ma fille sera payée, je ne peux même pas obtenir une réponse décente. »

Elle releva la tête et prit une voix de fausset :

« Vous devez parler au secrétaire. Ce n'est pas mon affaire. Je suis un grand actionnaire. La la li la lère »

« Je vous croyais une femme respectable, » dit M. Holohan en s'éloignant brusquement d'elle.

Après cela, la conduite de Mrs Kearney fut condamnée de toutes parts : tout le monde approuva les actions du Comité. Elle se tenait à la porte, hagarde de rage, se disputant avec son mari et sa fille, gesticulant devant eux. Elle attendit jusqu'au début de la deuxième partie dans l'espoir que les secrétaires la rappelleraient. Mais Miss Healy avait gentiment consenti à jouer un ou deux accompagnements. Mrs Kearney dut s'écarter pour laisser passer le baryton et son accompagnatrice sur l'estrade. Elle resta immobile un instant, telle une allégorie de la colère, et lorsque les premières notes de la chanson lui parvinrent aux oreilles, elle attrapa le manteau de sa fille et dit à son mari :

« Appelez un cab ! »

Son mari sortit immédiatement. Mrs Kearney enveloppa sa fille dans le manteau et le suivit. En franchissant la porte, elle s'arrêta et lança un regard noir à M. Holohan.

« Je n'en ai pas terminé avec vous, » dit-elle.

« Mais moi, j'en ai terminé » rétorqua M. Holohan.

Kathleen suivit docilement sa mère. M. Holohan se mit à arpenter la pièce pour se calmer, car il sentait sa peau brûler.

« Voilà une dame charmante! » s'exclama-t-il. « Oh, vraiment charmante ! »

« Vous avez fait ce qu'il fallait, Holohan », dit Mr O'Madden Burke, qui, en signe d'approbation, se tenait de tout son poids sur son parapluie.

14. Grâce

Deux messieurs qui se trouvaient aux toilettes à ce moment-là essayèrent de le relever, mais il était impossible de l'aider. Il gisait recroquevillé au pied de l'escalier qu'il avait dégringolé. Ils réussirent à le retourner. Son chapeau avait roulé quelques mètres plus loin et ses vêtements étaient maculés des eaux sales dans lesquelles il était resté allongé, la face contre terre. Ses yeux étaient fermés et il respirait avec un ronflement. Un mince filet de sang coulait du coin de sa bouche.

Ces deux messieurs et l'un des employés le portèrent en haut des escaliers et l'étendirent à nouveau sur le sol du bar. En deux minutes, il fut entouré d'un cercle d'hommes. Le gérant du bar demanda à tout le monde qui il était et qui était avec lui. Personne ne savait qui il était, mais l'un des employés dit qu'il lui avait servi un petit rhum.

« Était-il seul ? » demanda le gérant.

« Non, monsieur. Il y avait deux messieurs avec lui. »

« Et où sont-ils ? »

Personne ne savait ; une voix dit :

« Donnez-lui de l'air. Il s'est évanoui. »

Le cercle de badauds se dilata et se referma comme un élastique. Une sombre auréole de sang s'était formée près de la tête de l'homme sur la mosaïque du sol. Le gérant, alarmé par la pâleur grisâtre du visage de l'homme, envoya chercher un policier.

Son col fut dégrafé et sa cravate dénouée. Il ouvrit les yeux un instant, soupira et les referma. Un des messieurs qui l'avait porté à l'étage tenait un chapeau de soie cabossé à la main. Le gérant n'arrêtait pas de demander si personne ne savait qui était l'homme blessé ni où étaient allés ses amis. La porte du bar s'ouvrit et un immense agent de police entra. La foule qui l'avait suivi par la ruelle se rassembla devant la porte, luttant pour voir à travers les panneaux de verre.

Le gérant se mit aussitôt à raconter ce qu'il savait. L'agent, un jeune homme aux traits épais et immobiles, l'écouta. Il tournait la tête lentement de droite à gauche et du gérant à la personne allongée sur le sol, comme s'il craignait d'être victime d'une illusion.

Alors, il retira son gant, sortit un petit carnet de sa ceinture, lécha le bout de son crayon et se prépara à écrire. Il demanda d'un ton provincial soupçonneux :

« Qui est cet homme ? Quel est son nom et son adresse ? »

Un jeune homme en tenue de cycliste se fraya un chemin à travers le cercle de badauds. Il s'agenouilla rapidement à côté du blessé et demanda de l'eau. L'agent s'agenouilla également pour l'aider. Le jeune homme lava le sang de la bouche du blessé puis demanda du cognac. L'agent répéta l'ordre d'une voix autoritaire jusqu'à ce qu'un employé apporte le verre en courant. L'alcool fort fut renté de force dans la gorge de l'homme. En

quelques secondes, il ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il observa le cercle de visages puis, comprenant la situation, tenta de se lever.

"Ça va maintenant ?" demanda le jeune homme en tenue cycliste.

"Bah, c'est rien" marmonna le blessé en essayant de se lever.

On l'aida à se mettre debout. Le gérant parla d'hôpital et certains spectateurs donnèrent des conseils. Le chapeau de soie cabossé fut posé sur la tête de l'homme. L'agent demanda :

"Où habitez-vous ?"

L'homme, sans répondre, commença à tortiller les pointes de sa moustache. Il faisait fi de son accident. Ce n'était rien, disait-il, juste un petit accident. Il parlait avec une voix très pâteuse.

"Où habitez-vous ?" répéta l'agent.

L'homme répondit qu'on devait lui appeler un taxi. Pendant que la question était débattue, un grand Misteragile au teint clair, vêtu d'un long pardessus jaune, arriva du fond du bar. Voyant la scène, il s'exclama :

« Alors, Tom, mon vieux! Qu'est-ce qui se passe ? »

"Bah, c'est rien," marmonna l'homme.

Le nouveau venu examina la silhouette déplorable devant lui puis se tourna vers l'agent, en disant :

« Ne vous en faites pas, agent. Je vais le raccompagner chez lui. »

L'agent toucha son casque et répondit :

« Très bien, Mr Power ! »

« Allons-y, Tom, » dit Mr Power en prenant son ami par le bras. « Pas d'os cassés, non ? Vous pouvez marcher ? »

Le jeune homme en tenue cycliste prit l'homme par l'autre bras et la foule s'écarta.

« Comment vous êtes-vous retrouvé dans ce pétrin ? » demanda Mr Power.

« Le Misterest tombé dans les escaliers, » expliqua le jeune homme.

« J'vous suis 'ôlement obligé, msieur, » marmonna le blessé.

« Pas du tout ».

« Et nous avons un petit... »

« Pas maintenant. Pas maintenant. »

Les trois hommes quittèrent le bar et la foule s'écoula par les portes dans la ruelle. Le gérant emmena l'agent au niveau des escaliers pour inspecter le lieu de l'accident. Ils s'accordèrent sur le fait que le Mister avait dû rater une marche. Les clients retournèrent au comptoir et un employé se mit à nettoyer les traces de sang sur le sol.

En sortant sur Grafton Street, M. Power siffla un fiacre. Le blessé répéta du mieux qu'il put :

« J' vous dois une fière chan'elle, msieur. J'espère qu'on se r'verra. Mon nom est Kernan. »

Le choc et la douleur croissante l'avaient en partie dégrisé.

« N'en parlons plus, » répondit le jeune homme. »

Ils se serrèrent la main. Mr Kernan fut hissé dans la voiture et, pendant que Mr. Power donnait des instructions au cocher, il exprima sa gratitude au jeune homme et regretta qu'ils ne puissent pas boire un verre ensemble.

« Une autre fois, » répondit le jeune homme.

La voiture partit en direction de Westmoreland Street. En passant devant Ballast Office, l'horloge affichait neuf heures et demie. Un vent d'est vif les frappa, soufflant de l'embouchure de la rivière. Mr. Kernan était recroquevillé par le froid. Son ami lui demanda de raconter comment l'accident s'était produit.

« J'peux pas, j'peux pas, » répondit-il, « ma langue est blessée. »

« Montrez. »

L'autre homme se pencha par-dessus le toit de la voiture et examina la bouche de M. Kernan, mais il ne put rien voir. Il frotta une allumette et, la protégeant dans le creux de ses mains, regarda à nouveau dans la bouche que Mr. Kernan ouvrit docilement. Le mouvement de balancement de la voiture rapprochait et éloignait l'allumette de la bouche ouverte. Les dents et les gencives du bas étaient couvertes de sang coagulé et un petit morceau de langue semblait avoir été arraché. L'allumette s'éteignit.

« C'est pas beau à voir, » dit Mr. Power.

« Bah, c'est rien, » marmonna M. Kernan en fermant la bouche et en remontant le col de son manteau sale sur son cou.

Mr. Kernan était un voyageur de commerce de la vieille école qui croyait à la dignité de son métier. On ne l'avait jamais vu en ville sans un chapeau de soie de bonne facture et une paire de guêtres. Grâce à ces deux vêtements, disait-il, un homme pouvait toujours être présentable. Il perpétuait la tradition de son Napoléon à lui, le grand représentant de commerce Blackwhite, dont il évoquait parfois la mémoire par des anecdotes et du mime. Les méthodes commerciales modernes lui avaient permis d'avoir un petit bureau à Crowe Street, sur la devanture duquel était inscrit le nom de sa firme avec l'adresse - Londres, E.C. Sur le manteau de cheminée de ce petit bureau, un petit bataillon de boîtes en plomb était aligné et sur la table devant la fenêtre se trouvaient quatre ou cinq bols en porcelaine

généralement à moitié remplis d'un liquide noir. C'est dans ces bols que M. Kernan goûtait le thé. Il en prenait une gorgée, l'aspirait, en saturait son palais, puis la recrachait dans la grille. Ensuite, il s'arrêtait un instant pour juger.

Mr Power, beaucoup plus jeune, était employé au bureau de la police royale irlandaise au château de Dublin. Sa trajectoire sociale ascendante croisait celle de son ami sur le déclin, mais le déclin de Mr. Kernan était atténué par le fait que certains amis qui l'avaient connu au sommet de sa réussite le tenaient toujours pour un « personnage ». Power faisait partie de ces amis. Ses dettes inexplicables étaient un sujet de conversation constant dans son entourage ; c'était un jeune homme aimable.

La voiture s'arrêta devant une petite maison sur la route de Glasnevin et on aida Mr. Kernan à rentrer. Sa femme le mit au lit pendant que Mr. Power restait assis en bas dans la cuisine, demandant aux enfants où ils allaient à l'école et quel livre ils étaient en train de lire. Les enfants - deux filles et un garçon, conscients de l'impuissance de leur père et de l'absence de leur mère - commencèrent à chahuter avec lui. Il fut surpris par leurs manières et leur accent, et son front se plissa en un air pensif. Au bout d'un moment, Mrs Kernan entra dans la cuisine en s'exclamant :

"Quel spectacle ! Oh, il va se mettre son compte, un jour, par tous les saints. Il boit depuis vendredi."

Mr. Power prit soin de lui expliquer qu'il n'était pas responsable, qu'il était arrivé sur les lieux par le plus pur hasard. Mrs Kernan, se souvenant de l'intervention bénéfique de M. Power lors de leurs querelles de couple, ainsi que de ses nombreux petits prêts opportuns, lui répondit :

"Oh, vous n'avez pas besoin de me le dire, Mr. Power. Je sais que vous êtes un ami, pas comme certains autres qu'il fréquente. Ils sont contents tant qu'il a de l'argent en poche pour le tenir éloigné de sa femme et de sa famille. De beaux amis ! Avec qui était-il ce soir, j'aimerais bien le savoir ?"

M. Power secoua la tête sans rien dire.

"Je suis tellement désolée," poursuivit-elle, "de n'avoir rien à vous offrir à la maison. Mais si vous attendez une minute, j'enverrai chercher quelque chose chez Fogarty au coin de la rue."

Mr. Power se leva.

"On l'attendait pour qu'il rentre à la maison avec l'argent. On dirait qu'il ne se rappelle jamais qu'il en a un, de foyer. »

"Oh, allons, Mrs Kernan," dit Mr. Power, "on va le faire changer. Je parlerai à Martin, c'est l'homme qu'il faut. On viendra ici un de ces soirs pour en discuter."

Elle l'accompagna jusqu'à la porte. Le cocher piétinait le trottoir de haut en bas et balançait les bras pour se réchauffer.

"C'est très gentil à vous de l'avoir ramené à la maison," dit-elle.

"Pas du tout," répondit M. Power.

Il monta en voiture. En s'éloignant, il la salua en soulevant gaiement son chapeau.

"On fera de lui un homme nouveau," dit-il. "Bonne nuit, Mrs Kernan. "

Les yeux perplexes de Mme Kernan suivirent la voiture jusqu'à ce qu'elle disparaisse hors de sa vue. Puis, elle rentra dans la maison et vida les poches de son mari.

C'était une femme active et pragmatique, d'âge mûr. Peu de temps auparavant, elle avait célébré ses noces d'argent et avait ravivé son intimité avec son mari en valsant avec lui, accompagnée par Mr. Power au piano. À l'époque de ses fiançailles, Mr. Kernan lui était apparu comme une figure pas si peu galante : et encore aujourd'hui, elle se précipitait toujours vers la porte de la chapelle, chaque fois qu'un mariage était annoncé, et en voyant les jeunes mariés, elle se rappelait avec un vif plaisir comment elle était sortie de l'église Star of the Sea à Sandymount, appuyée au bras d'un homme jovial et bien portant, élégamment vêtu d'une redingote et d'un pantalon lavande, et portant un gracieusement un chapeau de soie de son autre bras.

Après trois semaines, elle avait trouvé la vie de femme pesante et, plus tard, alors qu'elle commençait à la trouver insupportable, elle était devenue mère. Le rôle de mère ne présentait pas pour elle de difficultés insurmontables et pendant vingt-cinq ans, elle avait géré la maisonnée avec perspicacité pour son mari. Ses deux fils aînés étaient désormais indépendants. L'un travaillait dans un magasin de tissus à Glasgow et l'autre était commis chez un marchand de thé à Belfast. C'étaient de bons fils, ils écrivaient régulièrement et envoyaient parfois de l'argent à la maison. Les autres enfants étaient encore à l'école.

Mr. Kernan envoya une lettre à son bureau le lendemain et resta au lit. Elle lui prépara du bouillon de boeuf et le gronda vertement. Elle acceptait son ivresse fréquente comme un élément du climat, le soignait consciencieusement chaque fois qu'il était malade et essayait toujours de lui faire manger un petit déjeuner.

Il y avait des maris pires. Il n'avait plus jamais été violent, depuis que les garçons avaient grandi, et elle savait qu'il marcherait jusqu'au bout de Thomas Street et reviendrait pour décrocher même une petite commande.

Deux soirs plus tard, ses amis vinrent le voir. Elle les fit monter dans sa chambre, dont l'air était imprégné d'une odeur corporelle, et leur donna des chaises près du feu. La langue de Mr. Kernan, dont les élancements occasionnels l'avaient rendu un peu irritable pendant la journée, devint plus polie. Il était assis dans le lit, calé par des oreillers, et le peu de couleur sur ses joues bouffies les faisait ressembler à des cendres chaudes. Il s'excusa auprès de ses invités du désordre de la pièce, mais en même temps, il les regarda avec un peu de fierté, la fierté d'un vétéran.

Il ignorait totalement être la victime d'un stratagème que ses amis, Mr. Cunningham, Mr. M'Coy et Mr. Power, avaient révélé à Mrs Kernan dans le salon. L'idée était venue de Mr. Power, mais son développement avait été confié à Mr. Cunningham. Mr. Kernan était issu

d'une famille protestante et, bien qu'il se soit converti au catholicisme au moment de son mariage, il n'avait pas mis les pieds à l'église depuis vingt ans. De plus, il adorait lancer des piques indirectes au catholicisme.

Mr. Cunningham était l'homme idéal pour une telle situation. C'était un collègue plus âgé de Mr. Power. Sa propre vie de famille n'était pas très heureuse. Les gens avaient beaucoup de sympathie pour lui car on savait qu'il avait épousé une femme qui lui faisait honte, qui était une alcoolique incurable. Il lui avait installé une maison à six reprises ; et à chaque fois, elle avait mis les meubles en gage.

Tout le monde avait du respect pour le pauvre Martin Cunningham. C'était un homme parfaitement sensé, influent et intelligent. Son esprit aiguisé par la connaissance de la nature humaine, son astuce naturelle affûtée par une longue association avec les affaires des tribunaux de police, avait été tempérés par de brèves immersions dans les eaux de la philosophie générale. Il était bien informé. Ses amis se pliaient à ses opinions et trouvaient que son visage ressemblait à celui de Shakespeare.

Lorsque le stratagème lui avait été révélé, Mrs Kernan avait dit :

"Je m'en remets entièrement à vous, Mr Cunningham."

Après un quart de siècle de vie conjugale, il lui restait très peu d'illusions. La religion était pour elle une habitude et elle soupçonnait qu'un homme de l'âge de son mari ne changerait pas beaucoup avant la mort. Elle était tentée de voir dans son accident quelque chose de curieusement approprié, et, même si elle se retenait de le dire à ces messieurs, de peur de leur paraître assoiffée de sang, elle trouvait que raccourcir la langue de Mr Kernan ne représentait pas une grande perte.

Cependant, Mr. Cunningham était un homme capable ; et la religion était la religion. Le stratagème pourrait faire du bien et, au moins, ne pouvait pas faire de mal. Ses croyances n'étaient pas extravagantes. Elle croyait fermement au Sacré-Coeur comme à la plus utile de toutes les dévotions catholiques, et approuvait les sacrements. Sa foi était limitée à sa cuisine mais, si on l'y poussait, elle pouvait aussi croire au banshee et au Saint-Esprit.

Les messieurs se mirent à parler de l'accident. Mr. Cunningham raconta qu'il avait déjà connu un cas similaire. Un homme de soixante-dix ans avait arraché un morceau de sa langue pendant une crise d'épilepsie et la langue s'était refermée au point que personne ne pouvait voir la trace de la morsure.

"Eh bien, je n'ai pas soixante-dix ans," dit le malade.

"Dieu nous en garde," dit Mr. Cunningham.

"Est-ce que ça ne vous fait pas mal maintenant ?" demanda Mr. M'Coy.

Mr. M'Coy avait jadis été un ténor assez réputé. Sa femme, ancienne soprano, enseignait toujours le piano à de jeunes enfants à bas prix. Sa vie n'avait pas été un chemin rectiligne et il avait dû, à certaines périodes, vivre d'expédients. Il avait été commis au Midland Railway, démarcheur pour la publicité du Irish Times et du Freeman's Journal, représentant itinérant à la commission pour une entreprise de charbon, enquêteur privé, commis au bureau du sous-shérif, et il était récemment devenu secrétaire du médecin

légiste de la ville. Son nouveau poste lui donnait un intérêt professionnel pour le cas de Mr. Kernan.

« Mal ? Pas vraiment, » répondit Mr. Kernan. "Mais c'est tellement écœurant. J'ai l'impression d'être sur le point de vomir. «

« C'est la boisson », dit Mr. Cunningham d'un ton assuré.

« Non », dit Mr. Kernan. « Je crois que j'ai attrapé un rhume dans la voiture. Il y a quelque chose qui me monte à la gorge, du flegme ou——”

« Du mucus », dit Mr. M'Coy.

« Ça n'arrête pas de venir comme du fond de ma gorge ; c'est dégoûtant. »

« Oui, oui », dit Mr. M'Coy, « c'est le thorax. »

Il regarda Mr. Cunningham et Mr. Power en même temps, avec un air de défi. Mr. Cunningham hocha la tête rapidement et Mr. Power dit :

« Ah, eh bien, tout est bien qui finit bien. »

« Je vous en suis très reconnaissant, mon vieux », dit le malade.

Mr. Power fit un geste de dénégation de la main.

« Ces deux autres types avec qui j'étais... »

« Avec qui étiez-vous ? » demanda Mr. Cunningham.

« Un type. Je ne me souviens pas de son nom. Bon sang, comment il s'appelle déjà ? Un petit gars aux cheveux blonds cendrés... »

« Et qui d'autre ? »

« Harford. »

« Hm », dit Mr. Cunningham.

Lorsque M. Cunningham fit cette remarque, on se tut. On savait que celui qui parlait disposait de sources d'information secrètes. Dans ce cas précis, le monosyllabe avait une intention morale. Mr. Harford faisait parfois partie d'un petit détachement qui quittait la ville peu après midi le dimanche, dans le but d'arriver le plus vite possible à un pub situé à la périphérie de la ville, où ses membres se qualifiaient dûment de voyageurs de bonne foi. Mais ses compagnons de route n'avaient jamais consenti à oublier ses origines. Il avait commencé sa vie en tant que financier obscur en prêtant de petites sommes d'argent à des ouvriers à des taux d'intérêt usuraires. Plus tard, il était devenu l'associé d'un petit Mister très gros, M. Goldberg, à la Liffey Loan Bank. Bien qu'il n'ait jamais embrassé plus que le code éthique juif, ses compagnons catholiques, chaque fois qu'ils avaient souffert en personne ou par procuration sous ses exigences, parlaient de lui avec amertume comme d'un Juif irlandais, analphabète, et voyaient la désapprobation divine de l'usure se

manifeste à travers la personne de son fils idiot. À d'autres moments, ils se rappelaient ses bons côtés.

« Je me demande où il est allé », dit Mr. Kernan.

Il souhaitait que les détails de l'incident restent flous. Il voulait que ses amis pensent qu'il y avait eu une erreur, que Mr. Harford et lui s'étaient manqués. Ses amis, qui connaissaient parfaitement les habitudes de boisson de Mr. Harford, restèrent silencieux. Mr. Power répéta :

« Tout est bien qui finit bien. »

Mr. Kernan changea vivement de sujet.

« C'était un brave jeune homme, ce médecin », dit-il. « Sans lui... »

« Oh, sans lui », déclara Mr. Power, « ça aurait pu être sept jours, sans possibilité d'amende. »

« Oui, oui », dit Mr. Kernan, essayant de se souvenir. « Je me souviens maintenant qu'il y avait un policier. Un jeune homme bien, apparemment. Qu'est-ce qui est arrivé, au fait ? »

« Il est arrivé que vous étiez complètement saoul, Tom », dit Mr. Cunningham gravement.

« Verdict exact », a dit Mr. Kernan, tout aussi gravement.

« Je suppose que vous avez arrangé les choses avec l'agent, Jack », dit Mr. M'Coy.

M. Power n'appréciait pas qu'on l'appelle par son prénom. Non qu'il fût collet monté, mais il ne pouvait oublier que Mr. M'Coy avait récemment lancé une croisade à la recherche de valises et de portemanteaux pour permettre à Mrs M'Coy d'honorer des engagements imaginaires à la campagne. Plus que le fait d'avoir été victime, il lui en voulait de jouer sa partie de manière si vile. Il répondit donc à la question comme si Mr. Kernan la lui avait posée.

Le récit indigna Mr. Kernan. Il était très conscient de sa qualité de citoyen, souhaitait vivre avec sa ville dans des conditions mutuellement honorables, et ressentait vivement toute offense de la part de ceux qu'il appelait des bouseux de la campagne.

« C'est pour ça qu'on paye des impôts ? » a-t-il demandé. « Pour nourrir et habiller ces benêts ignorants... car c'est bien tout ce qu'ils sont. »

M. Cunningham se mit à rire. Il n'était fonctionnaire du Château que pendant les heures de bureau.

« Comment pourraient-ils être autre chose, Tom ? » dit-il.

Il prit un fort accent provincial et dit d'un ton autoritaire :

« 65, attrape ton chou ! »

Tout le monde rit. Mr. M'Coy, qui voulait entrer dans la conversation par n'importe quelle porte, feignit de ne jamais avoir entendu l'histoire. Mr. Cunningham dit :

« Il paraît - selon les racontars,, vous savez - qu'ils emmènent au dépôt ces gros balourds de campagnards, de vrais crétins, vous voyez, pour les exercer. Le sergent les fait se mettre en rang contre le mur et tenir leurs assiettes en l'air.

Il mima son récit avec des gestes grotesques.

« Au dîner, vous voyez. Ensuite, il a un énorme bol de chou devant lui sur la table et une cuillère gigantesque comme une pelle. Il prend une poignée de chou sur la cuillère et la lance de l'autre côté de la pièce. Les pauvres diables doivent essayer de l'attraper dans leurs assiettes : 65, attrape ton chou ! »

Tout le monde recommença à rire, mais Mr. Kernan était toujours un peu indigné. Il parla d'écrire une lettre aux journaux.

« Ces abrutis qui viennent ici », dit-il, « pensent qu'ils peuvent jouer les petits chefs. Je n'ai pas besoin de te dire, Martin, quel genre d'hommes ils sont. »

Mr. Cunningham donna son approbation, hautement qualifiée.

« C'est comme tout, dans ce bas monde », dit-il « Il y en a des mauvais et des bons. »

« Oui, il y en a des bons, je l'admets », dit Mr. Kernan, satisfait. »

'Mieux vaut n'avoir rien à leur dire,' dit Mr M'Coy. 'C'est mon avis !'

Mrs Kernan entra dans la pièce et, posant un plateau sur la table, et dit :

'Servez-vous, messieurs.'

Mr Power se leva pour faire le service, et lui offrit sa chaise. Elle refusa, disant qu'elle était occupée au repassage en bas, et, après avoir échangé un signe de tête avec Mr Cunningham derrière le dos de Mr Power, elle s'apprêta à quitter la pièce. Son mari l'interpella :

'Et tu n'as rien pour moi, chérie ?'

'Oh, pour toi ! Le revers de ma main !' dit Mrs vertement Kernan.

Son mari lui lança :

'Rien pour ton pauvre petit mari !'

Il prit un visage et une voix si comiques que la distribution des bouteilles de stout se fit dans la gaieté générale.

Les messieurs vidèrent leurs verres, les reposèrent sur la table et firent une pause. Puis, Mr. Cunningham se tourna vers Mr.Power et dit d'un ton désinvolte :

« Jeudi soir, vous avez dit, Jack. »

« Jeudi, oui, » acquiesça Mr. Power.

« Parfait ! » s'exclama Mr. Cunningham.

« On peut se retrouver chez M'Auley, » proposa Mr. M'Coy. « Ce sera le plus pratique. »

« Mais il ne faut pas être en retard, » insista Mr. Power, « parce ce sera plein à craquer, c'est sûr. »

« On peut se retrouver à sept heures et demie, » dit Mr. M'Coy.

« Parfait ! » approuva Mr. Cunningham.

« Sept heures et demie chez M'Auley, alors ! »

Un court silence s'installa. Mr. Kernan attendit pour voir s'il serait mis dans la confidence de ses amis. Puis, il demanda : »

« « Qu'est-ce qui se prépare ? » »

« Oh, rien du tout, » répondit M. Cunningham. « C'est juste un petit quelque chose qu'on arrange pour jeudi. »

« L'opéra, peut-être ? » hasarda Mr. Kernan.

« Non, non, » dit Mr. Cunningham d'un ton évasif, « c'est juste une petite ... affaire spirituelle. »

« Ah, » fit Mr. Kernan.

Le silence retomba. Puis, Mr. Power dit sans détour :

« Pour vous dire la vérité, Tom, on part en retraite. »

« Oui, c'est ça, » confirma M. Cunningham, « Jack et moi, et Mc Coy ici présent, nous allons tous récurer un peu notre âme. » »

« Il prononça la métaphore avec une certaine énergie rustique et, encouragé par sa propre voix, poursuivit :

« Voyez-vous, autant admettre qu'on est tous une belle collection de vauriens, sans exception. Je dis bien, sans exception, » ajouta-t-il avec une charité bourrue en se tournant vers Mr. Power. « Avouez-le ! »

« J'avoue, » concéda Mr. Power.

« Et moi aussi, » renchérit Mr. M'Coy.

« Alors, on va à confesse tous ensemble, » déclara Mr. Cunningham.

Une pensée sembla le frapper. Il se tourna brusquement vers le malade et lança :

« Dites donc, Tom, une idée vient de me traverser l'esprit. Vous pourriez vous joindre à nous, ça ferait un joli quadrille.

« Bonne idée, » approuva Mr. Power. « Tous les quatre ensemble. »

Mr. Kernan resta silencieux. La proposition n'avait pas beaucoup de sens pour lui, mais comprenant que des agents spirituels étaient braqués sur lui, il crut devoir à sa dignité de se dérober fermement à ce qu'on voulait lui imposer. Il ne participa pas à la conversation pendant un long moment, mais il écouta, avec un air de calme hostilité, pendant que ses amis discutaient des Jésuites.

« Je n'ai pas si mauvaise opinion des Jésuites, » intervint-il finalement. « C'est un ordre instruit. Je crois qu'ils ont aussi de bonnes intentions. »

« C'est le plus grand ordre de l'Église, Tom, » s'exclama Mr. Cunningham avec enthousiasme. « Le Général des Jésuites est juste derrière le Pape. »

« Aucun doute là-dessus, » confirma Mr. M'Coy, « si vous voulez qu'une chose soit bien faite et sans faille, allez voir un Jésuite. Ce sont eux qui ont de l'influence. Je vais vous raconter une anecdote pour illustrer mon propos... »

« Les Jésuites sont une belle confrérie » déclara Mr. Power.

« C'est curieux, » dit Mr. Cunningham à propos de l'ordre des Jésuites. « Tous les autres ordres de l'Église ont dû être réformés à un moment ou à un autre, mais l'ordre des Jésuites n'a jamais été réformé une seule fois. Il n'est jamais tombé en décadence. »

« Vraiment ? » demanda Mr. M'Coy.

« C'est un fait, » affirma Mr. Cunningham. « C'est de l'histoire. »

« Regardez leur église aussi, » dit M. Power. « Regardez la congrégation qu'ils ont. »

« Les Jésuites s'adressent aux classes supérieures, » précisa Mr. M'Coy.

« Bien sûr, » acquiesça Mr. Power. »

« Oui », acquiesça Mr. Kernan. « C'est pour ça que j'ai de la sympathie pour eux. C'est à cause de certains de ces prêtres séculiers, ignorants, prétentieux... »

« Ce sont tous de braves gens, » l'interrompit M. Cunningham, « chacun à sa manière. Le clergé irlandais est honoré partout dans le monde. »

« Oui, bien sûr », approuva Mr. Power.

« Pas comme certains autres clergés sur le continent, » ajouta Mr. M'Coy, « qui ne sont pas dignes de la robe. »

« Peut-être avez-vous raison, » concéda Mr. Kernan, s'adoucissant.

« Bien sûr que j'ai raison, » affirma Mr. Cunningham. « Je n'ai pas vécu tout ce temps dans le monde, et je n'en ai pas observé tous les recoins, sans être capable de juger les gens. »

Les messieurs se resservirent, l'un entraînant l'autre. Mr. Kernan semblait soupeser quelque chose dans son esprit. Il était impressionné. Il avait une haute opinion de Mr. Cunningham en tant que juge de caractère et lecteur de visages. Il demanda des détails.

« Oh, c'est juste une retraite, vous voyez, » expliqua Mr. Cunningham. « Le père Purdon la dirige. C'est pour les hommes d'affaires, vous savez. »

« Il ne sera pas trop dur avec nous, Tom, » ajouta Mr. Power d'un ton persuasif.

« Le père Purdon ? Le père Purdon ? » répéta le malade.

« Oh, vous devez le connaître, Tom, » insista Mr. Cunningham avec force. « Un type formidable ! C'est un homme qui a les pieds sur terre comme nous. »

« Ah, ... oui. Je crois que je me souviens de lui. Le visage plutôt rouge ; grand. »

« C'est lui.

« Et dites-moi, Martin... Est-ce qu'il prêche bien ? »

« Je ne saurais dire... Ce n'est pas vraiment un sermon, vous savez. C'est juste une sorte de conversation amicale, vous voyez, où il aborde les choses avec bon sens. »

Mr. Kernan réfléchissait. Mr. M'Coy intervint :

« Le père Tom Burke, lui il en faisait de fameux ! »

« Ah, le père Tom Burke, » dit Mr. Cunningham, « c'était un orateur né. L'avez-vous déjà entendu, Tom ? »

« Si je l'ai entendu ! » s'exclama le malade, agacé. « Bien sûr ! Je l'ai entendu... »

« Et pourtant, on dit qu'il n'était pas un grand théologien, » dit Mr. Cunningham.

« Ah bon ? » fit Mr. M'Coy. »

« Oh, bien sûr, rien de mal, vous savez. Seulement parfois, à ce qu'on dit, il ne prêchait pas des choses très orthodoxes. »

« Ah ! ... C'était un homme formidable, » dit Mr'Coy.

« Je l'ai entendu une fois, » continua Mr. Kernan. « Je ne me souviens pas du sujet de son sermon. Crofton et moi étions à l'arrière de la...du parterre, vous savez... de la... »

« La nef, » suggéra M. Cunningham.

« Oui, à l'arrière près de la porte. Je ne me rappelle plus ce que... Ah oui, c'était sur le Pape, feu le Pape. Je m'en souviens bien. Parole d'honneur, c'était magnifique, le style

d'un orateur. Et sa voix ! Mon Dieu ! Quelle voix il avait ! Le Prisonnier du Vatican, qu'il disait. Je me souviens que Crofton me disait quand nous sommes sortis... »

« Mais c'est un Orangiste, Crofton, n'est-ce pas ? » demanda Mr. Power.

« 'Bien sûr que oui,' acquiesça Mr. Kernan, 'et un sacrément bon Orangiste d'ailleurs. Nous sommes allés chez Butler à Moore Street - parole d'honneur, j'étais vraiment ému, je vous dis la pure vérité - et je me souviens bien de ses paroles exactes. 'Kernan,' qu'il a dit 'nous prions à des autels différents,' qu'il a dit, 'mais notre foi est la même.' J'ai trouvé ça très bien dit. »

« Il y a du vrai là-dedans, » concéda Mr. Power. « Il y avait toujours des foules de protestants dans la chapelle où prêchait le père Tom. »

« Il n'y a pas une grande différence entre nous, » dit Mr. M'Coy.

« Nous croyons tous en... »

Il hésita un moment.

« ... au Rédempteur. Seulement, ils ne croient pas au Pape ni à la mère de Dieu. »

« Mais bien sûr, » dit Mr. Cunningham calmement et avec conviction, « la vraie religion, c'est la nôtre, la vieille foi originelle. »

« Aucun doute là-dessus, » confirma Mr. Kernan avec ardeur.

Mrs Kernan vint à la porte de la chambre et annonça :

« Un visiteur pour vous ! »

« Qui est-ce ? »

« Mr. Fogarty. »

« Ah, entrez ! Entrez ! »

Un visage ovale pâle se présenta à la lumière. La courbure de sa belle moustache tombante se répliquait dans les sourcils blonds, arqués au-dessus d'yeux agréablement surpris. Mr. Fogarty était un modeste épicier. Il avait fait faillite dans un pub, car sa situation financière l'avait contraint à s'approvisionner dans des distilleries et des brasseries de second ordre. »

Il avait ouvert un petit magasin sur Glasnevin Road où, il se flattait que ses manières lui vaudraient les faveurs des ménagères du quartier. Il se comportait avec une certaine grâce, faisait des compliments aux petits enfants et avait élocution claire. Il n'était pas dépourvu de culture.

Mr. Fogarty apporta un cadeau, une demi-pinte d'un whisky spécial. Il s'enquit poliment de Mr. Kernan, posa son cadeau sur la table et s'assit avec la compagnie, sur un pied d'égalité. Mr. Kernan apprécia d'autant plus le cadeau qu'il savait qu'il y avait un petit compte d'épicerie non réglé entre lui et Mr. Fogarty. Il dit :

« Je n'en attendais pas moins de vous, mon vieux. Ouvrez ça, Jack, voulez-vous ? »

Mr Power s'occupa d'erechef du service. Les verres furent rincés et cinq petites mesures de whisky furent versées. Sous cette influence nouvelle, la conversation se ranima. Mr Fogarty, assis sur une petite partie de la chaise, se montrait particulièrement intéressé.

« Le pape Léon XIII », déclara Mr Cunningham, « était l'une des lumières de son époque. Sa grande idée, vous savez, était l'union des Églises latine et grecque. C'était le but de sa vie. »

« J'ai souvent entendu dire qu'il était l'un des hommes les plus intellectuels d'Europe », déclara Mr Power, « enfin, en dehors du fait qu'il était pape. »

« Il l'était », déclara Mr Cunningham, « et il était même peut-être le plus intellectuel de tous. Sa devise, vous savez, en tant que pape, était Lux sur Lux - Lumière sur Lumière. »

« Non, non », dit Mr Fogarty avec empressement. « Je pense que vous vous trompez. C'était Lux in Tenebris, je crois - Lumière dans les Ténèbres. »

« Ah oui », dit Mr Mc COy. « Tenebrae. »

« Permettez », déclara Mr Cunningham avec assurance, « c'était Lux sur Lux. Et la devise de Pie IX, son prédécesseur, était Crux sur Crux - c'est-à-dire Croix sur Croix - pour montrer la différence entre leurs deux pontificats. »

Cette inférence fut acceptée. MisterCunningham continua.

« Le pape Léon, vous savez, était un grand érudit et un poète. »

« Et il avait un visage décidé », déclara Mr. Kernan.

« Oui », dit M. Cunningham. « Il écrivait de la poésie latine. »

« Ah oui ? » dit M. Fogarty.

Mr M'Coy savoura son whisky et secoua la tête avec une double intention, en disant :

« Vous ne vous êtes pas moqués de nous, je peux vous le dire. »

« On n'a pas appris ça, Tom », a dit Mr. Power, en suivant l'exemple de M. M'Coy, « quand on allait à l'école à un penny par semaine. »

« Il y avait plus d'un brave gars, à l'école à un penny par semaine, avec une motte de tourbe sous le bras », dit M.Kernan d'un ton sentencieux. « L'ancien système était le meilleur : une éducation simple et honnête. Pas de ces frivolités modernes... »

« Tout à fait exact », dit Mr. Power.

« Pas de superflu », dit Mr. Fogarty.

Après avoir prononcé son mot, il but, gravement.

« Je me souviens d'avoir lu », dit M. Cunningham, « qu'un des poèmes du pape Léon portait sur l'invention de la photographie - en latin, bien sûr. »

« Sur la photographie ! » s'exclama Mr. Kernan.

« Oui », dit Mr. Cunningham.

Lui aussi but une gorgée de son verre.

« Eh bien, vous savez », dit Mr. M'Coy, « la photographie n'est-elle pas merveilleuse quand on y pense ? »

"Oh, bien sûr", dit Mr. Power, "les grands esprits peuvent voir les choses."

"Comme le dit le poète : Les grands esprits sont très proches de la folie", dit Mr. Fogarty.

Mr. Kernan semblait troublé par quelque chose. Il s'efforça de se remémorer la théologie protestante sur certains points épineux et finit par s'adresser à Mr. Cunningham.

"Dites-moi, Martin", dit-il "N'est-ce pas que certains papes - bien sûr, pas notre homme actuel, ni son prédécesseur, mais certains des anciens papes - n'étaient pas exactement... vous savez... à la hauteur ?"

Il y eut un silence. M. Cunningham dit :

"Oh, bien sûr, c'est arrivé qu'on ne fasse pas le chopin... Mais il y a quand même quelque chose d'étonnant : pas un seul d'entre eux, même le plus grand ivrogne, même le pire des... ruffians, aucun d'entre eux n'a jamais prêché ex cathedra un mot de fausse doctrine. N'est-ce pas impressionnant ?"

"En effet", dit Mr. Kernan.

"Oui, car lorsque le Pape parle ex cathedra", expliqua Me. Fogarty, "il est infallible."

"Oui", dit Mr. Cunningham.

"Oh, je connais l'infaillibilité du Pape. Je me souviens que j'étais plus jeune alors.... Ou était-ce que——?"

Mr. Fogarty l'interrompt. Il prit la bouteille et servit une petite rasade supplémentaire aux autres. Mr. M'Coy, voyant qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde, argua qu'il n'avait pas terminé son premier verre. Les autres cédèrent à cet argument. La douce musique du whisky tombant dans les verres créa un agréable interlude.

"Qu'est-ce que vous disiez, Tom ?" demanda Mr. M'Coy.

"L'infaillibilité du Pape », dit Mr. Cunningham, « ça a été la plus grande scène de toute l'histoire de l'Église."

"Comment ça s'est passé, Martin ?" demanda Mr. Power.

Mr. Cunningham leva deux doigts épais.

"Au sein du Sacré Collège, vous savez, des cardinaux, des archevêques et des évêques, il y avait deux hommes qui s'y sont opposés alors que tous les autres étaient pour. L'ensemble du conclave, à l'exception de ces deux-là, était unanime. Non ! Ils ne voulaient pas en entendre parler !"

"Ha !" dit M. M'Coy.

"Et c'était un cardinal allemand du nom de Dolling... ou Dowling... ou..."

"Dowling n'est pas allemand, c'est sûr comme deux et deux font quatre," dit Mr. Power en riant.

« Eh bien, ce grand cardinal allemand, quel que soit son nom, l'était, lui ; et l'autre était John MacHale."

"Comment ?" s'écria M. Kernan. "Est-ce Jean de Tuam ?"

"Êtes-vous sûr de cela maintenant ?" demanda M. Fogarty d'un ton dubitatif. "Je pensais que c'était un Italien ou un Américain."

« C'était Jean de Tuam," répéta M. Cunningham, "c'était bien lui. »

Il but et les autres messieurs suivirent son exemple. Puis il reprit :

"Ils étaient là-dessus, tous les cardinaux, évêques et archevêques de tous les coins du monde, et ces deux-là se battaient comme des chiens et des diables jusqu'à ce que finalement le Pape lui-même se lève et déclare l'infailibilité comme un dogme de l'Église ex cathedra. À ce moment précis, John MacHale, qui avait argumenté et argumenté contre, se leva et cria de la voix d'un lion : 'Credo !'"

"Je crois !" déclara Mr. Fogarty.

"Credo !" dit Mr. Cunningham. "Cela montrait la foi qu'il avait. Il s'est soumis dès que le Pape a parlé."

"Et Dowling ?" demanda Mr. M'Coy.

"Le cardinal allemand n'a pas voulu se soumettre. Il a quitté l'église."

Les paroles de Mr. Cunningham avaient édifié la vaste image de l'église dans l'esprit de ses auditeurs. Sa voix rauque et profonde les avait émus en prononçant le mot de foi et de soumission. Lorsque Mrs Kernan entra dans la chambre en s'essuyant les mains, elle se retrouva face à une compagnie solennelle. Elle ne déranger pas le silence, mais s'accouda sur le rebord du lit, au pied de son mari.

"J'ai vu John MacHale une fois", dit Mr. Kernan, "et je ne l'oublierai jamais, aussi longtemps que je vivrai. »

Il se tourna vers sa femme pour qu'elle confirme ses dires.

"Je t'en ai souvent parlé, n'est-ce pas ?"

Mrs Kernan acquiesca.

"C'était au dévoilement de la statue de Sir John Gray. Edmund Dwyer Gray parlait, jacassant, et il y avait ce vieil homme, un vieux type à l'air grincheux, qui le regardait sous ses sourcils broussailleux."

Mr. Kernan fronça les sourcils et, baissant la tête comme un taureau en colère, lança un regard noir à sa femme.

"Mon Dieu !" S'exclama-t-il, en reprenant son expression naturelle, "je n'ai jamais vu un tel œil chez un homme. C'était comme pour dire : 'Je t'ai à l'œil, mon garçon.' Il avait un œil d'aigle."

"Aucun des Gray n'était bon à rien », dit Mr. Power.

Un nouveau silence s'installa. Mr. Power se tourna vers Mrs Kernan et lui dit avec une jovialité soudaine :

"Eh bien, Mrs Kernan, nous allons faire de votre mari ici un bon catholique romain, pieux et craignant Dieu."

Il fit un geste circulaire pour inclure toute la compagnie.

"Nous allons tous faire une retraite ensemble et confesser nos péchés - et Dieu sait que nous en avons cruellement besoin."

"Ça ne me dérange pas", déclara Mr. Kernan, avec un petit sourire nerveux.

Mrs Kernan pensa qu'il serait plus sage de cacher sa satisfaction. Elle dit donc :

"Je plains le pauvre prêtre qui devra écouter ton histoire."

L'expression de Mr. Kernan changea.

« S'il n'aime pas ça », dit-il brusquement, « il peut aller... faire l'autre chose. Je vais juste lui raconter ma petite histoire de malheur. Je ne suis pas si mauvais garçon... »

Mr. Cunningham intervint promptement.

« Nous renoncerons tous au diable », dit-il, « ensemble, sans oublier ses œuvres et ses pompes. »

« Arrière, Satan ! » dit Mr. Fogarty en riant et regardant les autres.

Mr. Power ne dit rien. Il se sentait complètement dépassé. Mais une expression de satisfaction traversa son visage.

« Tout ce que nous avons à faire », dit Mr. Cunningham, « c'est de nous lever avec des bougies allumées dans les mains et de renouveler nos vœux de baptême. »

« Oh, n'oubliez pas la bougie, Tom », dit M. M'Coy, « quoi que vous fassiez. »

"Quoi ?" dit Mr. Kernan. « Je dois avoir une bougie ?"

"Oh oui," dit Mr. Cunningham.

"Non, bon sang", dit M. Kernan d'un ton sentencieux, "je refuse catégoriquement. Je ferai le travail correctement. Je ferai la retraite et la confession, et... tout ce bazar. Mais... pas de bougies ! Non, bon sang, je refuse les bougies !"

Il secoua la tête avec une gravité burlesque.

"Écoutez ça !" dit sa femme.

"Je refuse les bougies", répéta Mr. Kernan, conscient d'avoir produit un effet sur son public et continuant à secouer la tête d'avant en arrière. "Je refuse cette mascarade."

Tout le monde rit de bon coeur.

« Voilà un beau catholique pour vous accompagner !" dit sa femme.

"Pas de bougies !" répéta Mr. Kernan avec obstination. "C'est hors de question ! »

Le transept de l'église jésuite de Gardiner Street était quasiment rempli. Pourtant, à chaque instant, des messieurs entraient par la porte latérale et, guidés par le frère convers, se dirigeaient sur la pointe des pieds le long des allées jusqu'à trouver une place assise. Ces messieurs étaient tous bien habillés et soignés. La lumière des lampes de l'église tombait sur une assemblée d'habits noirs et de cols blancs, çà et là relevés de tweed, sur des piliers de marbre vert sombre tachetés et sur de lugubres tableaux. Les hommes s'étaient installés sur les bancs, avaient remonté légèrement leur pantalon au-dessus des genoux et posé leurs chapeaux en lieu sûr. Ils étaient assis bien en retrait, contemplant d'un air solennel le petit point rouge lointain suspendu devant le maître-autel.

Dans l'un des bancs près de la chaire se trouvaient Mr. Cunningham et Mr. Kernan. Sur le banc derrière était assis Mr. M'Coy, seul, et encore derrière lui, sur le banc suivant, se trouvaient Mr. Power et Mr. Fogarty. Mr. M'Coy avait tenté sans succès de se trouver une place à côté des autres, et lorsque le groupe se fut installé en quinconce, il avait essayé en vain de faire des plaisanteries. Comme celles-ci n'avaient pas été bien accueillies, il avait cessé. Même lui était sensible à l'atmosphère solennelle et même lui commençait à répondre au stimulus de la religion. Mr. Cunningham chuchota à l'oreille de Mr. Kernan pour attirer son attention sur Mr. Harford, le prêteur sur gages, assis un peu plus loin, et sur Mr. Fanning, l'agent d'enregistrement si influent à la mairie, qui se trouvait juste sous la chaire, à côté d'un des conseillers de quartier nouvellement élus.

A droite se trouvait le vieux Michael Grimes, propriétaire de trois établissements de prêts sur gages, et le neveu de Dan Hogan, qui travaillait au bureau du greffier municipal. Un peu plus loin, devant, se tenaient Mr Hendirck, le reporter principal du Freeman's Journal, et le pauvre O'Carroll, un vieil ami de Mr Kernan, qui avait été jadis une figure commerciale de premier plan. Petit à petit, tandis qu'il reconnaissait ces visages familiers,

Mr Kernan commença à se sentir un peu chez lui. Son chapeau, qui avait été rafraîchi par sa femme, reposait sur ses genoux. Une fois ou deux il tira sur ses manchettes d'une main tout en tenant le bord de son chapeau légèrement, mais fermement, de l'autre.

Une silhouette imposante, dont la partie supérieure était drapée d'un surplis blanc, fut observée en train de grimper péniblement vers la chaire. Simultanément, la congrégation s'agita, sortit des mouchoirs et s'agenouilla dessus avec précaution. M. Kernan suivit l'exemple général. La silhouette du prêtre se tenait maintenant debout dans la chaire, les deux tiers de sa masse, couronnée d'un visage rouge massif, apparaissant au-dessus de la balustrade.

Le père Purdon s'agenouilla, se tourna vers le point rouge de lumière et, se couvrant le visage des mains, pria. Après un moment, il découvrit son visage et se leva.

La congrégation se leva également et se réinstalla sur ses bancs. M. Kernan remit son chapeau à sa place d'origine, sur son genou, et prêta une oreille attentive au prédicateur. Ce dernier retroussa chacune des larges manches de son surplis d'un geste ample et théâtral, puis balaya lentement du regard l'assemblée de visages. Enfin, il prit la parole :

« Car les enfants de ce monde sont plus avisés, vis-à-vis de leurs semblables, que les enfants de lumière. C'est pourquoi, faites-vous des amis révérents l'idole de l'argent, afin qu'ils puissent vous recevoir dans les tabernacles éternels, quand les richesses viendront à vous manquer. »

Le père Purdon déroula le texte avec une assurance vibrante. C'était, selon lui, l'un des passages les plus difficiles à interpréter correctement dans toutes les Écritures. Pour un observateur non averti, il pouvait apparaître comme contradictoire avec la morale élevée prêchée partout ailleurs par le Christ. Cependant, expliqua-t-il à ses auditeurs, ce texte lui paraissait spécialement adapté pour guider ceux dont le destin est de profiter pleinement de la vie, tout en souhaitant ne pas la vivre à la manière des profanes. C'était un texte pour les hommes d'affaires et les professionnels. Jésus-Christ, avec sa compréhension divine de chaque recoin de la nature humaine, comprenait que tous les hommes n'étaient pas appelés à la vie religieuse, et que la grande majorité était contrainte de vivre dans le monde et, dans une certaine mesure, pour le monde.

Et dans cette phrase, il voulait leur donner un conseil, en leur présentant comme modèles de vie religieuse ces adorateurs mêmes de Mammon qui étaient, de tous les hommes, les moins soucieux des questions religieuses.

Il dit à l'assemblée qu'il ne prêchait pas ce soir dans un but effrayant ou extravagant, mais en tant qu'homme du monde s'adressant à ses semblables. Il venait parler aux hommes d'affaires et il leur parlerait d'une manière pratique. S'il pouvait utiliser une métaphore, a-t-il dit, il était leur comptable spirituel ; et il souhaitait que chacun de ses auditeurs ouvre ses livres, les livres de sa vie spirituelle, et calcule le solde de sa conscience.

Jésus-Christ n'était pas un maître dur et intransigeant. Il comprenait nos petits défauts, la faiblesse de notre pauvre nature déchue, les tentations de cette vie. Nous avons peut-être eu, nous avons tous eu de temps à autre, nos tentations, nous avons peut-être eu, nous avons tous eu, nos faiblesses. Mais il ne demanderait à ses disciples qu'une seule chose. Et c'était d'être droits et sans détours avec Dieu. Si leurs bilans concordaient en tous points, il fallait dire :

« Eh bien, j'ai vérifié mes comptes. Tout est en ordre. »

Mais si, comme cela pourrait arriver, il y avait des discordances, il fallait admettre la vérité, être francs et dire comme un homme :

« Eh bien, j'ai examiné mes comptes. Je trouve des erreurs ici et là. Mais, avec la grâce de Dieu, je rectifierai ceci et cela. Je mettrai mes comptes en ordre. »

15. Les Morts

Lily, la fille du concierge, ne savait plus où donner de la tête. À peine avait-elle conduit un Monsieur dans le petit vestiaire situé derrière le bureau du rez-de-chaussée et l'avait-elle aidé à enlever son pardessus, que la sonnette asthmatique de la porte d'entrée retentissait à nouveau, la forçant à se précipiter dans le couloir vide pour accueillir un autre invité. Dieu merci, elle n'avait pas à s'occuper aussi des dames. Miss Kate et Miss Julia avaient pensé à cela et avaient transformé la salle de bain à l'étage en vestiaire pour dames. Miss Kate et Miss Julia s'y trouvaient, bavardant, riant et s'affairant, se suivant l'une l'autre en haut des escaliers, se penchant par-dessus la rampe et appelant Lily pour lui demander qui était arrivé.

C'était toujours un grand événement, que le bal annuel des demoiselles Morkan. Toutes les personnes qui les connaissaient y venaient : les membres de la famille, les vieux amis de la famille, les membres de la chorale de Julia, tous les élèves de Kate qui étaient assez grands, et même certains élèves de Mary Jane. Jamais ce bal n'avait été un échec. Depuis des années et des années, il se déroulait dans un style splendide, d'aussi loin que l'on se souvienne ; depuis que Kate et Julia, après la mort de leur frère Pat, avaient quitté la maison de Stoney Batter et avaient pris Mary Jane, leur seule nièce, pour vivre avec elles dans cette sombre et austère maison d'Usher's Island, dont elles louaient la partie supérieure au propriétaire, Mr. Fulham, le marchand de grain, qui occupait le rez-de-chaussée.

Cela faisait bien trente ans, si ce n'est pas plus. Mary Jane, qui était alors une petite fille en jupes courtes, était devenue le principal soutien de la maisonnée, car elle régnait sur l'orgue à l'Académie de musique de Haddington Road. Elle avait fait son chemin, et organisait un concert avec ses élèves chaque année dans la salle supérieure des "Ancient Concert Rooms". Beaucoup de ses élèves appartenaient aux meilleures familles de Kingstown et de Dalkey. Malgré leur âge, ses tantes apportaient aussi leur contribution. Julia, bien que devenue toute grise, restait la soprano principale dans *Adam et Eve*, et Kate, trop faible pour sortir beaucoup, donnait des cours de musique aux débutants sur le vieux piano droit de l'arrière-salle. Lily, la fille du concierge, s'occupait des tâches ménagères pour elles.

Même si leur vie était modeste, elles croyaient en la bonne chère ; le meilleur en toute chose : des aloyaux à l'os de première qualité, du thé à trois shillings et la meilleure bière brune en bouteille. Mais Lily se trompait rarement dans les commandes, ce qui faisait qu'elle s'entendait bien avec ses trois patronnes. Elles étaient tatillonnes, c'est tout. La seule chose qu'elles ne toléraient pas, c'était qu'on leur réponde.

Bien sûr, elles avaient de bonnes raisons d'être tatillonnes ce soir-là. Dix heures avaient sonné depuis longtemps, et il n'y avait aucun signe de Gabriel ni de sa femme. En plus, elles avaient une peur bleue que Freddy Malins ne débarque complètement saoul. Elles n'auraient voulu pour rien au monde qu'une des élèves de Mary Jane le voie dans cet état ; et quand il était comme ça, c'était parfois très difficile de le gérer. Freddy Malins arrivait toujours en retard, mais elles se demandaient bien ce qui pouvait retenir Gabriel : c'est ce qui les faisait venir toutes les deux minutes à la rampe d'escalier pour demander à Lily si Gabriel ou Freddy était arrivé.

"Oh, Mr Conroy," dit Lily à Gabriel en lui ouvrant la porte, "Miss Kate et Miss Julia pensaient que vous ne viendriez jamais. Bonsoir, Mrs Conroy."

« Evidemment, qu'elles le pensaient " répondit Gabriel, "mais elles oublient que ma femme, ici présente, ne met pas moins de trois mortelles heures pour s'habiller.»

Il se tenait sur le paillason, grattant la neige de ses galoches, tandis que Lily conduisait sa femme au pied de l'escalier et criait :

"Miss Kate, voici Mrs Conroy."

Kate et Julia descendirent immédiatement le sombre escalier, à petits pas. Toutes deux embrassèrent la femme de Gabriel, lui dirent qu'elle devait être morte de froid et demandèrent si Gabriel était avec elle.

« Me voici, droit dans mes bottes, Tante Kate ! Montez devant, je vous suis », cria Gabriel depuis le bas de l'escalier, resté dans l'ombre.

Il continua à se frotter les pieds vigoureusement pendant que les trois femmes montaient les escaliers en riant, en direction du vestiaire des dames. Une fine bordure de neige reposait comme une cape sur les épaules de son pardessus et sur les bouts de ses galoches ; et, tandis que les boutons de son manteau glissaient avec un grincement dans la boutonnière raidie par la neige, un air froid et parfumé venu de l'extérieur s'échappait des fentes et des plis.

« Est-ce qu'il neige encore, Mr Conroy ? » demanda Lily.

Elle l'avait précédé dans le vestiaire pour l'aider à enlever son pardessus. Gabriel sourit aux trois syllabes qu'elle avait prononcées pour dire son nom de famille, et la regarda. C'était une adolescente mince, au teint pâle et aux cheveux couleur de paille. La lampe à gaz du vestiaire la rendait encore plus pâle. Gabriel l'avait connue enfant, alors qu'elle s'asseyait sur la marche la plus basse en berçant une poupée de chiffon.

« Oui, Lily, » répondit-il, « et je crois que nous allons y avoir droit toute la nuit. »

Il leva les yeux vers le plafond du vestiaire qui tremblait sous les piétinements et les traînements de pieds au-dessus, écouta un instant le piano puis regarda la jeune fille qui pliait soigneusement son pardessus au bout d'une étagère.

« "Dis-moi, Lily," dit-il d'un ton amical, "tu vas toujours à l'école ?"

"Oh non" répondit-elle, "j'ai terminé l'école depuis plus d'un an déjà."

"Ah, alors," reprit Gabriel d'un ton enjoué, "je suppose qu'on ira bientôt à ton mariage avec ton galant, n'est-ce pas ?"

La jeune fille le regarda par-dessus son épaule et dit avec une grande amertume :

"Les hommes qu'on a aujourd'hui, c'est que du blabla et tirer tout ce qu'ils peuvent de vous."

Gabriel rougit, comme s'il sentait qu'il avait commis un impair, et sans la regarder, il retira ses galoches et se mit à lustrer activement ses chaussures en cuir verni à l'aide de son écharpe.

C'était un grand jeune homme un peu gras. La vive coloration de ses joues remontait jusqu'à son front où elle se dispersait en quelques taches informes d'un rouge pâle. Sur son visage glabre scintillaient toujours les verres polis et les montures dorées brillantes de ses lunettes, qui cachaient ses yeux délicats et toujours en mouvement. Ses cheveux noirs lustrés étaient séparés au milieu par une raie et peignés derrière les oreilles, où ils se courbaient légèrement sous le sillon laissé par son chapeau.

Après avoir fait briller ses chaussures, il se leva et resserra son gilet sur son corps rondouillard. Puis, il sortit rapidement une pièce de monnaie de sa poche.

« Oh, Lily, » dit-il en la lui glissant dans les mains, « c'est Noël, n'est-ce pas ? Juste... un petit quelque chose... »

Il se dirigea rapidement vers la porte.

« Oh non, Monsieur ! » s'écria la jeune fille en le suivant. « Vraiment, monsieur, je ne pourrais pas le prendre. »

« C'est pour Noël, pour Noël » dit Gabriel, trotinant presque vers les escaliers et lui faisant signe de la main pour la dissuader.

La jeune fille, voyant qu'il avait atteint les escaliers, lui cria après :

« Bon, merci, monsieur. »

Il attendit devant la porte du salon jusqu'à la fin de la valse, écoutant le frôlement des jupes contre la porte, et le glissement des pieds. Il était encore troublé par la réplique cinglante et soudaine de la jeune fille. Cela avait jeté un voile de tristesse sur lui, qu'il essaya de dissiper en arrangeant ses manchettes et le nœud de sa cravate. Il sortit ensuite un petit papier de la poche de son gilet et jeta un coup d'œil sur les notes qu'il avait rédigées pour son discours. Il hésitait sur les vers de Robert Browning, car il craignait qu'ils ne passent à mille pieds au-dessus des têtes de son auditoire. Une citation qu'ils pourraient reconnaître, de Shakespeare ou des « Melodies », serait plus appropriée. Le claquement indélicat des talons d'hommes et le battement de leurs semelles lui rappelaient que leur niveau de culture n'était pas le même que le sien. Il ne ferait que se ridiculiser en leur citant de la poésie qu'ils ne pourraient pas comprendre. Ils penseraient qu'il se donnerait des airs avec son éducation supérieure. Il échouerait avec eux tout comme il avait échoué avec la jeune fille dans le vestiaire. Il avait adopté un mauvais ton. Tout son discours était une erreur du début à la fin, un échec total.

Juste à ce moment, ses tantes et sa femme sortirent du vestiaire des dames. Ses tantes étaient deux petites vieilles dames habillées simplement. Tante Julia était d'un pouce ou deux plus grande que sa sœur. Ses cheveux, ramenés bas sur le haut des oreilles, étaient gris ; et tout aussi gris était son grand visage flasque, avec des ombres plus foncées. Bien qu'elle fût de forte corpulence et se tint droite, ses yeux lents et ses lèvres entrouvertes lui donnaient l'air d'une femme qui ne savait pas où elle était ni où elle allait. Tante Kate était

plus animée. Son visage, plus sain que celui de sa sœur, était plein de plis et de rides, comme une pomme rouge ratatinée, et ses cheveux, tressés à la même mode ancienne, n'avaient pas perdu leur couleur noisette.

Elles l'embrassèrent toutes les deux affectueusement. Gabriel était leur neveu préféré, le fils de leur défunte sœur aînée, Ellen, qui avait épousé T. J. Conroy des Quais et Docks.

« Gretta me dit que tu n'as pas l'intention de reprendre un fiacre pour rentrer à Monkstown ce soir, Gabriel, » lança tante Kate.

« Non, » répondit Gabriel en se tournant vers sa femme, « on en a eu assez l'année dernière, n'est-ce pas ? Te rappelles-tu, tante Kate, le rhume horrible qu'a attrapé Gretta à cause de ça ? Les fenêtres du fiacre qui claquaient tout le long du trajet, et le vent d'est qui soufflait après avoir dépassé Merrion. Vraiment plaisant. Gretta a attrapé un rhume affreux. »

Tante Kate fronça sévèrement les sourcils et approuva de la tête à chaque mot

« Tu as tout à fait raison, Gabriel, tout à fait raison, » dit-elle. « On ne saurait être trop prudent. »

« Mais Gretta, quant à elle, » reprit Gabriel, « rentrerait à pied jusqu'à la maison, dans la neige, si on la laissait faire. »

Mrs Conroy se mit à rire.

« Ne l'écoutez pas, Tante Kate, » dit-elle. « C'est un vrai tyran, cet homme. Entre Tom, à qui il impose des lunettes vertes pour la nuit, et qu'il oblige à faire des haltères, et Eva, qu'il force à avaler du porridge ! La pauvre petite ! Elle déteste ça ! Et oh, vous ne devinerez jamais ce qu'il me fait porter maintenant ! »

Elle éclata de rire et lança une oeilade à son mari, dont les yeux admiratifs et heureux parcouraient sa robe, son visage et ses cheveux. Les deux tantes rirent de bon cœur elles aussi, car la sollicitude excessive de Gabriel faisait l'objet de plaisanteries récurrentes entre elles.

« Des caoutchoucs ! » dit Mrs Conroy. « C'est la dernière lubie. Dès qu'il y a un peu d'humidité par terre, je dois enfile mes caoutchoucs. Ce soir encore, il voulait que je les mette, mais j'ai refusé. La prochaine fois, il va m'acheter une combinaison de plongée ! »

Gabriel rit nerveusement et tapota sa cravate d'un geste rassurant, tandis que tante Kate se plia presque en deux, tant elle appréciait la plaisanterie. Le sourire disparut rapidement du visage de tante Julia et ses yeux tristes se posèrent sur le visage de son neveu. Après une pause, elle demanda :

« Et qu'est-ce que c'est que des caoutchoucs, Gabriel ? »

« Des caoutchoucs, Julia ! » s'exclama sa sœur. « Mon Dieu, tu ne sais pas ce que sont des caoutchoucs ? On les porte par-dessus ses... ses bottes, n'est-ce pas Gretta ? »

« Oui, » dit Mrs Conroy. « Des choses en gomme de gutta-percha. Nous en avons tous les deux une paire maintenant. Gabriel dit que tout le monde en porte sur le continent. »

« Ah, sur le continent, » marmonna tante Julia en hochant lentement la tête.

Gabriel fronça les sourcils et dit, comme s'il était légèrement agacé :

« Ce n'est rien de bien extraordinaire, mais Gretta trouve ça très drôle parce qu'elle dit que ce mot lui rappelle les Christy Minstrels. »

« Mais dis-moi, Gabriel, » reprit tante Kate avec un tact plein de franchise. « Bien sûr, tu t'es occupé de la chambre. Gretta me disait.... »

« Oh, la chambre va très bien, » répondit Gabriel. « J'en ai pris une au Gresham. »

« C'est certainement, de loin, la meilleure chose à faire » approuva tante Kate, « Et les enfants, Gretta, tu n'es pas inquiète pour eux ? »

« Oh, pour une nuit, » dit Mrs Conroy. « En plus, Bessie s'occupera d'eux. »

« C'est sûr. », dit encore Tante Kate. « Quel réconfort d'avoir une fille comme elle, sur laquelle on peut compter ! Nous, nous avons cette Lily, je ne sais pas ce qui lui est arrivé dernièrement. Elle n'est plus du tout la même depuis un moment. »

Gabriel s'apprêtait à poser des questions à sa tante sur ce point, mais elle s'interrompit brusquement pour regarder sa sœur qui avait descendu l'escalier et tendait le cou par-dessus la rampe.

« Mais enfin, je vous le demande, dit-elle d'un ton presque agacé, où va Julia ? Julia ! Julia ! Où vas-tu ? »

Julia, qui était déjà à mi-chemin du premier étage, revint et annonça d'un air innocent :

« Voilà Freddy. »

Au même moment, le final flamboyant du pianiste et une vague d'applaudissements indiquèrent que la valse était terminée. La porte du salon fut ouverte de l'intérieur et des couples en sortirent. Tante Kate prit Gabriel à part à la hâte et lui glissa à l'oreille :

« Descends discrètement, Gabriel, comme un bon garçon, et va voir s'il va bien, et ne le laisse pas monter s'il est saoul. Je suis sûre qu'il l'est. J'en suis certaine. »

Gabriel se dirigea vers l'escalier et écouta par-dessus la rampe. Il pouvait entendre deux personnes parler dans l'arrière-salle. Puis il reconnut le rire de Freddy Malins. Il descendit bruyamment les escaliers.

« C'est un tel soulagement », dit tante Kate à Mme Conroy, « que Gabriel soit là. Je me sens toujours plus à l'aise quand il est présent.... Julia, Miss Daly et Miss Power prendront bien un rafraîchissement. Merci pour votre magnifique valse, Miss Daly. Vous nous avez offert un beau moment. »

Un homme grand au visage parcheminé, avec une moustache grise et raide et la peau hâlée, s'exclama, en sortant de la salle de bal avec sa partenaire : « Et aurions-nous droit à un rafraîchissement, nous aussi, Miss Morkan ? »

« Julia, » dit Tante Kate d'un ton expéditif, « voici Mister Browne et Miss Furlong. Emmène-les à l'intérieur, Julia, avec Miss Daly et Miss Power. »

« Je suis le chéri de ces dames, » dit Mister Browne en pinçant les lèvres jusqu'à ce que sa moustache se hérisse, et en souriant de toutes ses rides. « Vous savez, Miss Morkan, la raison pour laquelle elles m'apprécient tant, c'est...»

IL ne termina pas sa phrase, mais, voyant que Tante Kate était trop loin pour l'entendre, il emmena immédiatement les trois jeunes dames dans la pièce de derrière. Le milieu de cette pièce était occupé par deux tables carrées placées bout à bout, et sur ces dernières, Tante Julia et le gardien étaient en train d'ajuster et de lisser une grande nappe. Sur le buffet étaient disposés des assiettes et des plats, ainsi que des verres et des tas de couteaux, de fourchettes et de cuillers.

Le couvercle du piano droit, refermé, servait aussi de buffet pour les victuailles et les sucreries. Près d'un plus petit buffet dans un coin, se tenaient deux jeunes hommes, buvant de la bière amère.

M. Browne conduisit ses protégées là-bas et les invita toutes, en plaisantant, à un punch pour dames, chaud, fort et sucré. Comme elles disaient ne jamais rien prendre de fort, il leur ouvrit trois bouteilles de limonade. Puis il demanda à l'un des jeunes hommes de s'écarter et, s'emparant de la carafe, se servit une bonne mesure de whisky. Les jeunes hommes le regardèrent respectueusement pendant qu'il buvait une première gorgée.

« Dieu me pardonne », dit-il en souriant, « ce sont les ordres du docteur. »

Son visage ridé s'épanouit en un sourire plus large, et les trois jeunes femmes rirent en un écho musical à sa plaisanterie, balançant leurs corps d'avant en arrière, avec des soubresauts nerveux des épaules. La plus audacieuse dit :

« Oh, allons, M. Browne, je suis sûre que le docteur n'a jamais rien ordonné de tel. »

M. Browne prit une autre gorgée de son whisky et dit, en mimant de façon oblique :

« Eh bien, voyez-vous, je suis comme la fameuse Mrs Cassidy, dont on rapporte qu'elle aurait dit : « Allons, Mary Grimes, si je ne le prends pas, forcez-moi à le prendre, car j'en ai envie. » »

Son visage bouillant s'était penché un peu trop près d'elles, avec une familiarité excessive. Il avait adopté un accent dublinois très bas, ce qui fit que les jeunes femmes, d'un même réflexe, accueillirent son discours par un silence complet. Miss Furlong, une des élèves de Mary Jane, demanda à Miss Daly le nom de la jolie valse qu'elle venait de jouer. Voyant qu'on l'ignorait, Mr. Browne se tourna aussitôt vers les deux jeunes hommes qui, eux, se montrèrent plus réceptifs.

Une jeune femme au visage rouge comme une pivoine entra dans la pièce en applaudissant avec enthousiasme et en criant :

« Quadrilles ! Quadrilles ! »

Tante Kate était sur ses talons et criait :

« Deux messieurs et trois dames, Mary Jane ! »

« Oh, voici Mr. Bergin et Mr. Kerrigan, » dit Mary Jane. « Mr. Kerrigan, voulez-vous prendre Miss Power ? Miss Furlong, puis-je vous trouver un partenaire, M. Bergin. Oh, parfait, cela conviendra parfaitement. »

« Trois dames, Mary Jane, » insista tante Kate.

Les deux jeunes gens demandèrent aux dames la permission de leur offrir cette danse, et Mary Jane se tourna vers Miss Daly.

« Oh, Miss Daly, c'est vraiment très gentil de votre part, après avoir joué pour les deux dernières danses, mais on manque vraiment de cavalières ce soir. »

« Cela ne me dérange pas du tout, Miss Morkan. »

« Mais j'ai un excellent partenaire pour vous, Mr. Bartell D'Arcy, le ténor. Je le ferai chanter plus tard. Tout Dublin le couvre d'éloges. »

« Une voix magnifique, une voix magnifique ! » s'exclama tante Kate.

Comme le piano avait déjà entamé deux fois le prélude de la première figure, Mary Jane emmena vivement ses recrues hors de la pièce. A peine étaient-elles parties que tante Julia entra lentement dans la pièce, jetant un coup d'œil en arrière comme si elle cherchait quelque chose.

« Qu'y a-t-il, Julia ? » demanda tante Kate avec anxiété. « Qui est-ce ? »

Julia, qui tenait une pile de serviettes de table, se tourna vers sa sœur et répondit simplement, comme si la question l'avait surprise :

« Ce n'est que Freddy, Kate, et Gabriel est avec lui. »

En fait, juste derrière elle, on pouvait voir Gabriel qui pilotait Freddy Malins à travers le palier. Ce dernier, un jeune homme d'une quarantaine d'années environ, avait la taille et la corpulence de Gabriel, avec des épaules très rondes. Son visage était charnu et pâle, coloré uniquement au niveau des lobes épais et pendants de ses oreilles et des larges ailes de son nez. Il avait des traits grossiers, un nez écrasé, un front bombé et fuyant, des lèvres gonflées et proéminentes. Ses yeux aux paupières lourdes et le désordre de ses cheveux clairsemés lui donnaient un air endormi. Il riait de bon cœur, dans un ton aigu, à une histoire qu'il avait racontée à Gabriel dans l'escalier, tout en se frottant l'œil gauche de son poing gauche.

« Bonsoir, Freddy », dit tante Julia.

Freddy Malins salua les demoiselles Morkan d'un air qui parut désinvolte, en raison du tremblement habituel de sa voix. Puis, voyant que Mr. Browne lui souriait du buffet, il

traversa la pièce sur des jambes plutôt chancelantes et se mit à lui répéter à voix basse l'histoire qu'il venait de raconter à Gabriel.

« Il n'est pas si mal, n'est-ce pas ? » demanda tante Kate à Gabriel.

Les sourcils de Gabriel se froncèrent, mais il les releva rapidement et répondit :

« Oh, non, c'est à peine perceptible. »

« N'est-ce pas qu'il est terrible ? » dit-elle. « Et sa pauvre mère lui a fait jurer de ne pas boire d'alcool la veille du Nouvel An. Mais venez, Gabriel, allons au salon. »

Avant de quitter la pièce avec Gabriel, elle fit signe à M. Browne en fronçant les sourcils et en agitant son index d'avant en arrière en guise d'avertissement. M. Browne acquiesça de la tête et, une fois partie, dit à Freddy Malins :

« Bon, alors, Teddy, je vais vous remplir un bon verre de limonade pour vous remonter le moral. »

Freddy Malins, qui approchait du point culminant de son histoire, balaya l'offre d'un geste impatient, mais Mr. Browne, après avoir attiré l'attention de Freddy Malins sur un désordre dans sa tenue vestimentaire, lui servit et lui tendit un verre plein de limonade. La main gauche de Freddy Malins accepta le verre machinalement, sa main droite étant occupée à ajuster mécaniquement ses vêtements. Le visage de Mr. Browne se plissait à nouveau de joie, il se versa un verre de whisky pendant que Freddy Malins explosait, avant d'avoir atteint le point culminant de son histoire, dans un rire aigu et bronchitique. Il posa son verre intact et débordant, et se mit à nouveau à se frotter l'oeil gauche de son poing gauche, répétant les mots de sa dernière phrase autant que sa crise de rire le lui permettait.

Gabriel ne parvenait pas à se concentrer sur Mary-Jane qui jouait son morceau d'Académie, plein de gammes et de passages difficiles, dans le salon silencieux. Il aimait la musique, mais la pièce qu'elle jouait n'avait pas de mélodie à ses oreilles et il doutait qu'elle en eût une pour les autres auditeurs, bien qu'ils eussent supplié Mary-Jane de jouer quelque chose. Quatre jeunes hommes, que le son du piano avait attirés à la porte, depuis le buffet, étaient repartis discrètement, deux par deux, après quelques minutes. Les seules personnes qui semblaient « suivre la musique » étaient Mary-Jane elle-même, ses mains qui tantôt couraient sur le clavier, et tantôt s'en élevaient pendant les pauses, comme celles d'une prêtresse en train de lancer une malédiction temporaire, et Tante Kate debout à son côté pour tourner la page.

Les yeux de Gabriel, irrités par le sol que la cire d'abeille faisait scintiller sous le lourd chandelier, se dirigèrent vers le mur au-dessus du piano. Une image de la scène du balcon dans Roméo et Juliette y était accrochée, et à côté se trouvait un canevas représentant les deux princes assassinés dans la Tour, que Tante Julia avait brodé en laines rouge, bleu et marron lorsqu'elle était jeune fille. Il était probable que, dans l'école qu'elles avaient fréquentée, fillettes, les travaux de ce genre eussent pris un an entier de leçons. Sa mère lui avait confectionné, pour l'un de ses anniversaires, un gilet de tabinet violet, orné de petites têtes de renard, doublé de satin brun et muni de boutons ronds couleur mûre. C'était étrange que sa mère n'ait eu aucun talent musical, alors que Tante

Kate la surnommait autrefois « le cerveau » de la famille Morkan. Toutes deux, elle et Julia, avaient toujours semblé assez fières de leur sœur, si sérieuse et si maternelle. Sa photographie trônait devant le miroir de la cheminée. Sur cette photo, elle tenait un livre ouvert sur ses genoux et montrait quelque chose à Constantine qui, vêtu d'un costume de marin, était étendu à ses pieds. C'était elle qui avait choisi le nom de ses fils, car elle avait un grand sens de la dignité de la vie familiale. Grâce à elle, Constantine était maintenant premier vicaire à Balbrigan et, grâce à elle aussi, Gabriel lui-même avait obtenu son diplôme à l'Université royale. Une ombre passa sur son visage lorsqu'il se souvint de son opposition farouche à son mariage. Certaines de ses phrases blessantes restaient gravées dans sa mémoire ; elle avait un jour dit de Greta qu'elle avait un « charme rustique », ce qui n'était absolument pas vrai. C'était d'ailleurs Greta qui l'avait soignée pendant toute la longue maladie qui allait l'emporter, dans leur maison de Monkstown.

Il comprit que Mary-Jane devait être proche de la fin de son morceau car elle jouait à nouveau la mélodie d'ouverture, qu'elle enrichissait de gammes après chaque mesure. Pendant qu'il attendait la fin, le ressentiment s'éteignit dans son cœur. Le morceau se termina par un trille d'octaves dans le registre aigu et un dernier accord profond dans les graves. Mary-Jane reçut une ovation, et, rougissante, elle enroula nerveusement sa partition puis s'échappa de la pièce. Les applaudissements les plus vigoureux provenaient des quatre jeunes hommes placés sur le pas de la porte qui étaient partis à la salle de rafraîchissement au début du morceau, mais qui étaient revenus quand le piano s'était arrêté.

On forma les couples pour les quadrilles. Gabriel se retrouva avec Miss Ivors. C'était une jeune femme communicative, aux manières franches, avec un visage plein de taches de rousseur et de grands yeux bruns. Elle ne portait pas de corsage décolleté et la grosse broche fixée sur le devant de son col arborait un symbole et une devise irlandais.

Alors qu'ils avaient pris place, elle dit brusquement :

« J'ai un aveu à vous arracher. »

« À moi ? » demanda Gabriel.

Elle hocha la tête gravement.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Gabriel, souriant de l'air solennel qu'elle avait pris.

« Qui est G.C. ? » répondit Miss Ivors en le fixant des yeux.

Gabriel rougit et s'apprêtait à froncer les sourcils, comme s'il ne comprenait pas, quand elle lança sans détour :

« Oh, ne faites pas l'innocent ! J'ai découvert que vous écriviez pour le Daily Express. Eh bien, n'en avez-vous pas honte ? »

« Pourquoi devrais-je en avoir honte ? » demanda Gabriel en clignant des yeux et en essayant de sourire.

« Eh bien, j'ai honte pour vous », dit Miss Ivors franchement. « Dire que vous écrivez pour un journal pareil. Je ne vous croyais pas un suppôt des Britanniques. »

Un air de perplexité se dessina sur le visage de Gabriel. Il était vrai qu'il écrivait une chronique littéraire tous les mercredis pour le Daily Express, et qu'on le payait quinze shillings pour cela. Mais cela ne faisait assurément pas de lui un partisan des Britanniques. C'étaient les livres qu'il recevait pour la critique, qu'il appréciait, bien plus que son misérable salaire. Il adorait sentir la couverture et tourner les pages des livres fraîchement imprimés. Presque tous les jours, après ses cours à l'université, il avait l'habitude d'errer le long des quais chez les libraires d'occasion, chez Hickey sur Bachelor's Walk, chez Webb ou Massey sur Aston's Quay, ou chez O'Clohissey dans la ruelle. Il ne savait pas comment répondre à son accusation. Il voulait dire que la littérature était au-dessus de la politique. Mais ils étaient amis de longue date et leurs carrières avaient été parallèles, d'abord à l'université puis en tant que professeurs. Il ne pouvait pas risquer une phrase grandiloquente avec elle.

Il continuait à cligner des yeux et à essayer de sourire, et il marmonna gauchement qu'il ne voyait rien de politique à écrire des critiques de livres.

Lorsque leur tour arriva de traverser la piste de danse, il était toujours perplexe et inattentif. Miss Ivors lui prit rapidement la main, de manière chaleureuse, et lui dit d'un ton doux et amical :

« Bien sûr, je ne faisais que plaisanter. Allez, on traverse maintenant. »

Une fois réunis, elle parla de l'Université et Gabriel se sentit plus à l'aise.

Un ami à elle lui avait montré sa critique des poèmes de Browning. C'est ainsi qu'elle avait découvert le secret : mais elle avait énormément apprécié la critique. Puis elle lança soudainement :

« Oh, M. Conroy, voudriez-vous venir faire une excursion aux îles d'Aran cet été ? Nous allons y rester un mois entier. Ce sera splendide, en plein Atlantique. Vous devriez venir. M. Clancy vient, ainsi que M. Kilkelly et Kathleen Kearney. Ce serait également formidable pour Gretta si elle venait. Elle est du Connacht, n'est-ce pas ? »

« Sa famille en est originaire, » répondit Gabriel sèchement.

« Mais vous viendrez, n'est-ce pas ? » insista Miss Ivors, posant sa main chaude avec empressement sur son bras.

« En fait, » commença Gabriel, « je viens juste de prendre des dispositions pour aller... »

« Aller où ? » demanda Miss Ivors.

« Bah, vous savez, chaque année je pars en voyage à vélo avec quelques camarades et donc... »

« En voyage où ? » demanda Miss Ivors.

« Et bien, on va généralement en France, en Belgique ou peut-être en Allemagne », répondit Gabriel maladroitement.

« Et pourquoi allez-vous en France et en Belgique », demanda Miss Ivors, « au lieu de visiter votre propre pays ? »

« Et bien », dit Gabriel, « c'est en partie pour rester en contact avec les autres langues et en partie pour le changement. »

« Et n'avez-vous pas votre propre langue à entretenir – l'Irlandais ? » demanda Miss Ivors.

« Et bien », dit Gabriel, « pour être honnête, l'Irlandais n'est pas ma langue maternelle. »

Leurs voisins s'étaient retournés pour écouter l'interrogatoire. Gabriel jeta un coup d'œil à droite et à gauche nerveusement et essaya de garder son sang-froid face à cette épreuve qui faisait monter le rouge sur son front.

Et n'avez-vous pas votre propre pays à visiter, » poursuivit Miss Ivors, « un pays que vous ne connaissez pas, votre propre peuple et votre propre culture ? »

« Oh, pour vous dire la vérité, » rétorqua Gabriel soudainement, « j'en ai assez de mon propre pays, il me rend malade ! »

« Pourquoi ? » demanda Miss Ivors.

Gabriel ne répondit pas, car sa réplique l'avait échauffé.

« Pourquoi ? » répéta Miss Ivors.

Ils durent aller saluer des invités ensemble, et comme il ne lui avait pas répondu, Miss Ivors dit chaleureusement :

« Bien sûr, vous n'avez pas de réponse. »

Gabriel tenta de masquer son agitation en participant à la danse avec beaucoup d'énergie. Il évitait son regard car il avait aperçu une expression aigrie sur son visage. Mais quand ils se retrouvèrent dans la longue chaîne de danseurs, il fut surpris de sentir sa main fermement pressée. Elle le regarda sous ses sourcils pendant un moment d'un air interrogateur jusqu'à ce qu'il lui sourît.

Alors, juste au moment où la chaîne allait recommencer, elle se dressa sur la pointe des pieds et lui murmura à l'oreille :

« Suppôt des Britanniques ! »

Une fois les quadrilles terminés, Gabriel se retira dans un coin reculé de la pièce où se trouvait la mère de Freddy Malins. C'était une vieille femme faible et corpulente, aux cheveux blancs. Sa voix ressemblait à celle de son fils, saccadée, et elle bégayait légèrement. On lui avait dit que Freddy était venu et qu'il était relativement en forme. Gabriel lui demanda si elle avait fait bon voyage. Elle vivait chez sa fille mariée à Glasgow et venait à Dublin en visite une fois par an. Elle répondit placidement qu'elle avait eu une traversée magnifique et que le capitaine avait été très attentionné envers elle. Elle parla

également de la belle maison que sa fille tenait à Glasgow et de tous les amis qu'elles y avaient. Pendant que sa langue bavardait, Gabriel essaya de chasser de son esprit tout souvenir de l'incident désagréable avec Miss Ivors.

Évidemment, cette fille, ou cette femme, peu importe, était une passionnée, mais il y avait un temps pour tout. Peut-être n'aurait-il pas dû lui répondre ainsi. Mais elle n'avait pas le droit de le traiter de « suppôt des Britanniques » devant tout le monde, même en plaisantant. Elle avait essayé de le ridiculiser face aux autres, en le chahutant et en le fixant de ses yeux de lapin.

Il vit sa femme se frayer un chemin jusqu'à lui à travers les couples qui valsaient. Arrivée à son niveau, elle lui murmura à l'oreille :

« Gabriel, Tante Kate voudrait savoir si tu pourrais pas découper l'oie comme d'habitude. Miss Daly s'occupera du jambon et je ferai le pudding. »

« D'accord », répondit Gabriel.

« Elle envoie d'abord les plus jeunes dès que cette valse est finie, pour qu'on ait la table pour nous. »

« Est-ce que tu dansais ? » demanda Gabriel.

« Évidemment. Tu ne m'as pas vue ? Pourquoi t'es tu disputé avec Molly Ivors ? »

« Nous ne nous sommes pas disputés. Pourquoi ? C'est ce qu'elle a dit ? »

« Quelque chose comme ça. J'essaie de persuader ce Mr D'Arcy de chanter. Si tu veux mon avis, c'est un homme plein de mépris. »

« Il n'y a pas eu de dispute », dit Gabriel avec humeur, « seulement, elle voulait que je parte en voyage à l'ouest de l'Irlande et j'ai dit que je n'irais pas. »

Sa femme joignit les mains avec excitation et fit un petit bond.

« Oh, on y va, Gabriel », s'écria-t-elle. « J'aimerais revoir Galway. »

« Tu peux y aller si ça te chante », dit Gabriel froidement.

Elle le regarda un moment, puis se tourna vers Mrs Malins et dit : « Voilà un gentil mari pour vous, Mrs Malins ».

Et tandis que la jeune femme tournait les talons pour retraverser la pièce dans l'autre sens, Mrs Malins, sans prêter attention à l'interruption, continua à parler à Gabriel des magnifiques endroits et des paysages splendides de l'Écosse. Son gendre les emmenait tous les ans aux lacs et ils allaient à la pêche. Son gendre était un pêcheur hors pair. Un jour, il avait attrapé un beau gros poisson et l'homme de l'hôtel l'avait cuisiné pour leur dîner.

Gabriel entendait à peine ce qu'elle disait. Maintenant que le souper approchait, il recommença à penser à son discours et à la fameuse citation. Quand il vit Freddy Malins traverser la pièce en direction de sa mère, Gabriel lui laissa sa chaise et se retira dans

l'embrasure de la fenêtre. La pièce s'était déjà vidée et de l'arrière-salle venait le cliquetis des assiettes et des couteaux.

Ceux qui restaient encore dans le salon semblaient fatigués de danser et conversaient tranquillement par petits groupes. Les doigts chauds et tremblants de Gabriel tapotaient la vitre froide de la fenêtre. Comme il devait faire frais dehors ! Comme il serait agréable de se promener seul, d'abord le long de la rivière puis à travers le parc ! La neige reposerait sur les branches des arbres et formerait une couronne brillant au sommet du monument Wellington. Cette perspective lui paraissait infiniment plus agréable que celle de la table du souper.

Il repassa les titres de son discours : l'hospitalité irlandaise, les souvenirs tristes, les Trois Grâces, Paris, la citation de Browning. Il se répéta une phrase qu'il avait écrite dans son article critique : « On sent qu'on écoute une musique tourmentée par la pensée. »

Miss Ivors avait loué son article. Était-elle sincère ? Avait-elle vraiment une vie personnelle derrière toute ce prosélytisme ? Il n'y avait jamais eu de mauvaise entente entre eux jusqu'à ce soir. Cela le déconcertait de penser qu'elle serait à la table du souper, le regardant parler avec ses yeux critiques et interrogateurs. Peut-être ne serait-elle pas fâchée de le voir échouer dans son discours. Une idée lui vint à l'esprit et lui donna du courage. Il dirait, faisant allusion à tante Kate et tante Julia : « Mesdames et Messieurs, la génération qui s'éteint parmi nous a peut-être eu ses défauts, mais pour ma part, je pense qu'elle possédait certaines qualités d'hospitalité, d'humour et d'humanité qui me semblent manquer à la nouvelle génération, très sérieuse et hyperéduquée, qui grandit autour de nous. » Très bien, un petit message pour Miss Ivors. Peu lui importait que ses tantes ne soient que deux vieilles femmes ignorantes...

Un murmure dans la pièce attira son attention. Monsieur Browne faisait son entrée par la porte, escortant galamment tante Julia, qui s'appuyait sur son bras en souriant et en penchant la tête. Une salve d'applaudissements irréguliers l'accompagna jusqu'au piano, puis s'éteignit progressivement alors que Mary Jane s'installait sur le tabouret et que tante Julia, ne souriant plus, se tournait à moitié pour mieux projeter sa voix dans la pièce. Gabriel reconnut le prélude. C'était celui d'une vieille chanson de tante Julia - " Parée pour la noce ". Sa voix, forte et claire, attaqua avec entrain les vibratos qui embellissaient l'air et, bien qu'elle chantât très vite, elle ne manqua pas la moindre de ces gracieuses notes. Suivre la voix, sans regarder le visage du chanteur, c'était ressentir et partager l'excitation d'un vol rapide et sûr. Gabriel applaudit fort avec tous les autres à la fin de la chanson, et de la salle à manger invisible monta un tonnerre d'applaudissements.

Cela sonnait si sincère qu'une pointe de rougeur monta aux joues de tante Julia alors qu'elle se penchait pour remettre sur le pupitre le vieux recueil de chansons relié en cuir, dont la couverture portait ses initiales. Freddy Malins, qui avait écouté la tête penchée sur le côté pour mieux l'entendre, applaudissait encore alors que tout le monde avait fini, et parlait avec animation à sa mère qui hochait la tête gravement et lentement en signe d'assentiment. Finalement, lorsqu'il ne put plus applaudir, il se leva brusquement et traversa la pièce à toute vitesse pour rejoindre tante Julia dont il saisit la main pour la tenir dans les siennes, la secouant lorsque les mots lui manquaient ou que sa gorge serrée le submergeait.

« Je disais justement à ma mère, » dit-il, « que je ne vous avais jamais entendue chanter aussi bien, jamais. Non, jamais je n'ai entendu votre voix aussi belle que ce soir.

Vraiment ! Croiriez-vous ça ? C'est la vérité. Parole d'honneur, c'est la vérité. Je n'ai jamais entendu votre voix sonner aussi fraîche et si... si claire et fraîche, jamais. »

Tante Julia sourit largement et marmonna quelque chose à propos de compliments en lui relâchant la main. M. Browne tendit la main ouverte vers elle et dit à ceux qui se trouvaient près de lui, à la manière d'un bonimenteur présentant un prodige à un public :

« Miss Julia Morkan, ma dernière découverte ! »

Il riait lui-même de bon cœur lorsque Freddy Malins se tourna vers lui et dit :

« Eh bien, Browne, si vous êtes sérieux, vous pourriez faire une pire découverte. Tout ce que je peux dire, c'est que je ne l'ai jamais entendue chanter aussi bien de toute ma vie. Et c'est la pure vérité. »

« **Moi non plus** », déclara M. Browne. « Je pense que sa voix s'est beaucoup améliorée. »

Tante Julia haussa les épaules et dit avec une fierté modeste : « Il y a trente ans, je n'avais pas une trop mauvaise voix. »

« J'ai souvent dit à Julia », déclara tante Kate avec emphase, « que c'était du gâchis qu'elle chante dans cette chorale. Mais elle ne m'a jamais écoutée. »

Elle se tourna comme pour faire appel au bon sens des autres face à un enfant réfractaire, tandis que tante Julia regardait devant elle, un vague sourire de réminiscence jouant sur son visage.

« Non », continua tante Kate, « elle ne voulait rien entendre, et a continué à trimer dans cette chorale jour et nuit, jour et nuit. Six heures du matin le jour de Noël ! Et tout ça pour quoi ? »

« Eh bien, n'est-ce pas pour l'honneur de Dieu, tante Kate ? » demanda Mary Jane, se retournant sur le tabouret de piano en souriant.

Tante Kate se tourna vivement vers sa nièce et dit :

"Je sais tout de l'honneur de Dieu, Mary Jane, mais je ne trouve pas du tout honorable que le pape chasse les femmes des chorales où elles ont trimé toute leur vie pour mettre à leur place des petits freluquets. Je suppose que c'est pour le bien de l'Église si le pape le fait, mais ce n'est pas juste, Mary Jane, et ce n'est pas bien."

Elle s'était emportée et aurait continué à défendre sa sœur, car c'était un sujet sensible pour elle, mais Mary Jane, voyant que tous les danseurs étaient revenus, intervint de manière pacifique :

"Allons, tante Kate, vous scandalisez M. Browne qui est de l'autre confession. »

Tante Kate se tourna vers Mr Browne, qui souriait de cette allusion à sa religion, et s'empressa de dire :

"Oh, je ne remets pas en question le fait que le pape ait raison. Je ne suis qu'une vieille femme stupide et je n'oserais pas présumer d'une telle chose. Mais il y a des choses comme la politesse quotidienne et la gratitude. Et si j'étais à la place de Julia, je le dirais au père Healey en face.... »

« Et puis, tante Kate », dit Mary Jane, « nous avons vraiment tous faim, et quand nous avons faim, nous sommes tous très querelleurs. »

« Et quand on a soif, on est aussi querelleur », ajouta M. Browne.

« Ainsi, nous ferions mieux d'aller souper », dit Mary Jane, « et de finir la discussion ensuite. »

Sur le palier à l'extérieur du salon, Gabriel trouva sa femme et Mary Jane essayant de persuader Miss Ivors de rester pour le souper. Mais Mademoiselle Ivors, qui avait déjà mis son chapeau et boutonné sa cape, refusa. Elle n'avait pas du tout faim et était déjà restée plus longtemps que prévu.

« Mais seulement dix minutes, Molly », dit Mrs Conroy. « Cela ne vous retardera pas. »

« Juste le temps de reprendre votre souffle », dit Mary Jane, « après tout ce que vous avez dansé. »

« Je ne pourrais vraiment pas », dit Miss Ivors.

« J'ai bien peur que vous ne vous soyez pas amusée du tout », dit Mary Jane d'un ton désespéré.

« Oh, au contraire, énormément, je vous assure », dit Mademoiselle Ivors, « mais vous devez vraiment me laisser partir maintenant. »

« Mais comment allez-vous rentrer chez vous ? » demanda Mrs Conroy.

« Oh, ce n'est qu'à deux pas du quai »

Gabriel hésita un moment puis dit :

« Si vous me le permettez, Miss Ivors, je vous raccompagnerai chez vous si vous êtes vraiment obligée de partir. »

Mais Miss Ivors se détacha d'eux.

« Il n'en est pas question! » s'écria-t-elle. « Pour l'amour du ciel, allez manger et ne vous occupez pas de moi. Je suis parfaitement capable de prendre soin de moi-même. »

« Eh bien, vous êtes une drôle de fille, Molly », dit Mrs Conroy franchement.

« Bonne nuit ! » cria Miss Ivors en irlandait, dans un rire, alors qu'elle descendait l'escalier en courant.

Mary Jane la regarda partir, une expression pensive et perplexe sur le visage, tandis que Mme Conroy se penchait par-dessus la rampe pour écouter la porte d'entrée. Gabriel se

demanda s'il était la cause de son départ soudain. Mais elle ne semblait pas de mauvaise humeur : elle était partie en riant. Il fixa l'escalier d'un air vide.

A cet instant Tante Kate sortit en trotinant de la salle à manger, et dit, en se tordant presque les mains de désespoir :

« Où est Gabriel ? » cria-t-elle. « Mais où est donc Gabriel ? Il y a tout le monde qui attend là-dedans, fin prêt, et il n'y a personne pour découper l'oie ! »

« Me voici, tante Kate ! » s'écria Gabriel avec une animation soudaine, « prêt à découper tout un troupeau d'oies s'il le faut. »

Une grosse oie brune trônait à une extrémité de la table, et à l'autre extrémité, sur un lit de papier froissé parsemé de brins de persil, se trouvait un formidable jambon, dégraissé, poivré, saupoudré de chapelure, un joli jabot de papier autour du jarret, et à côté, un rôti de bœuf épicé. »

Entre ces deux extrémités rivales couraient des rangées parallèles de plats d'accompagnement : deux petits pots de gelée, rouge et jaune ; un plat peu profond rempli de blocs de blanc-manger et de confiture rouge ; un grand plat vert en forme de feuille avec une poignée en forme de tige, sur lequel reposaient des grappes de raisins violets et des amandes pelées ; un plat d'accompagnement sur lequel reposaient des figues de Smyrne ; un plat de crème anglaise surmonté de noix de muscade râpée ; un petit bol rempli de chocolats et de bonbons enveloppés dans du papier doré et argenté ; et un vase en verre dans lequel se tenaient de hautes tiges de céleri. Au centre de la table se dressaient, en sentinelles d'un présentoir à fruits supportant une pyramide d'oranges et de pommes américaines, deux carafes anciennes trapues en cristal taillé, l'une contenant du porto et l'autre du sherry foncé. Sur le couvercle du piano droit attendait un pudding dans un immense plat jaune, et derrière lui se trouvaient trois pelotons de bouteilles de stout, de bière et d'eaux minérales, rangées selon les couleurs de leurs uniformes, les deux premières noires, avec des étiquettes marron et rouge, la troisième et la plus petite escouade blanche, avec des écharpes vertes transversales.

Gabriel s'installa hardiment à la tête de la table et, après avoir examiné le tranchant du couteau à découper, il plongea fermement sa fourchette dans l'oie. Il se sentait tout à fait à l'aise maintenant, car c'était un découpeur expert et il n'aimait rien de plus que de se retrouver à la tête d'une table bien garnie.

« Miss Furlong, que vous donnerai-je ? » demanda-t-il. « Une aile ou une tranche de blanc ? »

« Juste un peu de blanc, s'il vous plaît. »

« Miss Higgins, et pour vous ? »

« Oh, n'importe quoi, Mister Conroy. »

Pendant que Gabriel et Miss Daly échangeaient des assiettes d'oie et des assiettes de jambon et de bœuf épicé, Lily passait d'un invité à l'autre avec un plat de pommes de terre chaudes enveloppées dans une serviette blanche.

C'était l'idée de Mary-Jane, et elle avait également suggéré de la compote de pommes pour accompagner l'oie, mais tante Kate avait dit que de l'oie rôtie nature, sans aucune compote, lui avait toujours suffi et qu'elle espérait ne jamais rien manger de pire. Mary-Jane s'occupa de ses élèves et veilla à ce qu'elles aient les meilleurs morceaux. Tante Kate et tante Julia ouvraient et transportaient depuis le piano des bouteilles de bière brune et de bière blonde pour les messieurs, et des bouteilles de boissons gazeuses pour les dames.

Il y avait beaucoup de confusion, et de rires, et de bruit : le bruit des ordres et des contre-ordres, des couteaux et des fourchettes, le bruit de bouchons en liège et en verre. Gabriel commença à resservir de l'oie, dès qu'il eut fini la première tournée, sans se servir lui-même.

Tout le monde protesta bruyamment, de sorte qu'il accepta, en compromis, de prendre une longue rasade de bière brune, car la découpe de l'oie lui avait donné soif. Mary Jane s'installa tranquillement pour son dîner, mais tante Kate et tante Julia continuaient de trotter autour de la table, se marchant sur les talons, se gênant mutuellement et se lançant des ordres inaudibles. M. Browne, ainsi que Gabriel, les supplia de s'asseoir pour manger leur souper, mais elles répondirent qu'elles avaient le temps, de sorte que Freddy Malins finit par se lever, et, attrapant tante Kate, l'assit sur sa chaise au milieu d'un éclat de rire général.

Une fois tout le monde bien servi, Gabriel dit en souriant :

"Maintenant, si quelqu'un veut un peu plus de ce que les gens vulgaires appellent la farce, qu'il ou elle le dise."

Un chœur de voix l'invita à commencer son propre dîner et Lily s'approcha avec trois pommes de terre qu'elle lui avait réservées.

"Très bien", dit Gabriel aimablement, en prenant une autre gorgée de bière brune en guise d'apéritif. "Mesdames et messieurs, ayez la gentillesse d'oublier mon existence pendant quelques minutes." »

Il se concentra sur son repas et ne prit pas part à la conversation qui anima la table pendant que Lily débarrassait les assiettes. Le sujet de la discussion était la troupe d'opéra qui se produisait alors au Théâtre Royal. M. Bartell D'Arcy, le ténor, un jeune homme à la peau mate et à la moustache élégante, faisait l'éloge de la première contralto de la troupe, mais Miss Furlong trouvait son style d'interprétation un peu vulgaire. Freddy Malins déclara quant à lui que le chef noir, dans la deuxième partie de la pantomime du Gaiety, possédait l'une des plus belles voix de ténor qu'il eut jamais entendues.

« L'avez-vous entendu ? » demanda-t-il à M. Bartell D'Arcy de l'autre côté de la table.

« Non », répondit négligemment M. Bartell D'Arcy.

« Parce que, voyez-vous », expliqua Freddy Malins, « j'aimerais bien connaître votre avis sur lui. Je pense qu'il a une voix magnifique. »

« C'est Teddy qui a le chic de dénicher les bonnes choses », lança M. Browne familièrement à la table.

« Et pourquoi n'aurait-il pas de voix lui aussi ? » demanda vivement Freddy Malins. « Est-ce parce qu'il est noir ? »

Personne ne répondit à cette question et Mary Jane ramena la conversation vers l'opéra légitime. Un de ses élèves lui avait offert une place pour Mignon. C'était bien sûr un très bel opéra, dit-elle, mais cela lui rappelait la pauvre Georgina Burns. M. Browne pouvait remonter encore plus loin, aux anciennes compagnies italiennes qui venaient autrefois à Dublin : Tietjens, Ilma de Murzka, Campanini, la grande Trebelli, Giuglini, Ravelli, Aramburo. »

« C'était l'époque, disait-il, où l'on pouvait entendre à Dublin des chanteurs dignes de ce nom. Il racontait aussi comment la galerie supérieure du vieux Théâtre Royal était bondée soir après soir, comment un soir, un ténor italien avait chanté cinq rappels de "Laissez-moi tomber comme un soldat", en introduisant un do aigu à chaque fois, et comment les garçons de la galerie, dans leur enthousiasme, dételaiement parfois les chevaux de la voiture d'une grande prima donna et la traînaient eux-mêmes à travers les rues jusqu'à son hôtel. Pourquoi ne jouait-on plus les grands opéras d'antan, demandait-il, Dinorah, Lucrezia Borgia ? Parce qu'on ne trouvait plus les voix pour les chanter, voilà pourquoi.

« Oh, eh bien », déclara M. Bartell D'Arcy, « je suppose qu'il y a autant de bons chanteurs aujourd'hui qu'à l'époque. »

« Où sont-ils ? » demanda M. Browne d'un air de défi.

« "À Londres, Paris, Milan", déclara M. Bartell D'Arcy avec chaleur. "Je suppose que Caruso, par exemple, est aussi bon, sinon meilleur que tous les chanteurs que vous avez mentionnés."

« Peut-être », concéda M. Browne. « Mais je vous avoue que j'en doute fortement. »

« Oh, je donnerais n'importe quoi pour entendre chanter Caruso », dit Mary Jane.

« Pour moi », dit tante Kate, qui grignotait un os, « il n'y a jamais eu qu'un seul ténor. Pour me plaire, je veux dire. Mais je suppose qu'aucun d'entre vous n'a jamais entendu parler de lui. »

« Qui était-ce, Miss Morkan ? » demanda M. Bartell D'Arcy poliment.

« Il s'appelait Parkinson », répondit tante Kate. « Je l'ai entendu chanter à son apogée, et je pense que c'était la voix de ténor la plus pure jamais sortie de la gorge d'un homme. »

« Étrange », dit M. Bartell D'Arcy. « Je n'en ai jamais entendu parler. »

« Oui, oui, Miss Morkan a raison », renchérit M. Browne. « Je me souviens avoir entendu parler du vieux Parkinson, mais il est trop lointain pour moi. »

« Un magnifique ténor anglais, pur, doux et mélodieux », dit tante Kate avec enthousiasme. »

Quand Gabriel eut terminé, le pudding géant fut transféré sur la table. Le cliquetis des fourchettes et des cuillères reprit. La femme de Gabriel servit des cuillerées de pudding et fit passer les

assiettes le long de la table. À mi-chemin, elles étaient interceptées par Mary Jane, qui les garnissait de gelée de framboise ou d'orange, ou de blanc-manger et de confiture. Le pudding était l'œuvre de tante Julia, qui reçut des louanges de toutes parts. Elle-même dit qu'il n'avait pas tout à fait assez bruni. »

"Eh bien, j'espère, Miss Morkan", dit M. Browne, "que je suis assez brun à votre goût, car, vous savez, je suis tout brown." »

Tous les messieurs, à l'exception de Gabriel, mangèrent un peu de pudding par politesse envers Tante Julia. Comme Gabriel ne mangeait jamais de sucreries, on lui avait réservé du céleri. Freddy Malins prit également un morceau de céleri qu'il mangea avec son pudding. On lui avait dit que le céleri était excellent pour le sang et il était justement sous traitement médical à ce moment-là. Mrs Malins, qui était restée silencieuse pendant tout le souper, annonça que son fils allait descendre à Mount Melleray dans une semaine environ. La conversation à table se porta alors sur Mount Melleray, sur l'air vivifiant qu'on y respirait, sur l'hospitalité des moines et sur le fait qu'ils ne demandaient jamais un centime à leurs invités.

« Et vous voulez dire », demanda M. Browne avec incrédulité, « qu'un type peut aller là-bas, loger comme dans un hôtel, se goinfrer et repartir sans rien payer ? »

"Oh, la plupart des gens font un don au monastère en partant", dit Mary Jane.

« J'aimerais bien qu'on ait une institution comme ça dans notre Église », dit M. Browne avec franchise.

Il fut stupéfait d'apprendre que les moines ne parlaient jamais, se levaient à deux heures du matin et dormaient dans leurs cercueils. Il demanda pourquoi ils faisaient ça.

« C'est la règle de l'ordre », répondit fermement tante Kate.

« Oui, mais pourquoi ? » demanda M. Browne.

Tante Kate répéta que c'était la règle, un point c'est tout. M. Browne ne semblait toujours pas comprendre. Freddy Malins lui expliqua, du mieux qu'il put, que les moines essayaient d'expié les péchés commis par tous les pécheurs du monde extérieur. L'explication n'était pas très claire car M. Browne sourit et dit :

« J'aime beaucoup cette idée, mais un confortable lit doté d'un matelas à ressorts ne leur ferait-il pas autant de bien qu'un cercueil ? »

« Le cercueil », dit Mary Jane, « est destiné à leur rappeler leur fin dernière. »

Comme la conversation était devenue lugubre, elle fut enterrée par un silence autour de la table, pendant lequel on put entendre Mrs Malins dire à son voisin, d'une voix basse et indistincte :

« Ce sont des hommes très bons, les moines, des hommes très pieux. »

Les raisins et les amandes et les figes et les pommes et les oranges et les chocolats et les sucreries furent alors distribués autour de la table, et tante Julia invita tous les invités à prendre au choix du porto ou du sherry. Au début, M. Bartell D'Arcy refusa l'un et l'autre, mais un de ses voisins lui donna un coup de coude et lui glissa quelque chose à l'oreille,

après quoi il accepta de se faire remplir son verre. Peu à peu, à mesure que les derniers verres se remplissaient, la conversation s'éteignit. Un silence suivit, interrompu seulement par le bruit du vin et par le grincement des chaises. Les demoiselles Morkan, toutes les trois, baissaient les yeux vers la nappe. Quelqu'un toussa une ou deux fois, puis quelques messieurs tapotèrent doucement sur la table pour faire silence. Le silence s'installa et Gabriel repoussa sa chaise.

Les encouragements sous forme de petits coups sur la table s'intensifièrent un instant avant de s'arrêter complètement. Gabriel posa ses dix doigts tremblants sur la nappe et sourit nerveusement à l'assemblée. Rencontrant une rangée de visages levés vers lui, il dirigea son regard vers le lustre. Le piano jouait un air de valse et il pouvait entendre le frôlement des jupons contre la porte du salon. Peut-être des gens se tenaient-ils debout dans la neige sur le quai à l'extérieur, regardant les fenêtres éclairées et écoutant la musique de valse. Là-bas, l'air était pur. Au loin s'étendait le parc où les arbres s'alourdissaient de neige. Le monument Wellington, coiffé d'une neige scintillante, jetait ses reflets vers l'ouest, sur le champ immaculé de Fifteen Acres.

Il commença :

« Mesdames et Messieurs,

« C'est à moi qu'il incombe ce soir, comme les années précédentes, de m'acquitter d'une tâche très agréable, mais une tâche pour laquelle je crains que mes faibles talents d'orateur ne soient pas à la hauteur. »

« "Non, non !" dit M. Browne.

"Mais, quoi qu'il en soit, je ne peux que vous demander ce soir d'accepter la bonne intention et de me prêter votre attention pendant quelques instants pendant que je m'efforce de vous exprimer par des mots quels sont mes sentiments en cette occasion.

"Mesdames et Messieurs, ce n'est pas la première fois que nous nous réunissons sous ce toit hospitalier, autour de cette table accueillante. Ce n'est pas la première fois que nous sommes les bénéficiaires, ou devrais-je plutôt dire les victimes, de l'hospitalité de certaines gentes dames de notre connaissance"

Il fit un cercle en l'air avec son bras et marqua une pause. Tout le monde rit ou sourit à l'adresse de tante Kate, tante Julia et Mary Jane, qui rougirent toutes de plaisir. Gabriel reprit plus hardiment :

"Je ressens de plus en plus fort, chaque année qui passe, que notre pays n'a pas de tradition qui lui fasse autant d'honneur et qu'il devrait garder plus jalousement que son hospitalité. C'est une tradition unique, d'après mon expérience (et j'ai visité pas mal d'endroits à l'étranger) parmi les nations modernes. Certains diront peut-être que chez nous, c'est plutôt une faiblesse qu'un sujet de vantardise. Admettons, mais alors c'est, à mon avis, une faiblesse princière, et j'espère qu'elle sera longtemps cultivée parmi nous. D'une chose au moins, je suis sûr. Tant que ce toit abritera les bonnes dames susmentionnées - et je souhaite de tout mon cœur qu'il en soit ainsi pendant de nombreuses années encore - la tradition de l'hospitalité irlandaise authentique, chaleureuse et courtoise, que nos ancêtres nous ont transmise et que nous devons à notre tour transmettre à nos descendants, est toujours vivante parmi nous. »

Un chaud murmure d'approbation parcourut la tablée. Gabriel songea que Miss Ivors n'était pas là et qu'elle était partie sans courtoisie, et il dit, avec confiance en lui :

« Mesdames et Messieurs,

Une nouvelle génération grandit parmi nous, une génération animée par des idées et des principes nouveaux. Elle est sérieuse et passionnée par ces nouvelles idées, et son enthousiasme, même lorsqu'il est mal dirigé, est, je crois, sincère dans son essence. Mais nous vivons à une époque sceptique et, si j'ose dire, « tourmentée par la pensée » : et parfois je crains que cette nouvelle génération, éduquée ou sureduquée comme elle l'est, ne manque de ces qualités d'humanité, d'hospitalité et d'humour bienveillant qui appartenaient à une époque plus ancienne. En écoutant ce soir les noms de tous ces grands chanteurs du passé, il m'a semblé, je l'avoue, que nous vivions dans une époque moins ample. Oui, ces jours révolus avaient, sans exagération, de l'ampleur; et s'ils sont passés pour toujours, espérons au moins que lors de rassemblements comme celui-ci, nous en parlerons toujours avec fierté et affection, et que nous chérirons toujours dans nos cœurs la mémoire de ces grands disparus dont le monde ne laissera pas la renommée s'éteindre. »

« Bravo ! » s'écria M. Browne avec force. »

« Et pourtant, » poursuivit Gabriel, sa voix s'abaissant à une inflexion plus douce, « il y a toujours, lors de réunions comme celle-ci, des pensées plus tristes qui nous viennent à l'esprit : la pensée du passé, de la jeunesse, des changements survenus, des visages absents qui nous manquent ce soir. Notre chemin à travers la vie est parsemé de nombreux souvenirs tristes : et si nous devons toujours les ruminer, nous ne trouverions pas le courage de poursuivre notre travail parmi les vivants. Nous avons tous des devoirs et des affections qui nous réclament, à bon droit, des efforts acharnés. C'est pourquoi je ne m'attarderai pas sur le passé. Je ne laisserai aucune sombre leçon de morale s'immiscer parmi nous ce soir. Nous sommes ici réunis pour un bref moment, loin de l'agitation et de la course de notre routine quotidienne. Nous nous rencontrons ici en tant qu'amis, dans un esprit de camaraderie, en tant que collègues aussi, dans un certain sens, dans le véritable esprit de camaraderie, et en tant qu'invités de - comment les appellerai-je ? - les Trois Grâces du monde musical dublinois. »

Toute la tablée éclata en rires et en applaudissements à cette référence . Tante Julia demanda en vain à chacun de ses voisins de lui répéter ce que Gabriel avait dit.

« Il dit que nous sommes les Trois Grâces, Tante Julia, » dit Mary Jane.

Tante Julia ne comprenait pas, mais elle leva les yeux vers Gabriel en souriant. Celui-ci poursuivit sur le même ton.

« Mesdames et Messieurs,

« Je ne tenterai pas ce soir de jouer le rôle qu'a tenu Pâris en une autre occasion. Je ne tenterai pas de choisir entre elles. La tâche serait malaisée et dépasserait mes modestes capacités. Car lorsque je les contemple tour à tour, que ce soit notre hôtesse principale elle-même, dont le bon coeur, dont le trop bon coeur, est devenu proverbial pour tous ceux qui la connaissent, ou sa sœur, qui semble douée d'une éternelle jeunesse et dont le

chant a dû être une surprise et une révélation pour nous tous ce soir, ou encore, last but not least, lorsque je considère notre plus jeune hôtesse, talentueuse, joyeuse, travailleuse et la meilleure des nièces, je l'avoue, Mesdames et Messieurs, j'ignore à laquelle d'entre elles je devrais attribuer le prix. »

Gabriel baissa les yeux vers ses tantes et, voyant le grand sourire sur le visage de tante Julia et les larmes qui étaient montées aux yeux de tante Kate, il se précipita à leurs côtés. Il leva son verre de porto avec bravoure, tandis que tous les membres de la compagnie approchaient impatiemment leurs doigts de leurs verres, et dit à haute voix :

« Portons leur un toast à toutes les trois. Buvons à leur santé, à leur fortune, à leur longue vie, à leur bonheur et à leur prospérité. Puissent-elles continuer longtemps à occuper la position fière et durement acquise qu'elles occupent dans leur profession et la position d'honneur et d'affection qu'elles occupent dans nos cœurs. »

« Tous les invités se levèrent, un verre à la main, et se tournant vers les trois dames assises, chantèrent à l'unisson, sous la direction de M. Browne. »

« Elles sont de bons camarades,
Elles sont de bons camarades,
Elles sont de bons camara-a-des
Personne ne peut le nier »

Tante Kate se mouchoit sans retenue et même Tante Julia semblait émue. Freddy Malins battait la mesure avec sa fourchette à dessert, et les chanteurs se tournèrent les uns vers les autres, comme s'ils tenaient une conférence mélodieuse, tout en chantant avec emphase :

« A moins d'être un menteur »

Puis, se retournant enfin vers leurs hôtesse, ils chantèrent :

« Elles sont de bons camarades,
Elles sont de bons camarades,
Elles sont de bons camara-a-des
Personne ne peut le nier »

« Les acclamations qui suivirent furent reprises au-delà de la porte de la salle à manger par de nombreux autres invités, et renouvelées à maintes reprises, Freddy Malins jouant le rôle de chef d'orchestre avec sa fourchette levée bien haut.

L'air piquant du matin pénétra dans le hall où ils se tenaient, de sorte que Tante Kate dit :

« Que quelqu'un ferme cette porte ! Mrs Malins va attraper la mort. »

« Browne est là, dehors, tante Kate », dit Mary-Jane.

« Browne est partout », dit Tante Kate, en baissant la voix.

Mary-Jane rit de son ton.

« Vraiment », dit-elle malicieusement, il est très attentionné. »

« Eau, gaz, et Browne à tous les étages, pendant toute la période de Noël », dit Tante Kate sur le même ton.

Cette fois, elle rit elle-même avec bonne humeur et ajouta vivement :

« Mais dis-lui de rentrer, Mary-Jane, et ferme cette porte. J'espère, par tous les dieux, qu'il ne m'a pas entendue. »

A cet instant la porte d'entrée s'ouvrit et Mr Browne entra en riant comme si son cœur allait lâcher. Il était vêtu d'un long pardessus vert garni de faux astrakan aux poignets et au col, et coiffé d'un bonnet de fourrure ovale. Il pointa du doigt le quai enneigé d'où provenait un sifflement aigu et prolongé.

« Teddy va faire venir toutes les voitures de Dublin », dit-il.

Gabriel sortit du petit vestiaire derrière l'office. Il se battait avec son pardessus, et, jetant un coup d'œil dans le hall, il demanda :

« Gretta n'est pas encore descendue ? »

« Elle prend ses affaires, Gabriel », dit tante Kate.

« Qui joue, là haut ? » demanda Gabriel.

« Personne. Tout le monde est parti. »

« Oh non, tante Kate, dit Mary-Jane. Bartelle D'Arcy et Miss O'Callaghan ne sont pas partis encore. »

« Quelqu'un s'amuse avec le piano, quoi qu'il en soit », dit Gabriel.

Mary-Jane regarda Gabriel et Mr Browne et dit dans un frisson :

« Cela me donne froid de vous regarder emmitouflés ainsi, messieurs. Je n'aimerais pas du tout affronter votre trajet de retour pour rentrer à cette heure. »

« Je n'aimerais rien tant, à cet instant », dit Mr Browne résolument, « qu'une bonne marche à la campagne ou une promenade en voiture tirée par un cheval bien fougueux. »

« « Nous avions autrefois un très bon cheval et une calèche à la maison », dit Tante Kate tristement.

« « L'inoubliable Johnny », dit Mary Jane en riant. »

Tante Kate et Gabriel se mirent à rire eux aussi.

« « Mais qu'est-ce que Johnny avait de si merveilleux ? » demanda M. Browne. »

« « Le regretté Patrick Morkan, notre grand-père, c'est-à-dire », expliqua Gabriel, « qu'on appelait plus communément "le vieux monsieur », dans ses dernières années, était un fabricant de colle. »

« « Oh non, Gabriel », dit tante Kate en riant, « il avait une amidonnerie. »

« « Colle ou amidon », dit Gabriel, « le vieux monsieur avait un cheval du nom de Johnny. Et Johnny travaillait autrefois au moulin du vieux monsieur : il tournait en rond, et encore en rond, pour le faire fonctionner. C'était très bien, certes; mais attendez la partie tragique de l'histoire de Johnny. Un beau jour, le vieux monsieur a eu envie de sortir avec la haute société pour une revue militaire dans le parc. »

« Que le Seigneur ait pitié de son âme », dit tante Kate avec compassion. »

« « Amen », dit Gabriel. « Donc, le vieux monsieur, comme je le disais, a attelé Johnny, a mis son meilleur haut de forme et son meilleur faux-col, et est sorti en grande pompe de son manoir ancestral quelque part près de Back Lane, je crois. » »

Tout le monde se mit à rire, même Mme Malins, devant la manière de parler de Gabriel. Tante Kate répliqua :

« « Oh, Gabriel, il n'habitait pas vraiment Back Lane. Seul le moulin s'y trouvait. » »

« « De la demeure de ses ancêtres », poursuivit Gabriel, « il est parti en calèche avec Johnny. Et tout se passa magnifiquement jusqu'à ce que Johnny arrive à hauteur de la statue du roi Billy : et que ce soit parce qu'il est tombé amoureux du cheval du roi Billy, ou parce qu'il s'est cru de retour au moulin, toujours est-il qu'il s'est mis à tourner autour de la statue. »

Gabriel se mit à marcher en rond dans le hall avec ses galoches, au milieu des rires des autres.

« Il tournait en rond, indéfiniment » reprit Gabriel, « et le vieux monsieur, qui était un vieux monsieur très pompeux, en fut indigné au-delà de toute expression. 'Avancez, Monsieur ! Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ? Johnny ! Johnny ! Voilà un comportement des plus extraordinaires! Je ne comprends pas ce cheval !' »

L'éclat de rire qui suivit l'imitation de l'incident par Gabriel fut interrompu par un coup retentissant à la porte du hall. Mary Jane courut l'ouvrir et laissa entrer Freddy Malins. Freddy Malins, le chapeau bien enfoncé sur la tête et les épaules voûtées par le froid, soufflait et fumait après ses efforts. »

« Je n'ai pu trouver qu'un seul fiacre », dit-il. »

« « Oh, on en trouvera un autre le long du quai », dit Gabriel. »

« « Oui », dit tante Kate, « il ne faut pas laisser Mrs Malins grelotter dans le courant d'air. » »

Freddy et Mr Browne aidèrent Mrs Malins à descendre les marches du perron. Après de nombreuses manœuvres, on réussit à la hisser dans le fiacre. Freddy Malins grimpa à son tour et s'employa longuement à l'installer sur son siège, M. Browne l'aidant de ses bons

conseils. Enfin, elle fut confortablement installée et Freddy Malins invita M. Browne à monter dans le fiacre. Une conversation confuse s'ensuivit, puis M. Browne entra à son tour. Le cocher rabattit la couverture sur ses genoux et se pencha pour prendre l'adresse. La confusion augmenta et le cocher reçut des adresses différentes de Freddy Malins et de M. Browne, qui sortaient tous les deux la tête par une fenêtre différente du fiacre. La difficulté était de savoir où déposer M. Browne le long du trajet. Tante Kate, tante Julia et Mary Jane participèrent à la discussion depuis le perron, lançant des indications contradictoires et des contre-ordres, non sans rire abondamment. Quant à Freddy Malins, il riait tant qu'il n'arrivait plus à parler. Il passait sa tête par la fenêtre à chaque instant, au péril de son chapeau, et racontait à sa mère comment la discussion avançait. Finalement, Mr. Browne cria au cocher déconcerté par-dessus le vacarme du rire général :

« Connaissez-vous Trinity College ? »

« Oui, monsieur », répondit le cocher.

« Eh bien, conduisez-nous droit jusqu'aux portes du Trinity College », ordonna M. Browne, et puis on vous dira où aller. Vous comprenez maintenant ? »

« Oui, monsieur », répondit le cocher.

« Prenez votre envol vers Trinity College. »

« Bien, monsieur », dit le cocher.

On fouetta le cheval et le fiacre s'éloigna à toute allure le long du quai, accompagné d'un chorus de rires et d'adieux.

Gabriel n'était pas allé à la porte avec les autres. Il se trouvait dans une partie sombre du hall, regardant l'escalier. Une femme se tenait près du haut de la première volée, également dans l'ombre. Il ne pouvait pas voir son visage, mais il distinguait les pans de sa jupe, ocres et rose saumon, que l'ombre faisait paraître noirs et blancs. C'était sa femme. Elle s'appuyait sur la rampe, écoutant quelque chose. Gabriel, surpris par son immobilité, tendit l'oreille pour écouter lui aussi. Mais il n'entendait guère que le bruit des rires et des discussions sur le perron, quelques accords joués au piano et quelques notes chantées par une voix d'homme.

Immobile dans la pénombre du hall, il tentait de saisir cet air que l'homme chantait, tout en fixant sa femme du regard. Il y avait une grâce et un mystère dans son attitude, comme si elle était le symbole de quelque chose. Il se demanda ce que pouvait symboliser une femme debout dans l'ombre d'un escalier, écoutant une musique lointaine. S'il était peintre, il la peindrait dans cette posture. Son chapeau de feutre bleu ferait ressortir le bronze de ses cheveux dans l'obscurité, et les volants foncés de sa jupe mettraient en valeur les plus clairs. « Musique lointaine » : s'il avait été peintre, c'est ainsi qu'il aurait intitulé le tableau.

La porte d'entrée était entrouverte; et Tante Kate, Tante Julia et Mary-Jane rentrèrent dans le hall, encore pleines de rires.

« Mon dieu, Freddy n'est-il pas terrible ? » dit Mary Jane. « Il est vraiment terrible. »

Gabriel ne dit rien mais désigna l'escalier d'un geste en direction de l'endroit où se tenait sa femme. Maintenant que la porte d'entrée était fermée, la voix et le piano se faisaient entendre plus clairement. Gabriel leva la main pour leur demander le silence. La chanson semblait être dans la tonalité irlandaise ancienne et le chanteur paraissait incertain à la fois de ses mots et de sa voix. La voix, rendue plaintive par la distance et l'enrouement du chanteur, donnait à la mélodie cadencée des lueurs vagues, avec ses mots exprimant le chagrin :

Oh, la pluie tombe sur mes lourdes mèches

Et la rosée me mouille la peau,

Mon bébé gît tout froid....

« Oh, » s'exclama Mary Jane. « C'est Bartell D'Arcy qui chante et il n'a pas voulu chanter de toute la soirée. Oh, je vais lui faire chanter une chanson avant qu'il ne parte. »

"Oui, allez-y, Mary Jane", dit Tante Kate.

Mary Jane bouscula les autres et courut vers l'escalier, mais avant qu'elle ne l'atteigne, le chant s'arrêta et le piano fut brusquement refermé.

"Oh, quel dommage !" s'écria-t-elle. "Est-ce qu'il descend, Gretta ?"

Gabriel entendit sa femme répondre oui et la vit descendre vers eux. Quelques pas derrière elle se trouvaient M. Bartell D'Arcy et Miss O'Callaghan.

"Oh, M. D'Arcy," s'écria Mary Jane, "c'est vraiment méchant de votre part d'arrêter comme ça alors que nous étions tous ravis de vous écouter."

"Je l'ai supplié toute la soirée", dit Miss O'Callaghan, "et Mrs Conroy aussi, et il nous a dit qu'il avait un rhume affreux et qu'il ne pouvait pas chanter."

"Oh, M. D'Arcy", dit Tante Kate, « c'était une très mauvaise excuse."

"Vous ne voyez pas que je suis plus enrôlé qu'un corbeau ?"dit M. D'Arcy d'un ton bourru.

Il entra précipitamment dans le vestiaire et enfila son pardessus. Les autres, décontenancés par sa grossièreté, restèrent bouche bée. Tante Kate fronça les sourcils et fit signe aux autres d'abandonner le sujet. M. D'Arcy se tenait là, s'enveloppant soigneusement le cou tout en fronçant le visage.

"C'est ce temps qu'il fait", dit tante Julia après un silence.

"Oui, tout le monde a un rhume", dit vivement tante Kate, "tout le monde".

"On dit", ajouta Mary Jane, "qu'on n'a pas eu de neige pareille depuis trente ans ; et j'ai lu ce matin dans les journaux que la neige tombe sur toute l'Irlande."

"J'adore voir la neige", dit Tante Julia tristement.

"Moi aussi", dit Miss O'Callaghan. "Je pense que Noël n'est jamais vraiment Noël tant que le sol n'est pas recouvert de neige. »

"Mais le pauvre M. D'Arcy n'aime pas la neige", dit tante Kate avec un sourire.

Mr D'Arcy sortit du vestiaire entièrement enveloppé et boutonné. D'un ton repentant, il leur raconta l'histoire de son rhume. Tout le monde lui donna des conseils, déplora son état et l'incita à prendre soin de sa gorge, dans l'air de la nuit. Gabriel observait sa femme, qui ne participait pas à la conversation. Elle se tenait juste sous le lumignon poussiéreux, et la flamme du gaz illuminait le riche bronze de ses cheveux qu'il l'avait vue sécher, à la chaleur du feu, quelques jours auparavant. Elle était dans la même posture et semblait inconsciente de ce qui se disait autour d'elle. Finalement, elle se tourna vers eux et Gabriel vit qu'elle avait les joues roses et les yeux brillants. Une soudaine vague de joie déferla de son cœur.

« Mr D'Arcy », dit-elle, « comment s'appelle la chanson que vous chantiez ? »

« Elle s'appelle La Jeune Fille d'Aughrim », répondit M. D'Arcy, « mais je ne me souvenais plus précisément des paroles. Pourquoi ? La connaissez-vous ? »

« La Jeune Fille d'Aughrim », répéta-t-elle. « Je n'arrivais pas à me souvenir du nom. »

« C'est un très bel air », dit Mary Jane. « Je suis désolée que vous n'ayez pas été plus en voix ce soir. »

« Voyons, Mary Jane », intervint Tante Kate, « ne dérange pas Mr. D'Arcy. Je ne veux pas qu'il soit ennuyé. »

Voyant que tout le monde était prêt à partir, elle les guida vers la porte où l'on se dit bonsoir :

« Eh bien, bonne nuit, Tante Kate, et merci pour cette agréable soirée. »

« Bonne nuit, Gabriel. Bonne nuit, Gretta ! »

« Bonne nuit, Tante Kate, et merci beaucoup. Bonne nuit, Tante Julia. »

« Oh, bonne nuit, Gretta, je ne t'avais pas vue. »

« Bonne nuit, M. D'Arcy. Bonne nuit, Miss O'Callaghan. »

« Bonne nuit, Miss Morkan. »

« Bonne nuit, encore. »

« Bonne nuit à tous. Rentrez bien. »

« Bonne nuit. Bonne nuit. »

Le matin était encore sombre. Une lumière jaune terne enveloppait les maisons et la rivière ; et le ciel semblait descendre. Le sol était boueux ; et seules des traînées et des

plaques de neige subsistaient sur les toits, les parapets du quai et les grilles des jardins. Les lampadaires continuaient à rougeoyer dans l'air brumeux et, de l'autre côté de la rivière, le palais des Quatre Cours se détachait de façon menaçante sur le ciel lourd.

Elle marchait devant lui avec Mr. Bartell D'Arcy, ses chaussures dans un paquet brun niché sous un bras et ses mains tenant sa jupe relevée pour éviter la gado. Elle n'avait plus aucune grâce dans son attitude, mais les yeux de Gabriel brillaient toujours de bonheur. Le sang lui battait dans les veines ; et les pensées se bouscuaient dans son cerveau, fières, joyeuses, tendres, courageuses.

Elle marchait devant lui, si légère et si droite, qu'il avait envie de courir sans bruit après elle, de la saisir par les épaules et de lui murmurer quelque chose de doux et d'un peu fou à l'oreille. Elle lui paraissait si fragile qu'il désirait la protéger de quelque chose, puis se retrouver seul avec elle. Des moments de leur vie secrète ensemble jaillissaient dans sa mémoire comme des étoiles. Une enveloppe violette traînait à côté de sa tasse de petit-déjeuner, et il la caressait de la main. Des oiseaux gazouillaient dans le lierre et la dentelle ensoleillée du rideau chatoyait sur le sol : il ne pouvait pas manger, tant le bonheur le submergeait. Ils se tenaient sur le quai bondé et il glissait un billet à l'intérieur de la paume chaude de son gant. Il se tenait avec elle dans le froid, regardant à travers une fenêtre grillagée un homme fabriquant des bouteilles dans un fourneau rugissant. Il faisait très froid. Son visage, parfumé dans l'air glacial, était tout près du sien ; et soudain, il lança à l'homme au fourneau :

« Le feu est-il chaud, monsieur ? »

Mais l'homme ne pouvait pas l'entendre à cause du bruit du four. C'était tout aussi bien. Il aurait pu répondre brutalement.

Une vague de joie encore plus tendre s'échappa de son cœur et se répandit en un flot chaud le long de ses artères. Comme le tendre feu des étoiles, des moments de leur vie commune, que personne ne connaissait et ne connaîtrait jamais, jaillissaient et illuminaient sa mémoire. Il brûlait de lui rappeler ces moments, de lui faire oublier les années de leur existence monotone et de ne se souvenir que de leurs instants d'extase. Car les années, sentait-il, n'avaient pas éteint son âme ni la sienne.

Leurs enfants, ses écrits, ses soucis de femme au foyer n'avaient pas éteint toute la tendre flamme de leurs âmes. Dans une lettre qu'il lui avait écrite à l'époque, il disait : « Pourquoi les mots comme ceux-ci me semblent-ils si ternes et froids ? Est-ce parce qu'il n'y a pas de mot assez tendre pour être ton nom ? »

Comme une musique lointaine, ces mots qu'il avait écrits des années auparavant lui parvenaient du passé. Il avait un immense désir d'être seul avec elle. Quand les autres seraient partis, quand ils seraient tous les deux dans leur chambre d'hôtel, alors ils seraient seuls ensemble. Il l'appellerait doucement :

« Gretta ! »

Peut-être qu'elle ne l'entendrait pas tout de suite : elle serait en train de se déshabiller. Puis quelque chose dans sa voix la frapperait. Elle se retournerait et le regarderait...

Au coin de Winetavern Street, ils trouvèrent un fiacre. Il se réjouit que le vacarme du véhicule lui épargnât le souci d'une conversation. Elle regardait par la fenêtre et semblait fatiguée. Les autres n'échangèrent que quelques mots, pour montrer un bâtiment ou une rue. Le cheval galopait péniblement sous le ciel trouble du matin, traînant sa vieille carriole brinquebalante derrière lui. Et Gabriel se retrouvait à nouveau dans un fiacre avec elle, galopant pour attraper le bateau, galopant vers leur lune de miel.

Alors que le fiacre traversait le pont O'Connell, Miss O'Callaghan dit :

« On dit qu'on ne traverse jamais le pont O'Connell sans voir un cheval blanc. »

« « Je vois un homme blanc cette fois-ci », dit Gabriel. »

« Où ça ? » demanda M. Bartell D'Arcy.

Gabriel montra la statue, recouverte de plaques de neige. Puis, il la salua familièrement en agitant la main.

« Bonne nuit, Dan », lança-t-il gaiement.

Lorsque le fiacre s'arrêta devant l'hôtel, Gabriel sauta hors du véhicule et paya le cocher, malgré les protestations de M. Bartell D'Arcy. Il lui donna un shilling de pourboire. L'homme le salua et dit :

« Je vous souhaite une année prospère, monsieur. »

« À vous aussi », répondit Gabriel cordialement.

En descendant du fiacre, elle s'appuya un moment sur son bras. Puis, debout sur le trottoir, elle dit bonne nuit aux autres. Elle s'appuyait légèrement sur son bras, aussi légèrement que lorsqu'elle avait dansé avec lui quelques heures auparavant. Il s'était senti fier et heureux à ce moment-là, heureux qu'elle soit à lui, fier de sa grâce et de son port d'épouse. »

Mais maintenant, après que tant de souvenirs eussent été ravivés, le premier contact avec son corps, musical, étrange et parfumé, déclencha en lui une vive sensation de concupiscence. À l'abri de son silence, il pressa son bras contre son flanc ; et, alors qu'ils se tenaient devant la porte de l'hôtel, il sentit qu'ils avaient échappé à leur vie et à leurs obligations, à la maison, aux amis, et qu'ils s'étaient enfuis ensemble, avec des cœurs fous et rayonnants, vers une nouvelle aventure.

Un vieil homme somnolait dans un grand fauteuil dans le hall. Il alluma une bougie dans le bureau et les précéda dans l'escalier. Ils le suivirent en silence, leurs pas résonnant sourdement sur les marches recouvertes d'une épaisse moquette. Elle monta l'escalier derrière le portier, la tête baissée pendant la montée, ses frêles épaules courbées comme sous un fardeau, sa jupe serrée autour d'elle. Il aurait pu entourer ses hanches de ses bras pour la retenir, car ses bras tremblaient du désir de la saisir et seul l'enfoncement de ses ongles contre ses paumes retenait la pulsion sauvage de son corps. »

Le portier s'arrêta dans l'escalier pour arranger sa bougie qui coulait. Eux aussi s'arrêtèrent sur les marches en dessous de lui. Dans le silence, Gabriel pouvait entendre

la cire fondue tomber dans le plateau et le battement de son propre cœur contre ses côtes.

Le portier les conduisit le long d'un couloir et ouvrit une porte. Puis, il posa sa bougie vacillante sur une coiffeuse et demanda à quelle heure on devait les réveiller le matin.

« Huit heures », répondit Gabriel.

Le portier montra l'interrupteur de la lumière électrique et commença des excuses confuses, mais Gabriel l'interrompit.

« Nous n'avons pas besoin de lumière. La rue nous en fournit suffisamment. Et je dis, » ajouta-t-il en montrant la bougie, « que vous pouvez retirer ce bel article, brave homme. »

Le portier reprit sa bougie, mais lentement, car il était surpris par une idée aussi moderne. Puis il leur souhaita bonne nuit en marmonnant et sortit. Gabriel tira le verrou.

La lumière fantomatique du réverbère dessinait une longue bande lumineuse de la fenêtre jusqu'à la porte. Gabriel jeta son pardessus et son chapeau sur un canapé et traversa la chambre vers la fenêtre. Il regarda la rue pour calmer un peu son émotion. Puis il se retourna et s'appuya contre une commode, le dos à la lumière. Elle avait enlevé son chapeau et son manteau et se tenait devant un grand miroir pivotant, dégrafant sa ceinture. Gabriel resta silencieux quelques instants, à la regarder, puis il dit :

« Gretta! »

Elle se détourna lentement du miroir et marcha, le long de la flaque de lumière, dans sa direction. Son visage était si sérieux et si préoccupé qu'aucun mot ne put franchir les lèvres de Gabriel. Non, ce n'était pas le moment, encore.

« Tu as l'air fatigué », dit-il.

« Je le suis un peu », répondit-elle.

« Tu ne te sens pas malade ou affaiblie ? »

« Non, fatiguée, c'est tout. »

Elle alla à la fenêtre et se tint là, à regarder dehors. Gabriel attendit encore et alors, craignant d'être envahi par un manque de confiance en lui, il dit abruptement :

« Au fait, Gretta ! »

« Oui ? »

« Tu sais, ce pauvre bougre de Malins ? » dit-il vivement.

« Oui, qu'y a-t-il ? »

« Eh bien, pauvre bougre, ce n'est pas un si mauvais gars, après tout. », continua Gabriel d'une voix fausse. « Il m'a rendu cette livre que je lui avais prêtée, et je ne m'y attendais

pas, vraiment. C'est dommage qu'il ne puisse pas se tenir à distance de ce Browne, parce qu'il n'est pas un mauvais bougre, vraiment. »

Maintenant, il tremblait de contrariété. Pourquoi semblait-elle si absente ? Il ne savait pas par où commencer. Était-elle elle contrariée aussi par quelque chose ? Si seulement elle se tournait vers lui ou venait à lui de son plein gré ! La prendre, dans l'état où elle se trouvait, serait brutal. Non, il devait d'abord voir de l'ardeur dans ses yeux. Il brûlait de devenir le maître de son étrange humeur.

« Quand lui as-tu prêté la livre ? » demanda-t-elle après une pause.

Gabriel se retint d'exploser en imprécations brutales contre cet imbécile de Malins et sa livre. Il avait envie de laisser son âme s'écrier, d'écraser son corps contre le sien, de la dominer. Mais il dit :

« Oh, à Noël, lorsqu'il a ouvert son petit magasin de cartes de vœux sur Henry Street. »

Il était dans un tel état de rage et de désir qu'il ne l'entendit pas revenir de la fenêtre. Elle se tint devant lui un instant, le regardant étrangement. Puis, se dressant soudainement sur la pointe des pieds et posant légèrement ses mains sur ses épaules, elle l'embrassa.

« Tu es quelqu'un de très généreux, Gabriel », dit-elle.

Gabriel, tremblant de délice face à son baiser soudain et au charme singulier de sa phrase, posa ses mains sur ses cheveux et commença à les lisser en arrière, les effleurant à peine du bout des doigts. Le lavage les avait rendus fins et brillants. Son cœur débordait de bonheur. Juste au moment où il le souhaitait, elle était venue à lui de son plein gré. Peut-être que ses pensées avaient rejoint les siennes. Peut-être qu'elle avait ressenti le désir impétueux qui l'habitait, et qu'alors elle avait cédé à l'envie de s'y abandonner. Maintenant qu'elle s'était offerte à lui si facilement, il se demandait pourquoi il avait été si hésitant.

Il resta debout, tenant la tête de sa femme entre ses mains. Puis, glissant rapidement un bras autour de son corps et l'attirant vers lui, il murmura :

« Gretta, ma chérie, à quoi penses-tu donc ? »

Elle ne répondit pas et ne s'abandonna pas entièrement à son bras. Il répéta doucement :

« Dis-moi ce que tu as, Gretta. Je crois savoir de quoi il s'agit. Est-ce que je me trompe ? »

Elle ne répondit pas tout de suite. Puis, éclatant en sanglots, elle dit :

« Oh, je pense à cette chanson, La Fille d'Aughrim. »

Elle se dégagea de lui et courut vers le lit où elle se jeta, le visage enfoui dans ses bras croisés devant elle. Gabriel resta immobile un moment, stupéfait, puis la suivit. En passant devant la psyché, il s'aperçut en entier : son large plastron de chemise bien rempli, son visage dont l'expression le déconcertait toujours lorsqu'il le voyait dans un miroir, et ses lunettes scintillantes à monture dorée. Il s'arrêta à quelques pas d'elle et demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a avec cette chanson ? Pourquoi est-ce qu'elle te fait pleurer ? »

Elle releva la tête et sécha ses larmes du revers de la main, comme un enfant. Une note plus douce que prévu se glissa dans la voix de Gabriel :

« Pourquoi, Gretta ? » demanda-t-il.

« Je pense à quelqu'un d'autrefois qui chantait souvent cette chanson, » dit-elle.

« Et qui était cette personne d'autrefois ? » demanda Gabriel en souriant.

« C'était quelqu'un que je connaissais à Galway, quand je vivais avec ma grand-mère, » dit-elle.

Le sourire disparut du visage de Gabriel. Une colère sourde recommença à monter au fond de son esprit et les braises de son désir se rallumèrent avec violence dans ses veines.

« Quelqu'un dont tu étais amoureuse ? » demanda-t-il avec ironie.

« « C'était un jeune garçon que je connaissais autrefois », répondit-elle, « il s'appelait Michael Furey. Il chantait souvent cette chanson, La Fille d'Aughrim. Il était très fragile. »

Gabriel resta silencieux. Il ne voulait pas qu'elle pense qu'il s'intéressait à ce garçon fragile.

« Je le revois si clairement, » dit-elle après un moment. « Quels yeux il avait : grands, noirs ! Et une telle expression dans son regard - une expression ! »

« Oh, alors tu étais amoureuse de lui ? » demanda Gabriel.

« J'avais l'habitude de sortir marcher avec lui », dit-elle, « quand j'étais à Galway. »

Une pensée traversa l'esprit de Gabriel.

« C'est peut-être pour ça que tu voulais aller à Galway avec cette fille Ivors ? » dit-il froidement.

Elle le regarda et demanda surprise :

« Pourquoi ? »

Ses yeux mirent Gabriel mal à l'aise. Il haussa les épaules et dit : »

« « Est-ce que je sais ? Peut-être pour le revoir. »

Elle détourna les yeux et son regard suivit, en silence, le rai de lumière qui atteignait la fenêtre.

« Il est mort, » dit-elle finalement. « Il est mort alors qu'il n'avait que dix-sept ans. N'est-ce pas terrible de mourir jeune comme ça ? »

« Et il faisait quoi ? » demanda Gabriel, toujours sur le ton de l'ironie.

« Il travaillait à l'usine à gaz, » dit-elle.

Gabriel se sentit humilié par l'échec de son ironie et par l'évocation de ce fantôme, un garçon de l'usine à gaz. Tandis qu'il était tout pénétré des souvenirs de leur vie secrète ensemble, qu'il se sentait plein de tendresse, de joie et de désir, elle l'avait comparé, dans son esprit, à un autre. Une honte de sa propre personne l'assaillit.

Il se vit soudain comme une figure grotesque, qui se comportait comme un petit larbin avec ses tantes, un sentimental nerveux et dégoulinant de bonnes intentions, gaspillant son éloquence auprès de gens vulgaires, et idéalisant ses ridicules accès de désir. Il n'était qu'un pitoyable fat, comme le miroir le lui avait montré. Instinctivement, il tourna davantage le dos à la lumière de peur qu'elle ne voie la honte qui lui brûlait le front.

Il tenta de maintenir son ton d'interrogatoire glacial, mais sa voix, lorsqu'il parla, était humble et indifférente.

« Je suppose que tu étais amoureuse de ce Michael Furey, Gretta », dit-il.

« C'était merveilleux, avec lui, à cette époque », dit-elle.

Sa voix était voilée et triste. Gabriel, sentant maintenant combien il serait vain d'essayer de la conduire là où il l'avait projeté, caressa une de ses mains et dit, triste lui aussi :

« Et de quoi est-il mort si jeune, Gretta ? La tuberculose, peut-être ? »

« Je crois qu'il est mort pour moi », répondit-elle.

Une vague terreur s'empara de Gabriel à cette réponse, comme si, à cette heure où il avait espéré triompher, un être impalpable et vindicatif se dressait contre lui, rassemblant ses forces dans son monde vague. Mais il se délivra de cette pensée par un effort de sa raison et continua à lui caresser la main. Il ne la questionna pas plus avant, car il sentait qu'elle allait lui parler d'elle-même. Sa main était chaude et humide : elle ne répondait pas à son toucher, mais il continuait à la caresser tout comme il avait caressé sa première lettre, par un certain matin de printemps.

« C'était en hiver », dit-elle, « au tout début de l'hiver, quand j'étais sur le point de quitter ma grand-mère pour venir ici au couvent. Il se trouvait malade, dans sa maison à Galway, on ne le laissait pas sortir et on avait écrit à sa famille à Oughterard. Ils disaient qu'il dépérissait, ou quelque chose comme ça. Je n'ai jamais vraiment su. »

Elle s'arrêta un moment et soupira.

« Pauvre garçon, » dit-elle. « Il m'aimait beaucoup et c'était un garçon si gentil. On sortait ensemble, on se promenait, tu comprends, Gabriel, comme on le fait à la campagne. Il allait étudier le chant, mais seulement pour sa santé. Il avait une très belle voix, le pauvre Michael Furey. »

« Et puis ? » demanda Gabriel.

« Et puis, quand le moment est venu pour moi de quitter Galway et de venir au couvent, il allait beaucoup plus mal et on ne m'a pas laissé le voir. Alors je lui ai écrit une lettre pour

lui dire que je montais à Dublin, que je reviendrais en été, et que j'espérais qu'il irait mieux à ce moment-là. »

Elle s'arrêta un moment pour reprendre le contrôle de sa voix, puis continua :

« La nuit d'avant mon départ, j'étais chez ma grand-mère à Nuns' Island, en train de faire mes bagages, quand j'ai entendu du gravier lancé contre ma vitre. La fenêtre était tellement mouillée que je ne voyais rien. Je suis donc descendue en courant et me suis fauflée par l'arrière dans le jardin. Et là, au fond du jardin, se tenait le pauvre garçon, tout tremblant. »

« Et tu ne lui as pas dit de rentrer ? » demanda Gabriel.

« Je l'ai supplié de rentrer chez lui tout de suite, lui disant qu'il attraperait la mort sous la pluie. Mais il a dit qu'il ne voulait pas vivre. Je revois ses yeux, comme je te vois ! Il se tenait au bout du mur, à un endroit où il y avait un arbre. »

« Et il est rentré chez lui ? » demanda Gabriel.

« Oui, il est rentré chez lui. Et une semaine seulement après mon arrivée au couvent, il est mort et a été enterré à Oughterard, d'où sa famille était originaire. Oh, le jour où j'ai appris ça, qu'il était mort ! »

Elle s'arrêta, étranglée par des sanglots et, submergée par l'émotion, elle se jeta à plat ventre sur le lit, sanglotant dans la courtepoinette. Gabriel tint sa main un moment de plus, irrésolu, puis, craignant de la déranger dans son chagrin, il la laissa retomber doucement et se dirigea doucement vers la fenêtre.

Elle dormait profondément.

Gabriel, appuyé sur son coude, contempla pendant quelques instants, sans ressentiment, ses cheveux emmêlés et sa bouche entrouverte, écoutant sa respiration profonde. Elle avait donc eu cette histoire d'amour dans sa vie : un homme était mort pour elle. Cela l'attristait à peine, à présent, de penser au rôle si peu important qu'il avait joué, lui son mari, dans sa vie. Il la regarda dans son sommeil comme si lui et elle n'avaient jamais vécu ensemble en tant que mari et femme.

Ses yeux curieux s'attardèrent longuement sur son visage et sur ses cheveux. En pensant à ce qu'elle devait avoir été à cette époque, au printemps de sa beauté juvénile, il se sentit envahi par une sorte de pitié pour elle, étrange et amicale. Il n'osait pas s'avouer, même à lui-même, que le visage de Gretta avait cessé d'être beau, mais il savait que ce n'était plus le visage pour lequel Michael Furey avait bravé la mort.

Peut-être ne lui avait-elle pas tout raconté. Son regard se porta sur la chaise sur laquelle elle avait jeté quelques vêtements. Un jupon pendait jusqu'au sol. Une bottine tenait debout, sa tige molle retombée ; sa jumelle gisait sur le côté. Il s'étonnait du tumulte d'émotions qu'il avait ressenties une heure plus tôt.

D'où était venue cette agitation ? Du dîner de ses tantes, de son propre discours stupide, du vin et de la danse, de la gaieté des adieux dans le hall, du plaisir de la promenade le

long de la rivière dans la neige. Pauvre tante Julia ! Elle aussi ne serait bientôt qu'une ombre aux côtés de l'ombre de Patrick Morkan et de son cheval. Il avait surpris furtivement ce regard hagard sur son visage, au moment elle chantait « Parée pour la noce ». Bientôt, peut-être, serait-il assis dans ce même salon, vêtu de noir, son chapeau de soie sur les genoux. Les rideaux seraient baissés et tante Kate serait assise à côté de lui, pleurant et se mouchant, lui racontant comment Julia était morte. Il chercherait en vain des mots pour la consoler, et ne trouverait que des phrases dérisoires et inutiles. Oui, oui, cela arriverait très bientôt.

L'air de la pièce lui glaçait les épaules. Il s'étendit prudemment sous les draps et se glissa à côté de sa femme. Un à un, ils devenaient tous des ombres. Vaut-il mieux passer courageusement dans cet autre monde, dans la pleine gloire d'une passion, que de se faner et de dépérir lamentablement avec l'âge ? Il pensa à la femme qui dormait à ses côtés, et qui avait enfermé dans son cœur pendant tant d'années l'image des yeux de son amant lorsqu'il lui avait dit qu'il ne voulait pas vivre.

Des larmes généreuses emplirent les yeux de Gabriel. Il n'avait jamais ressenti cela pour aucune femme, mais il comprenait que ce sentiment devait être de l'amour. Les larmes s'épaissirent dans ses yeux et, dans la pénombre, il s'imagina apercevoir la silhouette d'un jeune homme debout sous un arbre ruisselant. D'autres formes étaient toutes proches. Son âme s'était approchée de cette région où demeurent les vastes légions des morts. Il était conscient, sans pouvoir toutefois l'appréhender, de leur existence imprévisible et vacillante. Sa propre identité se dissolvait dans un monde gris et impalpable : le monde solide lui-même, que ces morts avaient autrefois construit et habité, s'effaçait et déclinait.

Quelques légers coups sur la vitre lui firent tourner la tête vers la fenêtre. Il avait recommencé à neiger. Il regarda, ensommeillé, les flocons d'argent et d'ombre tomber obliquement sous la lumière du réverbère. Le moment était venu pour lui de planifier son voyage vers l'ouest. Oui, les journaux avaient raison : la neige tombait sur toute l'Irlande. Elle recouvrait chaque recoin de la sombre plaine centrale, sur les collines sans arbres, elle tombait doucement sur la tourbière d'Allen et, plus à l'ouest, doucement tombait dans les vagues sombres et rebelles du Shannon. Elle tombait aussi sur chaque parcelle du cimetière solitaire, en haut de la colline où reposait Michael Furey. Elle s'amoncelait sur les croix et les pierres tombales tordues, sur les barreaux de la petite grille, sur les arbustes dénudés.

L'âme de Gabriel s'évanouit lentement tandis qu'il entendait la neige tomber, doucement, à travers l'univers et doucement tomber, comme s'ils descendaient tous à leur fin dernière, sur les vivants et sur les morts.